SERIE DE GUERRE - N° 4 25 JANVIER 1940

La Vie Intellectuelle

et

La Revue des Jeunes

LES EDITIONS DU CERF
29, boulevard La-Tour-Maubourg,
PARIS-VII°

Sommaire

25 JANVIER 1940

QUESTIONS RELIGIEUSES

CHRISTIANUS..... Juste guerre et injustices. 6

M.-D. CHENU, O.P. Classes et Corps mystique du Christ..... 9

- *La foi vit dans l'intelligence*, par R. BERNARD, O. P., 32.
- *Le catholicisme aux pays baltiques*, par J. DAGLONA, 38.
- *A travers les Revues*, 43.

QUESTIONS SOCIALES ET POLITIQUES

CIVIS..... Les non-marxistes et le redressement français..... 46

A. SIDOBRE. La guerre et les deux paix.... 49

- *Chronique économique et financière*, par H. GUITTON, 69. — *Lettre de Roumanie*, par L. H., 75.
- *Livres*, par H. G., 77. — *A travers les Revues*, 79.
- *Pologne, 17 Septembre*, par T. GASZTOWT, 82. — *Campagnes de France*, par H. POURRAT, 88.

PHILOSOPHIE ET LETTRES

M. BLONDEL. Philosophie et christianisme.. 96

- *Une histoire sainte de la pensée philosophique*, par J. TONNEAU, O. P., 107. — « *Cadences* », par J. MALÈGUE, 115. — *Quatre essais sur l'esprit dans sa condition charnelle*, par P. ARCHAMBAULT, 118. — *Lutte pour la civilisation et Philosophie de la paix*, par J. SOULAIROL, 121.

G. MARCEL. André Gide d'après son Journal. I. 125

- *Chronique artistique*, par H. BOKANOWSKI, 140. — *Chronique dramatique*, par H. GOUHIER, 141. — *Le mois artistique*, par G. P., 143.

JEUNESSES

A.-M. CARRÉ, O.P. De nouveaux objectifs pour l'Action catholique. 14

J. WEYDERT. Réalisations et projets de la J.E.C. 15

- *La rentrée des Facultés*, par G. T., 158.

J. EBRARD.. En Allemagne : ce qu'on disait de la France..... 16

- *Documents : la mystique de la jeunesse hitlérienne*, 166.
- *Chronique de la Rue*, par H. BOKANOWSKI, 173. — *Lettres de nos amis*, 174.

SÉRIE DE GUERRE. - T. II. - N° 1 25 JANVIER 1940

LA VIE INTELLECTUELLE
ET
LA REVUE DES JEUNES

REVUE MENSUELLE

QUESTIONS RELIGIEUSES

CHRISTIANUS. *Juste guerre et injustices.*

Sur le front intérieur.

M.-D. CHENU, O.P. *Classes et Corps mystique du Christ.*

Le mot *classe* a-t-il ou non une place dans le vocabulaire chrétien? C'est en appliquant avec rigueur le principe chrétien central de l'Incarnation, que le P. Chenu l'y introduit.

R. BERNARD, O.P. *La foi vit dans l'intelligence.*

Dynamisme interne de l'acte de foi.

J. DAGLONA. *Le catholicisme aux pays baltiques.*

Nouvelles précisions sur un point menacé de la chrétienté.

A TRAVERS LES REVUES

Gide et le « problème de l'Église visible » (N.R.F.).

Billet de Christianu

Juste guerre et injustices

Nous ne sommes pas seulement en guerre, nous accepta les risques d'un conflit prolongé, et les mesures hâtives début laissent place à des plans concertés.

On doit s'adapter à la guerre, et son caractère mêt donne aux adaptations de l' « arrière » une importance p pondérante. Le front français n'est pas qu'entre Rhin Moselle, ou même aux confins soviétiques de la Finlande, ministère du Blocus est devenu un rouage essentiel à la i fense nationale, et les attributions du ministère de l'Arm ment font de lui, dans une large mesure, le responsable l'organisation sociale du pays.

Toutefois, le nouvel état de choses ne doit pas être co mandé seulement par les nécessités vitales de la productio du mouvement des fonds ou de l'importance des matiè premières. Il est impossible à un peuple civilisé — par i civilisation à base chrétienne — d'admettre l'impérialis des objectifs immédiats, à ce point que seules *fassent chez lui les exigences successives de l' « économie guerre ».*

Aussi, le rappel nous semble-t-il opportun de certai valeurs proprement humaines que le régime intérieur pays — à l'heure où il se stabilise — n'a pas le droit touffer.

Au premier plan de ces valeurs nous inscrirons la justice. Parce que l'ordre, ou le désordre, social l'a longtemps lésé, le sentiment de la justice est aujourd'hui l'une des sources les plus actives des revendications françaises. Cela est un fait, et cela témoigne d'une certaine attitude fondamentale qu'on ne peut négliger.

Or, depuis quelques semaines, un mécontentement significatif va s'amplifiant. Sur un point particulier, il a trouvé son écho à la Chambre, mais le débat réel déborde de beaucoup la question des « affectés spéciaux ». Autour de ce problème, des éléments disparates, tous graves, se sont cristallisés. Ne réduisons donc pas cette affaire à une querelle momentanée qu'alimenterait la jalousie.

Le Français a le sentiment inné de l'égalité foncière de tous les hommes, et c'est l'un des apports les plus marquants du christianisme. S'il accepte de voir des prêtres porter les armes, il ne peut pas souffrir que le jeu des protections écarte illégitimement d'autres hommes du sort commun. Et l'annonce gouvernementale de « sanctions » sévères contre les délinquants n'apaise sa conscience qu'en partie.

Car, à supposer que l'enquête en cours fît réintégrer leur corps à ceux que la profession maintenait dans leurs foyers sans raison, le problème n'est pas pour autant résolu.

D'autres inégalités subsistent. Quiconque s'est penché sur la réalité française sait bien de quel prix est la paysannerie pour la persistance de nos traditions et la mise en valeur de notre sol. Or, de nouveau après vingt-cinq ans, voici la partie la plus saine du pays menacée dans sa presque totalité. Sans doute, les tâches qu'accomplissent nos ouvriers spécialisés sont apparemment les plus urgentes. Mais, encore une fois, l' « économie de guerre » ne doit pas avoir pour seul critère la fabrication des obus. Ou bien de graves divisions se préparent au sein de la France de demain.

Il est un autre point qu'un jugement chrétien des événements ne peut passer sous silence.

L'inégalité des traitements est flagrante. Nous ne parlons pas seulement des fonctionnaires mobilisés qui continuent à toucher leurs traitements, ni de la solde parfois trop élevée de certains officiers, qui jouissent par ailleurs de tant d'avantages, alors que leurs hommes en ont si peu. Nous attirons l'attention sur le salaire desdits affectés spéciaux nettement disproportionné quand on le compare à celui de leurs camarades mobilisés.

Si l'on doit nous répondre qu'une telle injustice est inévitable, nous demanderons pourquoi. Et si l'on nous oppose pour toute explication (ce qui est arrivé) la nécessité où les chefs d'industrie se trouvent de pousser ainsi leurs employés à un rendement plus grand, alors l'avenir moral de la France nous semblera en danger.

Le sens de la communauté nationale est-il à ce point compromis ? L'argent est-il, pour ceux de l' « arrière », le seul pourvoyeur d'énergie ? Et si cela est vrai, pourquoi ne point utiliser les privilèges de l'état de guerre pour rapprendre aux Français, fût-ce à leurs dépens, le rôle indispensable du sacrifice ?

Qu'on y prenne garde. La France de demain s'élabore. Permettre que naissent des haines et que meurent le goût du service et le sens du pays serait criminel. Cela le serait d'autant plus que parle très haut aujourd'hui, dans la conscience de certains hommes, la volonté de justice, et qu'il est temps encore de faire pratiquer aux autres l'oubli de soi.

CHRISTIANUS.

Classes et Corps mystique du Christ[1]

Observations des économistes, analyses des sociologues, requêtes des moralistes et des politiques, théories des philosophes : tout était recueilli et classé devant mon esprit ; je m'efforçais de tenir en bon ordre et selon leur hiérarchie tous les éléments indispensables à mon propos et à votre curiosité ; considérer et juger, *comme chrétien*, la naissance, l'essor, la puissance, souvent violente et décidément victorieuse, de solidarités d'un type nouveau, à travers les nations et dans la communauté humaine contemporaine : les classes sociales. Je m'attachais à dégager de l'extrême relativité des faits, dans le temps et dans l'espace, les lois essentielles et à discerner les points d'insertion d'une vie chrétienne dans une économie apparemment imperméable à l'esprit de Dieu puisqu'elle écrase l'homme lui-même dans son mécanisme collectif et suscite les plus irréductibles antagonismes.

J'en étais là de mes réflexions, analysant, argumentant, distinguant, cédant peut-être à la puissance impressionnante de cette évolution sociale de l'humanité, — lorsqu'une heureuse providence me fit le spectateur d'un de ces menus faits chrétiens dont la plénitude humaine et religieuse nous pénètre de lumière et de conviction au-delà

1. Cours donné à la Semaine Sociale de Bordeaux (juillet 1939).

des analyses et des arguments. Permettez que je vo
fasse partager mon spectacle et mon émotion. Aussi bie
il est de bonne méthode, pour un théologien, de cons
dérer, au cours de ses déductions et à leur bénéfice, la v
concrète de l'Église en laquelle, par un très sûr instinc
l'entrelacs des plus âpres problèmes se dénoue dans
lucide et souple présence de l'Esprit-Saint.

Une petite ouvrière, vingt-huit ans, déjà veuve, mè
d'un enfant, engagée dès sa jeunesse dans le tissage, ma
que la crise industrielle ballotte depuis plusieurs anné
d'une usine à l'autre dans les occupations les plus disp
rates et les plus insignifiantes, ne vivant elle et son enfa
que sur son salaire et celui de sa vieille mère, à la mer
d'un chômage, plusieurs fois arrêtée par la maladie, tot
lement incertaine non pas du mois prochain mais de
semaine suivante : bref, une « prolétaire », au sens le pl
exact et le plus pesant du mot. Or voici qu'à l'occasi
de la première communion de son enfant, qui d'ailleu
va devoir immédiatement partir parmi les allongés
Berck, cette ouvrière a rencontré une jeune fille d'u
puissante famille de grand négoce, jouissant des loisirs
de la culture de la bourgeoisie de haute classe. Quelqu
services matériels ont été l'occasion de la rencontre ; ma
tout de suite les âmes furent engagées, et une effecti
communion s'est établie, non pas seulement par un aff
tueux échange de sentiments, mais dans une intelligen
réelle et pratique du contenu et des soucis d'une
laborieuse. A voir ces deux jeunes femmes s'aidant l'u
l'autre au ménage pour préparer la modeste fête de
première communiante, assises à la même table, da
cette petite maison ouvrière où la « bourgeoise » n'av
plus du tout d'acte d'humilité à faire tant elle recevait e
aussi de vrai bien par l'élan spirituel de la « prolétaire
où une réciproque emprise s'enveloppait de part

d'autre d'une admirable discrétion, où rien ne cédait à ce pseudo-déclassement qui n'aurait fait que trahir une gêne ou une maladresse, — on avait la toute fraîche et vive expérience de la *fraternité* chrétienne, qui embrasse et transforme, sans anéantir leur autonomie, les structures sociales les plus résistantes.

Tenez donc en votre esprit ce spectacle de fraternité chrétienne — dont vous pouvez d'ailleurs autour de vous trouver maints autres exemples —, non seulement pour gonfler d'émotion notre analyse, mais pour en assurer jusqu'au bout la lucidité ; car cette simple et toute pure passion fraternelle est en vérité le fruit de ressources très complexes, dont aucune ne doit être négligée, sous peine de ne point révéler le juste équilibre de l'économie chrétienne, divine fraternité qui ne s'évade pas vers quelques expériences privilégiées, mais s'incarne au jour le jour dans les plus terrestres solidarités.

I

Fraternité chrétienne et classes sociales

Intégrées dans la communauté politique et dans l'ordre humain, les classes sont l'effet normal et bienfaisant d'une différenciation sociale, à la condition que les fonctions et les valeurs humaines qu'elles représentent obtiennent en elles leur plein épanouissement, leur majorité publique, pourrait-on dire, et trouvent dans une cordiale coopération la satisfaction de leurs légitimes aspirations. L'économiste, le sociologue, le politique, le moraliste — vous venez de les entendre tour à tour, et je résume en cet énoncé leurs conclusions — sont donc ouverts à la qualification des valeurs culturelles et des vertus sociales des classes, puisque, loin de désagréger le

bien commun, elles en assurent la coordination effe
tive, en un temps où l'économie engage de plus en plu
ou compromet, le bonheur et la perfection des homme

Mais le chrétien *comme tel* n'éprouve-t-il pas, à ce se
énoncé et malgré sa sagesse, une résistance instinctive
comme un serrement de cœur à mesure qu'il perçoit l
critères matériels et le déterminisme historique d'u
telle organisation de la société? Ne doit-il pas, lui pré
sément, dépasser ces différenciations dont les catégori
toutes terrestres, à base économique, ne répondent à *r*
dans cette communauté spirituelle dont il est membre
En cela consiste expressément la révélation du Chri
que, au-delà de toute différence de race, de nation, d'ét
de milieu, de classe, nous sommes les enfants d'un mêm
Père, rachetés dans le même sang, sur lesquels ne d
vent plus avoir prise ni les divisions où les hommes
déchirent entre eux, ni même ces répartitions nécessai
où les plus légitimes intérêts se corrompent si vite, en
fermant sur eux-mêmes selon leur intraitable loi. Co
munauté de frères, telle est exactement la définition
la société de ceux qui suivent le Christ, et ce fut là de f
le nom propre des premiers chrétiens, chez qui prit co
dans une réelle vie commune la vague aspiration d'h
maine solidarité qu'avaient pressentie quelques philo
phes. Ferment évangélique qui a pu parfois s'affac
mais qui travaille désormais sans relâche la pâte humai
Et si, dans cette communauté spirituelle, une hiérarc
a charge de maintenir et de transmettre le bien co
mun, si même les hiérarchies temporelles y trouve
approbation et consistance, il reste que leur privilège
tout entier, et avec une respectueuse complaisance,
service de l'éminente dignité des « frères », qu'une mê
table réunit, qu'un même amour enveloppe, — un am
qui réserve ses prédilections aux plus déshérités, car

hiérarchies économiques et matérielles n'y jouissent, elles, d'aucun titre, et y rappelleraient plutôt les convoitises et le péché.

Si le théologien reconnaît et vénère dans une telle fraternité la loi essentielle de l'Évangile et la plus sûre expérience chrétienne, ne doit-il pas ici rompre compagnie à l'économiste, au sociologue, au philosophe, et, tout en reconnaissant la vérité de leurs décisions au plan où légitimement se placent économistes, sociologues, philosophes, se dégager de leur emprise et conserver intacte la pureté de cet amour fraternel, qui n'est autre, selon le mot même du Christ, que l'amour de Dieu répandu dans nos cœurs?

Laissez donc à leurs utilités terrestres — et à leurs misères — ces solidarités sans âme et sans amour. Le mot classe n'a pas de place dans le vocabulaire chrétien.

Il est vrai. Nous ne voulons *rien* abandonner de cette expérience chrétienne, *rien* relâcher de cette aspiration mystique. A tous les systèmes sociaux, à toutes les théories politiques, à toutes les réformes des économistes, j'accorderai l'examen, peut-être la bienveillance de ma raison, et tout mon effort, s'il le faut ; mais je n'éprouverai point cette complaisance secrète, cette confiance absolue que crée en moi l'amour de mon frère. Aucun ordre humain ne vaut en qualité, en vraie dignité et en authentique bonheur cette rencontre modeste et magnifique de la petite prolétaire et de sa puissante compagne dans le foyer en fête. « On reconnaîtra que vous êtes mes disciples à l'amour que vous aurez les uns pour les autres. » C'est à prendre à la lettre.

Oui, le chrétien reste hanté par le souvenir de cette communauté de la primitive Église, où « la masse n'avait qu'un cœur et qu'une âme, où nul n'appelait sien ce qu'il

possédait, car tout était commun entre eux » (Act., 32). Il y voit la charte idéale de l'Église, sa fondati toute fraîche sous le souffle de l'Esprit et dans la je nesse candide du premier amour. La tentative a échou Croyez-vous? Je ne m'y résigne pas. Le feu sacré ne s' jamais éteint ; l'Église a entretenu, protégé, exalté ce qui chez elle, de siècle en siècle, ont poursuivi dans la commune ce rêve de fraternité et rendu témoignage à vérité de sa révélation. J'y crois de toutes mes forc car, fût-ce à travers de fréquentes défaillances, j'en v et j'en fais quotidiennement l'expérience. Oui, l'inco cible ferment soulève toujours la pâte, et les grand étapes de la Chrétienté, ses vrais triomphes — non poi ses victoires politiques ou militaires, si fragiles! et q manquent terriblement de sens évangélique! — ses *vr* triomphes sont marqués par les renaissances de cette f ternité, éclatant au milieu des plus violents conflits où p cisément, par un divin paradoxe, elle trouve son auda et sa pureté. Saint François proclame son message en fa du conservatisme aveugle des féodaux et des violent revendications des Communes ; et sa pauvreté me diante n'est que la protestation instinctive du chréti contre les obstacles économiques à la fraternité univ selle, au moment toujours difficile où une classe d'homm parvient à l'âge adulte et à la conscience de sa dign sociale.

Chimère pour les économistes, rêve dangereux pour politiques, désordre mystique pour les gens raisonn bles : je serais bien près de le concéder!... si Dieu s'était pas fait un jour le premier-né d'entre ces frères, si je ne tenais sous mon regard le spectacle de ces de jeunes femmes qui, le plus spontanément du monde, sont « reconnues » dans l'amour fraternel.

Nous ne renonçons donc à rien de cette fraternité nystique, et si folie il y a, nous en préférons l'excès à ces autres folies qui aujourd'hui — peuples, nations, races ou classes — condamnent l'humanité au mensonge, à la haine et au désespoir. Mais nous croyons précisément que cette fraternité requiert, loin de les évincer, ces structures et ces solidarités qu'observent l'économiste, le sociologue, le politique, et que, pour se réaliser, elle a la prétention de pénétrer fonctions et valeurs sociales dans leurs qualités propres et dans leurs plus autonomes requêtes. Cette fraternité *s'incarne*, comme s'est incarné, pour réaliser son dessein, l'amour de Dieu, prototype de cet amour fraternel.

Parfois, je le crains, nous ne concevons l'efficacité des maximes évangéliques qu'à la faveur d'une pieuse évasion hors des servitudes terrestres, où l'Évangile serait mal à l'aise, pour qui surtout le veut pousser à sa plénitude. Et nous hésitons alors à jeter le ferment en pleine pâte, redoutant de n'en pouvoir conserver la religieuse pureté.

... Au fond, nous n'y croyons pas ! Nous ne croyons pas que c'est pour cette humanité-là que Dieu s'est fait chair ! Nous ne croyons pas que la vie divine soit vivable par un homme en chair et en os, engagé dans une famille charnelle et dans des affaires, se débattant dans l'imbroglio des misères terrestres, luttant sans répit pour gagner son pain, ne triomphant de la violence que par une plus forte violence, enchaîné à son travail sans que la chaîne même lui soit une sécurité pour le lendemain, roulé, écrasé par l'énorme mécanisme anonyme d'une économie d'où l'argent et la machine ont décidément éliminé toute valeur humaine, tyrannie dont l'étau se

resserre autour des plus modestes occupations par multiplication de ses interférences sociales.

Alors nous étendons sur cette tyrannie un voile bénigne charité et de céleste espérance, comme si l'esp — l'esprit de l'homme et l'esprit de Dieu — pouv recouvrir convenablement, pudiquement, cette matiè sans avoir à la transformer.

Pusillanimité désastreuse, qui s'est fait du royaume Dieu une *petite* idée, qui ne sait pas en étendre la des née à la mesure et à la croissance de la société humai et croit devoir laisser à son triomphe et à sa misère grandiose exploitation de l'univers, comme si la vocati terrestre et naturelle de l'homme (qui s'accomplit cela) n'avait plus de sens dans sa vocation chrétien Alors que l'humanité, incorporant son esprit dans plus épaisses réalités matérielles et transformant les é ments — depuis les forces secrètes de la terre jusqu'à lumière des cieux — en magnifiques instruments d'int ligence, multiplie dans cette métamorphose cosmique échanges et les solidarités, nous cherchons dans no christianisme surpris un refuge contre ces fantastiq évolutions, zone privilégiée pour les faciles élans d'u vie spirituelle assurée. C'est aller à contre-sens, méconnaître en sa plus radicale initiative le dessein Christ, qui ne sauve pas l'homme en l'entraînant avec dans de célestes régions, mais en revêtant, lui Dieu, tat de la nature humaine. Car voilà ce qui définit l'é nomie de la vie divine donnée à l'humanité dans un D incarné : ce Dieu s'est fait une loi des conditions les p terrestres de l'homme, et tout ce qu'il laisserait échap de ces conditions ferait échec à son entreprise, éc d'autant plus dur que la réalité matérielle exerce de p dures contraintes. Non pas sanctification extérie qu'accompliraient de pieuses intentions, mais insert

rofonde, au cœur même de notre vie et de ses plus ressantes requêtes, d'une sève nouvelle, qui trouvera s vaisseaux de sa circulation bienfaisante dans le tissu ême de nos soucis, de nos labeurs, de nos institutions. 'est cela l'Incarnation. Et si vous voulez prendre sur le if le régime humain de sa grâce, allez tout de suite à ce eu de votre âme où l'esprit rencontre la chair, où il emblerait que là du moins la vie divine dût réserver n impassible pureté, et voyez ce que le Christ a fait es amours humaines : le mariage est un sacrement, est-à-dire que ses œuvres et ses requêtes deviennent en les-mêmes les voies et les facteurs de la vie divine.

S'il en est ainsi, si les plus humaines d'entre les leurs humaines sont à ce point engagées dans la vie rétienne, nous ne pouvons laisser — Dieu n'a pu lais- r — hors de son emprise cet immense domaine de leurs humaines magnifiques elles aussi et elles aussi santes, qu'est l'exploitation de l'univers par l'homme ns une solidarité économique de plus en plus étroite ur être de plus en plus puissante. Le travail, il est vrai est pas un sacrement, il ne devient pas, sous la béné- ction de Dieu, œuvre divinisable et d'immédiate féconté surnaturelle, comme l'est l'amour des époux... La lidarité qu'il instaure entre ses participants pour se utenir et se multiplier n'aboutit pas à cette commu- on familiale où l'homme trouve la parfaite et délecta- e fécondité de sa vie. C'est que, si étroites, si nécessai- s, si précieuses soient-elles, les solidarités sociales — 'elles soient politiques dans la cité, nationales dans nivers, économiques dans les classes — ne s'enracinent s dans le cœur, dans la chair de l'homme (c'est le cas de dire) comme la solidarité d'amour qui constitue la nille. Famille, profession, cité, classe, traduisent pendant et organisent une richesse native de l'homme,

et toutes, à certains égards quoique à des degrés div
sont des sociétés naturelles. C'est pourquoi leur e
multiplie, dans les individus et dans les collectivité
capital humain qui les fonde ; et si, au cours de l'histo
elles ont — toutes, même la famille, mais surtout la
ou la nation ou la classe — provoqué d'odieuses opp
sions pour les individus et de désastreuses divisions
la communauté humaine, ces désordres, si graves soi
ils, ne peuvent prévaloir contre le bienfait *nature*
leurs solidarités. Bien plus, c'est à leur progrès et au
grès de leur différenciation que se marquent les étape
progrès de l'humanité.

Dès lors, et quoique moins profondément insérées
la vie personnelle de l'homme, les solidarités de tra
les solidarités économiques en général, par le fait m
qu'elles engagent un bien humain dans une commune
session, et dans la mesure où cette commune posses
s'intensifie par la densité et la socialisation de ce
commun, deviennent matière assimilable au chrét
leur valeur est aliment de qualité pour notre vie di
leur fardeau est matière de rédemption dans la souffr
libératrice du Christ, leur structure est le soutien d
collaboration où la justice et l'amitié trouvent leur
et leur stabilité. Loin donc de s'évader de ces struct
sociales et de ces diverses solidarités (classes, nat
races, peu importe ici), sous prétexte de conserve
pureté spirituelle à une espèce d'égalité mystique, la
ternité chrétienne aspire à les pénétrer, à s'incarne
elles, comme une âme s'incarne dans son corps, — co
Dieu s'est incarné dans l'homme. Interférence cons
de deux réalités complémentaires, *fraternité* et *cl*
sociales, qui ne se superposent pas seulement dan
habile compromis, mais qui s'appellent et se coordon
dans une unique économie. Ne cédons pas, mêm

apparence, à leur disjonction, sous peine d'entendre l'exclamation brutale, et saine en sa maladresse, d'un brave ouvrier qui entendait pour la n^ieme^ fois un pieux éloge de la charité fraternelle : « Voilà deux mille ans qu'on nous raconte cela ! » Nous aurons à montrer comment les classes sociales, sous peine de désagréger la communauté humaine et de se ruiner elles-mêmes, doivent se tenir ouvertes à la fraternité chrétienne ; mais il importe de comprendre d'abord que la fraternité chrétienne, pour satisfaire sa passion même et sous peine de s'évaporer dans une sentimentale inconsistance, requiert, inspire, sanctifie ces solidarités de classe où de vraies grandeurs humaines sont mises en garde.

C'est même là que nous pourrons constater le réalisme authentique de cette fraternité, et mesurer précisément sa pureté à la puissance qu'elle aura de se diffuser en cela même qu'il y a de plus pesant, de plus épais dans l'homme : l'économique et les répartitions qu'il impose à la communauté. Car l'esprit pénètre partout, et si l'homme a pu magnifiquement incarner son intelligence dans la matière des machines, il peut aussi, il doit incarner son âme dans les plus modestes comme dans les plus puissants rouages de la production.

En vie divine comme en vie humaine, nous ne voulons pas d'un amour qui laisserait hors de ses prises le poids trop lourd de notre corps et de ses charges, amour faussement spirituel, sans fruits dans le ciel parce qu'il serait sans racine dans la terre. Si Dieu prétend — quelle chimère ! — faire de l'amour fraternel le régime social d'une humanité si manifestement vouée à la violence et à la haine, il faudra qu'il accepte, tout Dieu qu'il soit, les lois infrangibles de tout amour, — et consentir donc à y engager, comme entrée de jeu, la quotidienne subsistance matérielle pour laquelle premièrement se battent

et se déchirent les malheureux hommes, grands o petits, riches ou pauvres, bourgeois ou prolétaires.

Logique paradoxale de l'amour, qui nous tient à la foi libres et esclaves, magnanimes et humbles, discrets e exigeants. Il traite avec désinvolture l'ordre établi, n'ac cepte aucune routine, se rit des barrières et des conve nances ; et cependant il ne blesse personne, respecte le juridictions et applique les contrats. Il est partout présen et il ne fait pas nombre ; il a ses préférences, et personn n'est lésé ; il ne cède jamais, et il a toutes les souplesses il simplifie tout, et ne néglige rien ; lorsque tout es perdu, il est encore là, disponible toujours. Il est la grâc de Dieu répandue sur la terre ; et il me suffit d'avoir vu dans une petite maison ouvrière, la toute fraîche e joyeuse expérience de la fraternité chrétienne, pou aborder avec intrépidité le redoutable problème de l'an tagonisme des classes, car je sais désormais que *partou* peut s'incarner l'amour de Dieu.

II

Les solidarités nouvelles et le Corps mystique du Christ

Il nous faut cependant peser tout le poids de ces sol darités nouvelles, que leur base économique, leur vio lence native, leurs mythes surtout ne nous permetten guère de traiter sur le même pied que les autres mode de groupement humain, dans la croissance sociétaire d l'humanité. Nous avons montré, il est vrai, qu'il n'y pas d'antinomie radicale entre la fraternité chrétienne e les classes sociales ; bien plus, comme chrétiens, nou avons reconnu, dans ces cohésions économiques de

corps et des âmes, une riche matière pour incarner effectivement l'amour fraternel, et la modestie même de cette communion — étrangement engendrée par la technique moderne — nous révèle au mieux, dans sa pauvreté et son réalisme, le régime terrestre que l'Incarnation inaugura pour la vie divine des hommes.

Mais enfin ces classes sont des types si particuliers de solidarité, surtout dans l'état *de fait* que leur assignèrent leur naissance et leur rôle au XIXe siècle, que nous ne pouvons sans autre précaution ni précision présumer à leur avantage un principe général valant pour une quelconque solidarité (nation, race, culture, etc.), ou même pour ce phénomène, universel dans le temps et dans l'espace, mais infiniment varié, des affinités et groupements économiques humains. Il importe de déterminer le point d'application exact de ces valeurs humaines que nous prétendons assumer en vie chrétienne, et observer là si, dans leur comportement, dans leur structure peut-être, les classes ne présentent pas des résistances à la loi chrétienne de l'amour, que, théoriquement, elles pourraient et devraient servir, et qu'en réalité elles ont violée, expressément reniée peut-être.

Hélas ! l'observation n'est que trop facile : tout le drame du XIXe et du XXe siècle est là sous nos yeux, et ses conséquences, temporelles et spirituelles, révèlent l'erreur des principes qui en commandèrent les actes successifs. Les classes sont nées, de part et d'autre, de la lutte imposée par une économie inhumaine, où l'évolution technique des méthodes de production et l'élargissement des échanges humains tournèrent à la domination d'une concurrence sans règles et à l'exploitation de l'homme par l'homme. Les plus légitimes revendications se bloquèrent sur les seuls intérêts économiques ; les plus saines réactions s'enveloppèrent d'un ressentiment qui entra dans

la structure même des classes : la conscience de classe manifestation de communion, tourna en idéologie de classe, source d'impérialismes rivaux. Au cœur de leur aspirations, l'élan spirituel dévia vers la conquête politi que de l'État, au lieu d'inspirer sens et réponse au pro blème humain du travail, et de discerner la fraternit qu'il instaure dans les nouveaux groupements sociaux Enfin, avec les mythes de la lutte des classes et du mes sianisme prolétarien, la métaphysique marxiste inverti complètement l'aspiration mystique qui animait encor le monde ouvrier de 1848.

Nous avons osé parler tout à l'heure du caractère natu rel de l'émergence des classes, et les rapprocher des troi communautés, famille, profession, cité, qui composent l vie sociale de l'homme. Optimisme théorique, qui n peut que nous rendre plus sensibles à la perversion de biens exploités par un tel instinct.

Perversion, oui ; mais l'énormité même de cette perver sion manifeste l'éminente dignité des biens en cause e leur puissance sociale. *Optimi corruptio pessima.* La soli darité de classe constitue une valeur humaine infinimen précieuse de fraternité universelle ; sa naissance troubl ne doit pas nous dissimuler sa nature profonde, et si j'os dire son anatomie humaine. Peut-être faudra-t-il la grâc pour guérir son péché originel ; mais le théologien préc sément doit savoir reconnaître la nature sous le péch originel qui la défigure, et sous la violence perverse le forces nouvelles authentiques que trahit cette violenc Ainsi de misérables conflits, alimentés d'égoïsme et d haine, engendrèrent jadis les nations qui pourtant po tent en elles la magnifique ressource humaine de l'a mour de la patrie ; que si le nationalisme exploite ce bie éminent pour les plus odieuses et immorales entreprise (et nous voyons, hélas! à quelle détresse il accule l'hum

ité entière), la formation des nationalités n'en fut et 'en demeure pas moins une étape de la croissance communautaire de l'homme, accomplie par cette consistance olitique de groupes organiques et diversifiés. La formaion des classes sociales est, dans l'histoire, un événenent de même taille : *l'apparition d'une zone nouvelle* de aleurs humaines, se révélant dans l'essor scientifique et echnique de l'exploitation de l'univers. Dans l'un et autre cas, par un procédé analogue, il faut éliminer impureté des débordements primitifs et des causes occaionnelles ; ou mieux — car une critique faite du dehors isquerait de n'être que la négation aveugle d'un prolème redouté —, il faut discerner, à travers les condiions concrètes de leur genèse et la violence de leur essor, loi interne et profondément humaine de ces solidaités.

C'est ce qu'ont fait, tous ces jours-ci, à leur plan et elon leur méthode propre, économistes, sociologues, ristes, philosophes, en montrant la classe sociale engaée dans un faisceau de solidarités, dans un ordre collecf où elle prend en charge — c'est sa « vocation » — d'huaniser toute une matière rebelle. Le chrétien reprend à on compte ce discernement et entre avec complaisance ans cette conception d'un engagement communautaire rogressif où la différenciation et l'autonomie des groupes uent en faveur d'un plus ample service mutuel et d'une lus réelle communication des valeurs matérielles et spiriuelles. Le chrétien est même plus sensible que quiconque l'appréciation et à la défense de ces valeurs humaines, ar ce qui l'anime, lui, ce qui entre en jeu dans son disernement, c'est, nous l'avons vu, la ferveur perspicace 'un amour. Tandis donc que l'économiste procède à artir des exigences techniques de la production et de la rculation des biens matériels, tandis que le sociologue

mesure la répartition des fonctions et des charges sur bien commun à obtenir, le chrétien, lui, découvre, ju construit dans le sentiment et la conviction d'une fra nité qui domine et imprègne les répartitions matérie et les catégories sociales. Ne croyez pas que ce soit là moyen terme de démonstration bien sentimental ou principe d'organisation trop aléatoire; ses exigences sont pas moins contraignantes pour être plus spirituel et sans doute seront-elles seules assez décisives et dou à la fois pour dégager de l'étreinte économique ou d pression sociale des classes les valeurs humaines qu sont encloses et si facilement s'y appesantissent.

Nous ne devons pas, en effet, considérer cet amour ternel comme un pieux correctif, édulcorant après ce la rigueur d'une structure économique préalablement blie, une espèce de lubrifiant assurant la régularité d engrenage d'abord monté sans souci des hommes cause. Notre christianisme s'est trop souvent satisfait ce rôle, et au lieu de s'insérer *dans l'organisation* mê d'une économie dont les structures seraient ainsi imp gnées d'esprit humain et de sens fraternel, il n'a eu le souci mal clairvoyant de réparer, par des charités lées et tardives, les méfaits quotidiens et massifs d monde livré comme mécaniquement à la violence. Ch tés admirables souvent, pour les personnes, et v témoignages de fraternité; mais, quant au fond, ch tianisme en échec devant l'essor d'une humanité laquelle il ne mord plus, dans laquelle il ne s'inca plus.

Les classes sociales sont précisément aujourd'hui, c cet essor de l'humanité, un lieu privilégié d'incarnat pour la vie divine; et si, dans la détresse du XIXe siè elles ont été des instruments de haine, parce qu'elle sont bloquées sur leurs intérêts immédiats et ferm

sur elles-mêmes, elles peuvent, elles doivent être les milieux providentiels qui donneront un *corps* à la fraternité chrétienne, lui fournissant par une matière de choix un *organisme*, — disons, pour suivre jusqu'au bout cette image, où nous rejoignons l'énoncé même d'un *dogme*, qu'elles contribueront à l'édification du « corps mystique », statut surnaturel et expression organique de notre fraternité divine.

Cohérence admirable de cette économie chrétienne, où la croissance communautaire de l'humanité devient la matière même de la croissance communautaire de la grâce de Dieu, dans le Christ, premier-né de cette société de frères, tête de ce corps où la matière même sera digne de véhiculer la vie divine. Croissance communautaire de l'humanité, croissance communautaire de la grâce : n'ayons pas peur de ce parallélisme ; il nous révèle la dimension sociale du royaume de Dieu, et la fête liturgique du Christ-Roi en a solennellement ratifié la prise de conscience en chrétienté.

Là aussi, je le sais, un péché originel, disons tout net : le péché originel, a dissocié cette harmonie et livré à elle-même la poussée de cette nature sociale : une société sans grâce de Dieu, c'est très exactement son méfait partout où il pénètre. Mais là aussi la grâce a toute-puissance de nous en guérir, et nous éprouvons une fois de plus, à l'échelle de l'humanité tout entière comme dans les individus, qu'aucun bien humain n'arrive à sa maturité sans la présence de Dieu. Vieille thèse classique, sans cesse rappelée par les Souverains Pontifes, et que l'état présent de l'humanité, magnifique par tant d'endroits, illustre de tragique manière.

Croissance communautaire *de l'humanité* : « Lorsqu'on écrira l'histoire des temps présents, on n'insistera probablement que très peu sur les réalisations sociales qui s'y

sont fait jour, car elles paraîtront minimes ayant été depuis sans doute largement dépassées ; mais on montrera que le principal mérite de cette période aura été d'avoir posé la question sociale sur son vrai plan, celui de la communauté humaine. Il est en effet une manière de concevoir la justice sociale qui marque en son temps un très réel progrès, mais qui reste encore imparfaite et précaire, parce qu'elle relève uniquement de la morale qui régit les rapports d'individu à individu... [Désormais la communauté humaine découvre à l'esprit de l'homme un domaine nouveau d'exploration où il est encore à peine entré... Ce lent éveil de l'humanité renouvelle toutes les questions morales que les hommes se sont posées, et tend à corriger pour les améliorer toutes leurs attitudes sociales[2]. » L'un des éléments de cet élargissement sensationnel est, dans l'enchevêtrement des liens formés en tout sens, l'avènement de ces solidarités à base économique par où les hommes se sentent engagés les uns dans les autres d'un bout à l'autre du monde qu'ils exploitent. Le progrès des techniques, la puissance des machines, le développement des communications ne sont que les facteurs matériels d'une réalité humaine qui pour eux et en eux, se révèle : la communion de tous les hommes à un degré que nous ne soupçonnions pas, et qui joue, dans les plus individuelles destinées, avec une puissance terrible, au moral comme au physique, pour le mal comme pour le bien.

Les nations furent jadis et demeurent une manifestation de cette aspiration communautaire des hommes dans un groupement plus étendu que les anciennes formations d'une société éparse et inconsistante ; les classes semblent bien être, à l'époque contemporaine, pour un

2. M. Légaut : *La communauté humaine*, Paris, 1938, p. 173.

ıtre zone de valeurs humaines, une manifestation plus ıisissante encore (et non point de soi contraire à la remière, d'ailleurs) de la solidarité des hommes, selon urs fonctions et selon la répartition nécessaire des esognes dans l'humanité au travail. Et c'est là pourquoi les doivent tendre simultanément et à leur consistance ropre et à la cordiale collaboration.

Si tel est le sens profond de la naissance et de l'essor es classes, si elles représentent dans l'extension de la ɔmmunauté humaine l'engagement des solidarités écoɔmiques, je m'explique mieux qu'une mystique humataire en ait été l'âme, — et je songe avec tristesse à ce ıristianisme étroit, étroitement individualiste, qui n'a ıs su reconnaître sous ses déviations cette immense ɔiration fraternelle. Christianisme désincarné qui doute la puissance terrestre de l'homme et sa destinée llective, qui ne consent pas à suivre le mouvement de ıistoire, et fait vivre ses fidèles comme s'il ne se passait en. Absent à son temps, ne sachant même pas en parler langue, enfermant sa théologie de la grâce et sa morale ciale dans des catégories périmées, il a perdu ce sens éateur et cette invention permanente qui lui donneient l'initiative des opérations; et il se rassure en piant les organisations des autres dans une vaine conrrence et un protectionnisme de vieillard.

C'est pourtant notre christianisme qui possède la mysque adéquate à cette croissance de l'humanité. Ce n'est ıs par un prolongement occasionnel ou une application ɔportuniste qu'il s'ouvre à ces solidarités humaines, ais par le fond même de sa doctrine et au cœur de son ystère, s'il est vrai que la fraternité chrétienne n'est ıs faite d'une pieuse collection d'individus plus ou oins sanctifiés, mais d'une incorporation au Christ, ıns laquelle les fonctions sociales créent des possibilités

nouvelles de croissance pour la vie communautaire d
grâce divine.

Il va de soi que cette doctrine vaut pour toutes
solidarités que l'homme peut contracter dans ses dive
activités, et donc pour toutes les classes, quelles
soient leur origine et leur fonction, du moment qu'e
remplissent leur « vocation » dans la communa
humaine. Il est cependant particulièrement sugge
d'examiner de plus près le cas de la classe où la solida
s'établit dans une activité purement matérielle et p
les plus rudimentaires besoins économiques de la vie,
donc semble compromise avec les qualités humaines
son travail sa capacité religieuse de porter la vie divi
L'industrialisme moderne et le servage économique
réduit l'ouvrier à n'être plus qu'une machine, et
travail une « chose » sans âme, décidément déshuma
sée. Une telle communauté de travail n'est-elle
réfractaire à la vie chrétienne par son objet même d
plus encore par l'appesantissement social qui en décu
la servitude?

C'est là précisément, vous le savez, qu'est née la lu
des classes, par la révolte d'une humanité condamné
perdre dans son gagne-pain sa condition humaine; c
là, dans cette aliénation de l'homme, que la philosop
marxiste a trouvé son point d'appui; et comme chréti
je ne puis pas ne pas être secoué par cette protestat
terrible qui monte de cette masse humaine exclue
l'humanité.

Mais là aussi, où il semblait que soient irrémédiablem
compromises la doctrine chrétienne et la loi évangéli
de l'amour, dans le déterminisme redoutable de l'*h*
œconomicus, c'est là même que se marque aujourd
leur triomphe. Après un moment d'hésitation et

ngoisse bien compréhensible, cette prise de conscience le la dignité humaine du travail apparaît de plus en plus ux chrétiens comme portant au fond de soi — inconsiemment d'abord et avec de mauvaises violences — le erment évangélique. L'avènement de la communauté e travail à une sorte de majorité sociale et à une condiion libre, c'est non seulement une solidarité nouvelle, n épaisseur humaine, au bénéfice de la communauté errestre[3], c'est aussi, par et dans cette solidarité, l'enagement des plus modestes biens humains dans la consruction de ce corps mystique du Christ, où la diversifiation des fonctions joue au bénéfice de l'unité fraterelle.

La vie divine s'incarne, elle s'incarne de plus en plus, mesure même qu'apparaît la matière humaine ; si elle vait dû s'arrêter devant l'*homo œconomicus* et renoncer l'assumer dans son économie de grâce, c'en était fait - comme l'a dogmatisé Marx et comme l'ont cru cerins chrétiens ! — du christianisme, car c'était l'échec e l'Incarnation même, en laquelle tient tout le mystère e notre foi.

Si la socialisation massive de tous les biens humains et ur exploitation triomphante (ou catastrophique, hélas !) ans des solidarités multipliées marque, comme il semle bien, une ère nouvelle de l'histoire de l'humanité, il ut dire aussi qu'est commencé, avec elles, ce que l'on pu appeler un second acte de la christianisation du onde[4], à l'heure où les chrétiens comprennent que la râce est communautaire, engagée dans ces multiples soliarités, et que la vie divine nous est donnée dans un orps social dont le Christ est la tête. Encore une fois,

3. Cf. MARITAIN : *Humanisme intégral*. Paris, 1936, pp. 245-252.
4. M. LÉGAUT, *op. cit.*, p. 43.

c'est le statut même de notre fraternité, et l'huma condition de notre divin amour.

De cet optimisme dont nous n'acceptons qu'en tr blant les audacieuses promesses, je vous invite à trou le gage dans cette jeune Chrétienté qui grandit sous yeux.

Elle prend conscience, classe par classe, et tout pren rement la classe ouvrière, de la valeur religieuse de travail, de l'engagement de la grâce de Dieu dans sa laborieuse et dans son comportement social ; loin de vader de ses conditions terrestres, elle trouve en elle ressort même de sa ferveur et le cadre de sa conqu Retournement magnifique des méthodes d'apostolat, témoigne à lui seul de cette inspiration créatrice, de c invention permanente qui manquèrent tant à certa générations chrétiennes, effrayées par la croissance soc de l'humanité.

Or, quelle est l'âme de ce nouvel essor? Quelle my que soulève et entretient une si clairvoyante ferveu

Ces ouvriers chrétiens, ces jocistes, qui trouvent d leur solidarité de classe les voies de la grâce de Dieu, s ceux-là mêmes qui — à la surprise de théologiens e vronnés, longtemps inattentifs à ce grand et diffi mystère — se complaisent par une toute fraîche dévo dans la doctrine du corps mystique du Christ. Sponta ment, leur enracinement chrétien dans la solidarité classe a joué en faveur de la plus exigeante doct d'unité. Admirable convergence qui sanctionne l'aut ticité chrétienne de leur esprit. Sans doute atteign nous là les deux pôles de l'Action catholique et de apostolat spécialisé : elle est, dans la chrétienté XXe siècle, le moyen propre par lequel se réalise l'in

poration mystique du Christ dans la vie sociale de l'homme.

Nous ne pouvions en tous cas attendre une plus décisive épreuve de ce juste équilibre de l'économie chrétienne : divine fraternité qui ne s'évade pas en quelques expériences privilégiées, mais *s'incarne* au jour le jour dans les plus terrestres solidarités.

La tentative des premiers chrétiens n'a pas échoué : elle se prolonge, que dis-je, elle se renouvelle aujourd'hui, sous nos yeux, dans cette humanité en pleine — et douloureuse ! — croissance communautaire. Et, premiers chrétiens de cet âge nouveau, nous éprouvons, à la mesure même de cette croissance, la puissance organisatrice, la joyeuse intrépidité — et l'angoisse — de l'amour fraternel.

M.-D. Chenu, O. P.

La foi vit dans l'intelligence

Il y a bien des esprits que cette activité attire. Il s'essaient à former en eux les actes de la foi.

Parmi ces esprits il en est, je dois le dire, qui son gênés dans cette application par un certain trait, inhé rent à la foi pourtant, inévitable par conséquent, quoi qu'il ne soit pas également ressenti chez tous le croyants. Certains s'impatientent, et souvent même s troublent, d'une certaine inquiétude dont il leur sembl que leur intelligence ne se dégage pas lorsqu'elle pens aux choses de la foi et qu'elle se meut dans ces pensées A maintes reprises, vous entendez de braves chrétiens certainement pleins de foi et très croyants, faire à pro pos des réalités éternelles des réflexions de ce genre « En est-on bien sûr ? On ne les a pas vues. Qu'en sait on ? » Ces bonnes âmes seraient fort outrées qu'on le prît au mot et qu'on leur dît : « Alors, vous doutez Vous doutez du Christ, vous doutez de Dieu ? » Elle protesteraient avec toute l'énergie de leur foi qui sou vent est grande et sait à quoi s'en tenir.

Simplement, ce qu'elles expriment ainsi avec une sort de candeur dont Dieu n'est pas offensé, c'est ce que no théologiens ont noté avec plus de science dans leur ana lyse de l'activité de foi. Saint Thomas commence mêm par là. L'acte de croire, dit-il, se caractérise entre tou les actes de la pensée par cette espèce de « cogitation qui fait que l'esprit n'est pas en repos dans la foi. Il y certaines activités de l'esprit où l'on s'agite sans encor vraiment adhérer, par exemple quand je suppose, o soupèse, ou soupçonne, voire quand j'ai une certain

pinion, mais pas tellement fixée. A l'inverse, il y a cer-
aines activités de l'esprit où l'on adhère sans plus au-
unement s'agiter, comme quand je dis que je vois, que
e sais, que mon idée est faite et que c'est pour moi une
vidence : il est de ces cas où je ferais même bien de
arder mon esprit un peu plus inquiet et plus en sus-
ens. La véritable adhésion de foi est une activité d'es-
rit intermédiaire entre ces deux extrêmes : j'adhère
leinement tout en m'inquiétant, ou je m'inquiète tout
n adhérant.

Je ne peux pas faire autrement. Si je n'adhérais pas
e tout mon esprit, ce ne serait pas la vraie foi, la vraie
oi à Dieu. Si je ne m'inquiétais pas, ce ne serait plus la
oi, ce serait l'évidence et la pleine vue, car mon esprit
'éprouve une pleine et entière satisfaction que devant
'évidence. Or, ceci ne se produit jamais dans la foi : là
na pensée se jette non certes dans le vide, mais dans le
nystère; et c'est pourquoi un certain mouvement d'in-
estigation et de recherche, une certaine impression
'insatisfaction, sont essentiels à l'acte de foi. Je dirai
u'il faut plutôt s'en réjouir que s'en troubler. Car c'est
ar là que cette activité va pouvoir prendre tout son mé-
ite. C'est par là que je puis adhérer à Dieu non pas
eulement de tout mon esprit, mais aussi de tout mon
œur. Loin de nous gêner dans la foi, le suspens devant
e mystère doit nous aider. Il me fait aller de toute mon
me au vrai que Dieu me dit.

*
* *

Dans les actes de ma foi, je fais confiance à Dieu. Le
nystère ne me rebute pas, ni ne m'offusque. Au con-
raire, il m'attire, et je peux même dire qu'il m'éclaire.
Jn Dieu qui n'aurait pas de mystère ou qui n'aurait que
eu de mystère, ce ne serait plus ou ce ne serait plus au-
ant le Dieu que je cherche dans la foi. Il me suffit qu'il
ache, lui, son mystère et qu'il me donne des preuves

suffisantes de sa parole et de son message. C'est a
pour que je m'engage à fond avec lui. C'est assez
que je m'enfonce suivant la vérité révélatrice de
dire jusque dans la plus profonde vérité de son êtr
m'en rapporte à lui. Je me fie à lui. Il sait et il dit.
peut se tromper dans ce qu'il sait, ni nous tromper
ce qu'il dit. Le voudrait-il, qu'il ne le pourrait pas
pourrait-il, qu'il ne le voudrait pas.

Cette suprême véracité de Dieu m'apparaît non
seulement à la lumière de ma foi (vous pourriez n
jecter que je suis enfermé dans un cercle vicieux),
bel et bien à la lumière de ma raison : elle se présen
ma pensée comme une évidence, et le contraire est
pensable à mon esprit.

Et d'ailleurs le commerce avec Dieu et la famili
avec lui, soit dans les actes de la raison soit dans
de la foi, achèvent de me précipiter vers lui en
confiance. J'ai soin de le lui dire. Et c'est toute une
tie de mon activité de foi : « Seigneur, j'ai plus
fiance en vous qu'en moi. Je suis plus sûr de vous
de moi. Je m'en remets à vous. Je me soumets à
De bon cœur je vous livre mon esprit. » Qui don
saisirait la valeur et la beauté de tels actes ?

***

Dans cette atmosphère de confiance, vous ferez
à votre foi, vous laisserez faire à votre foi ce pour
elle est faite. Ne poussez pas cette haute activité à
garer dans des à-côtés ni à s'éparpiller pour ainsi
dans l'accidentel. Laissez-la, au contraire, hardi
s'attacher à l'essentiel. Laissez-la s'accrocher à so
ritable objet. Cela se traduit en deux mots qui e
ment deux aspects du même acte : s'appliquer cons
ment à ce que Dieu dit, se pénétrer assidûment
que Dieu est. Par là se font, voyez-vous, les beaux
de la foi. Ce sont ceux-là qui sont vraiment grands

pourtant beaucoup, même parmi les croyants, ne savent pas les faire ou ne les font que bien malhabilement.

Apprenez donc à écouter Dieu. Il y a si longtemps qu'il nous parle et nous ne savons pas encore bien ce qu'il nous dit, ou nous sommes continuellement distraits de ce qu'il dit et peu intéressés par ce qu'il est ni par ce qu'il fait.

Puisqu'il a même pris soin de vous écrire, appliquez-vous aussi à ses saintes Écritures. Connaissez-les, étudiez-les, revenez-y le plus que vous pouvez, scrutez-les comme il convient, non suivant votre inspiration ni suivant celle du temps, mais suivant celles de l'Esprit qui les a inspirées et conservées. Toutes vous parleront de Dieu.

Vous saurez que dans cette grande Bible qui s'étend sur tant de siècles et qui comprend tant de genres différents, si toutes choses sont égales quant à l'inspiration, toutes ne sont pas égales en révélation. Vous connaîtrez qu'il y a des passages plus révélateurs, des mots qui portent davantage l'accent de Dieu, l'empreinte de son Verbe. C'est là que vous reviendrez avec plus d'application écouter Dieu. Je cite à titre de spécimens et d'exemples les révélations et les sentences de Dieu aux origines de l'humanité, l'appel d'Abraham, l'œuvre de Moïse, les grands textes des Prophètes ou des Psaumes. Dans le Nouveau Testament, la parole de Dieu se fait encore plus révélatrice comme aussi plus retentissante. Vous ne cesserez d'en percevoir les échos, d'en graver les traits les plus saillants, d'en repasser les mots les plus lumineux, dans la mémoire de votre cœur.

Et quand, au beau milieu de tout cela, vous écouterez parler le Verbe Incarné en personne, vous pourrez dire que vous faites le plus bel acte de votre foi, car en vérité vous écoutez parler Dieu même.

Mais ce Christ béni a dit : « Qui vous écoute m'écoute. Comme mon Père m'a envoyé, je vous envoie.

Allez par toutes les nations, enseignez, répétez ce que vous ai dit. » Vous saurez donc, dans l'enseignement vant de votre Église qui est l'Église de Jésus-Christ son corps mystique, retrouver aussi, avec le vrai s des Écritures, la parole même de Dieu. Là aussi, al jusqu'à Dieu, apprenez à écouter Dieu. L'Église est milieu extrêmement révélateur. Ne vous arrêtez jam à mi-chemin. A travers les instruments humains, cap le message divin.

Il y a tant de choses divinement chargées de vé dans la sainte Église. Vous passez à côté sans vous douter. Il y a toutes les révélations qui émanent grandes affirmations dogmatiques, celles des gra symboles ou des grands conciles. Il y a toutes les ré lations qui se dégagent des institutions chrétiennes, la pratique de l'Eucharistie, du recours à la Vierge de la communion des saints, pour ne citer que ces ex ples. A travers tout cela, positivement, Dieu vous pa Il ne vous dit que de grandes choses.

Et que ce mot même de dogme ne vous soit donc un épouvantail ! Ce n'est point un écran entre Dieu vous, c'est une expression de lui à vous, une per pour votre esprit sur le mystère. Vous n'avez pas pensée enfermée dans les dogmes, vous l'avez par magnifiquement élevée et éclairée.

*
* *

Car vous entrez et, si vous le voulez, vous avan dans le domaine des vérités qu'il vous importe le de connaître, sur vous-même, sur votre vraie nature, vos origines et sur vos destinées.

Il y a là, dans la foi, tout un lot de mystères qu sont au fond que l'expression de ce que je suis. Ce des choses auxquelles je devrais penser tout le temp même tout naturellement. Et cependant, si la foi vient en aide, on n'y pense pas : on n'en prend pa

temps, car on a tellement à faire en ce bas monde et on est si occupé à ses plaisirs ou à ses affaires; on n'a pas non plus le courage de penser à ce que l'on est; il arrive même qu'on ne soit pas assez exercé aux choses de l'esprit pour découvrir en soi qu'on est un esprit. Ou bien, si l'on parvient à ces vérités, c'est avec beaucoup de lenteur, lorsqu'on se fait vieux et qu'on est quelque peu assagi par l'âge et mûri par la vie. Encore ne parvient-on à l'essentiel qu'avec beaucoup d'incertitude. Hors de la foi, la grande majorité des humains ou perd son temps à se distraire d'elle-même, ou le passe à se chercher sans bien se trouver. C'est pourquoi l'activité de la foi aide singulièrement à penser à soi. Elle m'aide à me connaître et à me posséder et à me diriger moi-même.

*
* *

Là n'est pourtant pas le principal. Faire des actes de foi c'est se dépasser soi-même. Je ne puis omettre, en effet, qu'il y ait au-dessus de moi et de tout quelqu'un d'immense et d'infini, au-dedans de moi et de mon esprit quelqu'un de plus présent et de plus intime à moi-même que moi-même. Cet être plein de mystère que je devine partout et que je ne vois nulle part me laisserait, si je n'avais la foi, passablement désemparé en face de son mystère. Je ne puis cependant pas négliger de le chercher. Je me sens tomber à rien si je me désintéresse de lui qui est mon principe et ma fin.

Là aussi, là surtout, la foi me vient en aide. Elle me fait entrer dans le domaine de mon Dieu. Elle me pousse vers lui en m'assurant qu'il s'est avancé vers moi. L'activité de foi opère la rencontre. Elle réalise l'adhésion de l'âme à Dieu. Penser dans la foi, c'est penser à Dieu. C'est le connaître non seulement comme je songe qu'il est, mais comme il dit qu'il est. Penser dans la foi, c'est penser comme Dieu. C'est penser de lui ce que lui-même en pense.

Dans la foi nous touchons le mystère même de Die
c'est-à-dire ce qu'il y a en lui de plus personnel et
plus impénétrable, à quoi cependant nous sommes
plus invités, en quoi nous sommes initiés. Si bien qu
c'est toujours à ce secret de Dieu, à cette majesté
Dieu, comme parle saint Thomas, que nous ramènen
s'ils sont bien faits, les actes de la foi. On voit qu'il
a là matière aux plus beaux actes.

Voilà pourquoi les grands articles de la vraie foi
sont, au fond, ni bien nombreux ni bien compliqués
« Toute la vie éternelle, disait Jésus, c'est qu'ils te co
naissent, toi le seul vrai Dieu et celui que tu leur as e
voyé. » Confesser que Jésus est Dieu et que Dieu e
Trinité, confesser que nous sommes incorporés à Jésu
Christ et que grâce à ce Christ Dieu consent d'habit
en nous, voilà les grands actes de votre foi. N'en sort
donc guère et rentrez-y toujours. Ils vous font déjà ter
et posséder la substance de cette bienheureuse éterni
où vous mène votre foi et que je vous souhaite à tous.

Passe-Prest.

Fr. R. Bernard, O. P.

Le catholicisme aux pays baltiques

Dans la conclusion de sa chronique sur « l'expansion
viétique et la Russie chrétienne », le P. Dumont a noté
passage quel était l'enjeu de cette expansion pour les aut
confessions, en particulier le catholicisme. Et en effet,
puis les pactes d'assistance mutuelle auxquels ont été c
traints les Pays Baltiques avec l'U.R.S.S., nombreux s
ceux qui se demandent où en est, de ce fait, le catholicis

ns ces États. Il est trop tôt pour esquisser une réponse. ır contre, on peut poser des éléments de solution.

Constatons tout d'abord que nulle part ailleurs comme ns les Pays Baltiques le *Saint-Siège*, sinon le catholicisme, se trouve en contact aussi direct avec les soviets. L'Esto-e, pays à infime minorité catholique, la Lettonie, pays à rte majorité luthérienne, pour ne point parler de la Li-uanie presque tout entière catholique, avaient sans doute ndu un grand témoignage à la force spirituelle de la pa-uté en signant promptement un Concordat avec le Saint-ège, — mais il n'est pas défendu de penser que les initia-es des Pays Baltiques ne pouvaient trouver qu'un accueil ès chaleureux auprès de Pie XI, le Pape de l'Unité. La ıssie restait fermée à son action religieuse, mais la pré-nce d'un nonce apostolique à Tallinn et à Riga n'en té-oignait que mieux tout l'intérêt qu'attachait Rome à sa ésence officielle et effective en ces marches frontières.

Aussi, pour ses quelques milliers de catholiques, l'*Estonie* evait-elle un Administrateur Apostolique avec dignité ar-iépiscopale, ce qui l'élevait au rang même des plus hauts gnitaires ecclésiastiques luthériens ou orthodoxes. Mais jà on a pu lire dans la presse, aux environs de Noël, la uvelle qu'en Estonie et sous la pression des soviets des issions catholiques avaient été obligées de se retirer. Si le t est exact, on peut conclure des notes du P. Dumont e probablement la mesure imposée tendrait à mettre fin 'activité des ou du Père jésuite de rit oriental.

En *Lettonie*, les catholiques, qui représentent actuelle-ent environ 25 % de la population, voient leur nombre ccroître par la conversion certes, mais aussi par la grande talité chez les catholiques et la dénatalité chez les luthé-ns. La proportion vient d'ailleurs de se modifier brusque-nt par le rapatriement brutal des Allemands baltes en nde majorité luthériens.

L'enseignement de la religion est assuré dans les lycées, le clergé subventionné par l'État. C'est même grâce à ide du gouvernement qu'un grand collège catholique, ıs de trois cents internes, a été bâti à quelque cinquante omètres de la frontière soviétique, dans cette partie est la Lettonie à très forte majorité catholique. Les profes-ırs, prêtres ou laïcs, sont rétribués par l'État. Ce collège

est particulièrement précieux pour les vocations au sa-
doce qui y éclosent. Ailleurs, le gouvernement a choisi
prêtre comme directeur d'un de ses lycées.

L'évêque de Riga, de qui dépend directement le coll
dont il a été question, avait été élevé, à la suite du Con-
dat, à la dignité d'archevêque métropolitain. L'État lui d
nait pour cathédrale une église reprise aux luthériens.
vitalité de la vie catholique s'est, du reste, manifestée en
dernières années de manière non équivoque.

Tout d'abord, par la création d'un nouveau diocèse, d
le siège est à Liepaja (Libau), sur la Baltique. Malheure
ment, les Soviets ont réoccupé le port militaire attenan
la ville, où ils tiennent garnison. Le bruit a couru, d
certains milieux, que les prêtres catholiques auraient
quitter la ville.

D'autre part, à Riga même et à la demande du gouve
ment, le grand séminaire était érigé, vers le même ter
en faculté d'État de théologie catholique, régie (ce qui
pas été accepté de tous les pays catholiques) par le dé
de Pie XI sur les hautes études ecclésiastiques *Deus sc
tiarum Dominus*. Voilà qui n'a pas peu contribué à reh
ser le prestige de l'Église catholique dans les sphères
versitaires et luthériennes, tandis qu'un contact plus é
avec les professeurs des autres facultés permettait de d
per bien des préjugés. C'était rendre témoignage à la va
de la formation scientifique donnée aux clercs. Si l'on aj
que leur formation spirituelle est confiée à S. Exc. Mgr
kan, le déporté des îles Solovki, on sera rassuré sur la
meté d'âme que, le cas échéant, ils opposeront à la pers
tion. Saluons l'esprit de tolérance et d'équité de ce gou
nement luthérien pour une minorité religieuse qui, a
cinquante ou soixante ans, risque de le supplanter.

En *Lithuanie*, la situation est bien différente. La pro
tion des catholiques est de 87 % environ. Depuis 1926,
a cinq diocèses, Kaunas étant le siège métropolitain,
grands séminaires, une faculté de théologie catholique
tat, qui présente la particularité de comporter deux sect
dont l'une, dite section de philosophie, est réservée aux
et forme des professeurs de lycée, dont l'autre, dite de
logie, est réservée aux clercs. Pour juger du rôle et du ra
nement que joue cette Faculté dans la vie de la natio

n'est que de rappeler que, lors de la crise ministérielle qui suivit la spoliation par les nazis de Klaipeda-Memel, un professeur de la section de philosophie, un laïc, M. Bistros, était choisi comme ministre de l'Instruction publique, tandis qu'en juin 1939, le conseil des professeurs de l'Université élisait pour recteur de l'Université, et le choix était ratifié par le Président de la République, un autre professeur de la même Faculté : M. Salkauskas.

C'était une glorieuse compensation à quelques tristesses. En effet, une grande déception pour les catholiques de Lithuanie avait été l'échec du projet de fonder une Université catholique. Des fonds avaient été ramassés, des bâtiments construits. L'influence en eût été, sans aucun doute, considérable. Trop grande même pour ne pas effrayer un gouvernement « d'autorité » ! De ce projet, du moins, était restée la création d'une Académie des sciences qui tient chaque année son congrès, très suivi par les intellectuels, les étudiants d'Université, et à laquelle c'est grand honneur pour un professeur d'être agrégé. Cela a créé un élément très actif et très sain d'émulation dont la science catholique lithuanienne tire et profit et gloire, d'autant qu'on n'a rien de semblable chez les officiels.

C'est le même groupe actif qu'on retrouve à la rédaction du quotidien d'inspiration catholique, *le XXe siècle*, dont tous, sans distinction de parti, doivent reconnaître la bonne tenue. Beaucoup d'entre eux, militants d'Action catholique, multiplient les conférences et les réunions en vue de susciter les mouvements spécialisés. Ce qui, on peut s'en douter, ne va pas sans heurts ni difficultés.

Et c'est l'une ou l'autre de ces difficultés qui avait retardé, après l'expulsion de Lithuanie du Nonce apostolique il y a quelques années, la reprise d'une collaboration loyale et confiante entre la Lithuanie et le Saint-Siège. Elles semblaient enfin, à la joie du grand nombre, sur le point d'être résolues et un ministre venait d'être nommé auprès du Vatican, un nonce à Kaunas (il n'y avait plus que des chargés d'affaires), quand la guerre éclata. Le ministre de Lithuanie auprès du Saint-Siège put encore présenter ses lettres de créance. Le nonce ne put rejoindre un poste auquel par la suite il renonça.

Quel sera l'avenir ? En Lithuanie comme en Lettonie,

nombreux sont les prêtres qui sont passés par les prisons les camps soviétiques, par la Sibérie. Plus que tous, ils re doutent, pour l'Église bien plus que pour eux-mêmes, l reprise sur leur terre d'une persécution dont ils n'ont poin oublié la malfaisance et la cruauté. Ce serait grand désastre si elle venait enfin à se déclarer ! Il s'était fait de bon travai sur le terrain catholique depuis vingt ans. Partout, dans le lycées qui s'étaient multipliés, la religion obligatoiremen était enseignée. Certes, les collèges libres se faisaient bie rares, mais ceux des Pères jésuites et des Pères marien étaient justement réputés. On ne peut, malgré tout, songe sans mélancolie à tout ce qui eût pu se réaliser dans l'ordr de l'approfondissement de la foi et du développement de l'Ac tion catholique si le conflit avec le Saint-Siège et certaine oppositions stériles eussent été évités. L'épreuve commençai à ouvrir à beaucoup les yeux et montrait les affinités pro fondes qui existent entre les requêtes du catholicisme et un politique féconde. Elle est venue trop vite et a été à la foi trop brutale pour ne point risquer de tout détruire. Ce n'es point une raison de perdre confiance. Bien au contraire.

Ce renouveau catholique, tel qu'il se présentait, n'étai point négligeable, puisque ses ennemis en ont pris om brage; il a été agréé de Dieu, puisqu'il a jugé opportun d'e manifester la qualité par l'épreuve.

En conclusion, sans attendre que la persécution se déclar ouvertement, unissons nos prières à celles que les frontalier de l'Église font monter dans les pays baltiques, face à l vague rouge, vers la Vierge Marie à laquelle les lie une dévo tion profonde. Qu'ils l'invoquent sous le vocable de Rein de la Terre Mariale, *Regina terrae Marianae*, ou de Divin Mère de Silova, leur prière déjà retrouve les nôtres lorsqu nous invoquons de notre côté : Notre-Dame de Lourde Reine de la paix.

JEAN DAGLONA.

A TRAVERS LES REVUES

Gide et le « problème de l'Église visible »

Dans la *Nouvelle Revue Française* (janvier), M. Denis de ougemont parle du *Journal* d'André Gide. Après quelques ropos excellents sur le genre littéraire lui-même et les con-itions de sa sincérité, il répond au nom de sa foi protes-nte à certaines notations de Gide concernant la religion. t ceci ne manque pas d'intérêt.

Gide fut élevé dans un milieu où la religion paraissait se réduire ces deux éléments que Calvin considère comme hérétiques : libre xamen et moralisme. Du libre examen, Gide conserve son exigence e vérité et de véracité « advienne que pourra ». Du moralisme, a gardé sans doute une propension fondamentale à préférer à la ttre du dogme l'esprit qui inspire et qualifie nos actions quoti-ennes, fussent-elles non-conformistes. Mais toute morale a bien-t fait de se muer à son tour en dogme, et la morale protestante ccombe à ce danger plus qu'aucune autre dans les périodes de pression théologique. D'où le ressentiment qu'à son égard con-ivent beaucoup de « protestants de naissance », détachés de la e de leur église, et subissant seulement la coutume du milieu. out à fait justifiée en soi, cette réaction gauchit parfois certains gements de Gide sur la Réforme. (Il la confond souvent, me mble-t-il, avec l'image courante et fausse d'un Calvin inhumain, esque manichéen.) L'évangélisme, hérité malgré tout de cette emière éducation chrétienne, l'a mis en garde contre certaines térations, les plus fréquentes, du christianisme : le mépris de la ture et, d'autre part, le retour à l'orthodoxie comme à une surance prise sur le Saint-Esprit autant que sur le doute. (Il cite mot d'un catholique à un pasteur : « Vous, vous croyez, mais ous savons! ») Ceci explique que le souci central de Gide ait été débarrasser son christianisme de toutes les adjonctions « hu-aines, trop humaines », du moralisme néo-protestant et du dog-atisme romain. D'où son horreur congénitale des tours de passe-

passe religieux. En somme, tout son effort consiste à se délivrer cela même que certains chrétiens désireraient lui « révéler ». problème de la conversion devient pour lui le problème négatif refus de la fausse conversion ou de la conversion trop « facile

« Je ne suis ni protestant ni catholique; je suis chrétien, t simplement. » Position caractéristique du protestantisme libé tel qu'il se développa au siècle dernier.

« Je l'ai souvent dit à Claudel : « Ce qui me retient (d'ent « dans l'église), ce n'est pas la libre-pensée, c'est l'Évangile. » M n'y a-t-il pas, à l'origine de ce refus de toute église (tant réform que catholique), un attachement à sa vérité propre, qui est mo évangélique qu'individualiste ou même rationaliste ? Certes, m'en voudrais de critiquer une exigence d'honnêteté qui rapp si fort Kierkegaard. Gide répugne à paraître plus qu'il n'est affirmer plus qu'il ne croit. Il se décrit « forcé de s'asseoir culte de famille. Sa gêne. *L'horreur du geste qui puisse dépas son sentiment...* » Kierkegaard, lui aussi, répétait : je ne suis chrétien. Mais c'était par désir de sauver une conception pure sa foi, dont il ne s'estimait pas digne, et qu'il *confessait* par même. Gide paraît surtout attentif à sa nature complexe et r cente. Or toute nature, irrémédiablement, s'éprouve complexe réticente. Et l'acte de foi consistera toujours à passer outre doute naturel, à confesser ce que la chair ni le sang par eux-mêm ne sauraient confesser. Alors seulement pourrait se poser en mes nets le problème de l'église visible, de l'obéissance à orthodoxie qui ne prétende pas s'emparer de l'Évangile, mais, contraire, s'y ordonner. « Orthodoxie protestante, écrit Gide, mots n'ont pour moi aucun sens. Je ne reconnais point d'autor et si j'en reconnaissais une, ce serait celle de l'Église » (donc Rome).

Allons donc! Pour un protestant, ce dilemme est aussi choqu que le serait pour un Anglais ou un Scandinave le dilemme en l'anarchie et l'étatisme totalitaire. Assimiler l'autorité au ro nisme est d'ailleurs une erreur des plus courantes, en France tout, et même chez certains protestants. Tout ce que je me s le droit de dire ici, c'est que la Réforme a rejeté les prétenti du pape de Rome non par dégoût de l'autorité en soi, mais *contraire* par grande fidélité à l'autorité de l'Évangile, fonden unique et suffisant de la seule orthodoxie libératrice.

QUESTIONS SOCIALES ET POLITIQUES

CIVIS. *Les non-marxistes et le redressement français.*

Quelques réflexions sur « la partie saine » de la France.

A. SIDOBRE. *La guerre et les deux paix.*

La paix de l'Opéra Kroll ou la paix du Vatican? « On ne répétera jamais avec trop d'insistance que ces deux offensives de paix, bien loin de se ressembler, se contrarient parce qu'elles procèdent d'intentions inconciliables et tendent à des fins opposées. »

NOTES ET CHRONIQUES

H. GUITTON. *Chronique économique et financière.*

Budget de guerre et armements.

L. H. *Lettre de Roumanie.*

LIVRES, par H. G.

Les variations du rendement des impôts (A. Barrère). — *L'organisation corporative de la France d'ancien régime* (Fr. Olivier-Martin). — *L'Économie planifiée et l'Ordre international* (L. Robbins).

A TRAVERS LES REVUES

L'Italie et les Balkans (Politique étrangère).

T. GASZTOWT. *Pologne, 17 septembre.*

L'entrée des Russes en Pologne.

Campagnes de France, par H. POURRAT.

Les non marxistes et le redressement franca

L'avenir de la France ne se décide pas dans les se attitudes du prolétariat et du grand patronat. La partie se joue entre le syndicalisme ouvrier et le patronat n gage pas toute la France. Le redressement antimarxiste prolétariat ne suffirait pas à tout sauver.

La paysannerie, l'artisanat, le petit commerce, les pro sions libérales n'ont pas subi l'assaut direct du marxis même si tels ou tels de leurs éléments en ont, à divers grés, accepté la doctrine. Une partie même, à dire vrai restreinte, du monde ouvrier ou bien n'a pas été attei ou bien a franchement résisté.

On s'est accoutumé à considérer comme la masse la p saine de la nation cet ensemble de « braves gens » qui sont ni des communistes, ni des manieurs d'argent ou d faires.

Essayons de reconnaître cette masse, de définir ses p tions d'hier, d'aujourd'hui et de demain.

Trois groupes la composent, sans frontières tellement p cises : le groupe prolétarien non marxiste, le groupe pay qui inclut l'artisanat et le petit commerce ruraux, le gro petit bourgeois qui comprend, avec la plupart des pro sions libérales, l'artisanat et le petit commerce urbains.

Ouvriers et employés et petits fonctionnaires du gro prolétarien non marxiste ont pu donner leur adhésion syndicalisme chrétien, sinon au syndicalisme P.S.F., ou garer de tout syndicalisme. Le groupe petit bourgeois é assez bien représenté par la Confédération générale des C ses Moyennes. Le groupe paysan n'avait pas l'idée d syndicalisme de classe; il avait à peine conscience de même. Il se sentait d'ailleurs assez rapproché, par sa m talité moyenne, du groupe petit bourgeois. Aussi ava

fait confiance à son tour, au moins dans ses éléments les plus avisés, à cette Confédération des Classes Moyennes provoquée par d'autres initiatives.

L'on trouvait, dans chacun de ces groupes, toutes les orientations possibles en deça du marxisme : on y était aussi bien socialiste ou conservateur ; catholique, indifférent ou sectaire.

Le fond commun était certain respect d'un minimum de traditions, l'acceptation de l'idée nationale, la sympathie pour une société à base familiale, l'absence d'esprit révolutionnaire. On y recherchait, avec la sécurité pour soi et les siens, le maximum de liberté dans une soumission générale aux lois, gardiennes de l'ordre établi dont on ne voulait pas la ruine s'il arrivait qu'on en voulût l'évolution.

Aucune mystique puissante ne semblait animer ces groupes dont le dynamisme ne rappelait en rien celui des marxistes. Ni cohésion voulue, ni réduction à l'unité par quelque doctrine commune.

Rien d'étonnant, dans ces conditions, que la politique du pays ait été à leur égard sans perspective. Les forces vives de la nation n'étaient-elles pas à chercher dans le tandem d'un prolétariat et d'un grand patronat, l'un et l'autre organisés, remuants et habiles à confondre leur bonne ou mauvaise fortune avec celle de la nation ?

Ouvriers tranquilles, fonctionnaires sans inquiétude, boutiquiers avides, paysans routiniers et même les gens « de la société » ont au moins ceci de commun que leur horizon est étroit.

Tout ce monde avait besoin, pour s'épanouir, pour sortir de soi, du christianisme. Mais, engrené dans la vie économique, il s'est matérialisé, et les rites auxquels les meilleurs sont fidèles ne sont plus compris. L'effort est réduit dans toute la mesure du possible et le sacrifice repoussé. Du bien-être, beaucoup de loisirs, une retraite heureuse, avec beaucoup de confiance dans l'État bienfaiteur ou dans le sauveur qui le redressera. L'enfant devenu comme un jouet vivant, mais trop coûteux pour qu'on l'accepte en grand nombre. Des hommes et des familles qui se jalousent sans s'entr'aider.

Ce bon peuple de France a laissé le pays s'alanguir sans même se rendre compte de ses devoirs. En le privant du christianisme, on le vidait de la sève qui l'avait fait. La re-

ligion à laquelle beaucoup restaient fidèles devenait soit u convenance, soit une affaire parmi les autres, une assuran de plus.

Arrive la guerre. Ces hommes, restés patriotes, n'ont p de mal à se ressaisir. Les plus chrétiens et les plus arden se donnent généreusement, quelques-uns cherchent à r duire leur sacrifice. Dans l'ensemble, ils se retrouvent l Français de toujours, gens de devoir et de gaîté quar même.

Mais que l'État prenne bien garde à ne pas les décourag en oubliant justice sociale et justice distributive. Les cas fonctionnaires qui continuent, mobilisés, à toucher le traitement, l'opposition qui dresse ceux de l'avant cont les ouvriers largement payés en usine, les avantages de l'c rière sur les hommes des armées, autant de problèmes ps chologiques et moraux qui auraient vite fait d'aigrir masse paysanne et artisanale, sans parler des professions bérales qui ne sont pas moins sacrifiées.

Qu'on ne gâche pas non plus la structure de la Fran Que l'étatisation de la défense nationale, des industries, c transports, ne prépare pas l'expropriation de la paysanr rie, la déchéance de l'artisanat. Accords économiques ta qu'il le faudra, mais sans jamais livrer les travailleurs France aux financiers.

Le vieux fond français et chrétien, qui reste en eux u richesse incomparable, pourra à ces conditions reparaît Qu'on s'adresse à leur raison et à leur cœur, qu'on le parle encore de sacrifice et d'abnégation, qu'on n'arrête p leur envol vers Dieu. L'Église peut enthousiasmer enc toutes les âmes, les rectifier et les exhausser. Mais qu'on finisse une bonne fois avec les contrefaçons d'Évangile. religion chrétienne est un « héroïsme », un long effort c tre soi et contre les ténèbres, un acharnement de chac heure contre sa médiocrité, une ambition infinie de c quête. Il ne serait, pour les Français non marxistes, que retrouver l'héroïsme chrétien pour que la France retrou son unité comme son dynamisme.

CIVIS.

La guerre et les deux paix

Depuis que « les chrétiens s'égorgent », deux paix nt été proposées à l'Europe.

D'une part, dans son discours du 6 octobre à l'Opéra Kroll de Berlin, Adolf Hitler a réclamé, exigé même, ur un ton comminatoire et pourtant sans illusion, le bre et tranquille usage de ses rapines.

D'autre part, à la veille de Noël, le Saint-Père et le résident Roosevelt, l'un dans une allocution aux memres du Sacré-Collège, l'autre dans un message aux hefs des trois grandes religions catholique, protestante t israélite aux États-Unis, ont préparé ou défini les ssises d'une paix durable et juste.

Pour le repos de nos consciences et le service de la érité, on ne répétera jamais avec trop d'insistance que es deux « offensives de paix », bien loin de se ressemler, se contrarient parce qu'elles procèdent d'intenons inconciliables et tendent à des fins opposées.

*
* *

Une formule donne la clef de la *Pax germanica* : la econnaissance pure et simple du fait accompli. Le Führ parle à ses « hommes » du Reichstag grand-allemand uelques heures après avoir piétiné les ruines fumantes e Varsovie. Pas un instant il n'envisage que l'exploiation de la double victoire remportée sur la Pologne ar l'Empire Rouge et l'Empire Brun puisse être entra-

vée par une négociation diplomatique à laquelle part
peraient d'autres puissances : Hitler et Staline déci
ront en maîtres du sort de leur victime. A plus fo
raison ne retient-il pas une seconde l'hypothèse que
précédents attentats contre le droit des gens puiss
être remis en cause. La condition fondamentale de
paix hitlérienne rejoint la cause profonde de la gue
hitlérienne : le Führer entend acquérir et aménager à
guise le vaste *Lebensraum*, dont les limites indéfinim
extensibles varient d'ailleurs selon les circonstances
les amitiés du moment, le mystérieux « espace vita
dont aucun peuple ne saurait se targuer d'être défin
vement exclu. Que signifient, dès lors, les obscures t
des sur la reprise du commerce international, la rest
ration des monnaies, voire le désarmement, débit
par l'orateur de l'Opéra Kroll ? Même si elles ne
taient pas d'une bouche cent fois déshonorée par le
jure, elles apparaîtraient tout au plus comme une
nœuvre à l'usage des Allemands les plus crédules
des neutres les plus complaisants : le criminel offre,
somme, aux nations de se réunir en conférence p
consacrer ses crimes.

Qu'Adolf Hitler ait recours à cette astuce, renouv
d'ailleurs de Guillaume II, pour se dégager d'une pa
désespérée et la recommencer le jour où, par la rus
aurait amené les Alliés à laisser tomber leurs armes
leurs mains, rien ne semble, à la réflexion, plus natu
Aussi la tactique n'aurait-elle fait courir un péril sér
à notre cause que si le rejet de « l'offre de paix » a
amené l'entrée en lice d'une ou plusieurs puissances
côtés du Reich hitlérien.

Tel était bien l'espoir du Führer. Le premier des
cords germano-russes signés par MM. de Ribbentro
Molotov à Moscou, dans la nuit du 28 au 29 septem

exprime l'avis « qu'il correspondrait aux véritables intérêts de toutes les nations » de mettre fin à l'état de guerre existant entre l'Allemagne d'une part, la France et l'Angleterre d'autre part. A cet effet, les deux gouvernements annoncent qu'ils entreprendront « des efforts communs », le cas échéant, « d'accord avec d'autres puissances amies ». Si ces efforts restaient sans succès, « la France et l'Angleterre seraient responsables de la continuation de la guerre », et les gouvernements de Moscou et de Berlin « se consulteraient réciproquement sur les mesures nécessaires ».

De fait, ces « efforts communs » manquèrent totalement l'effet d'intimidation imprudemment escompté. Or, non seulement Staline ne se crut pas obligé de nous déclarer la guerre pour faire honneur à l'accord du 28 septembre, mais encore les pourparlers économiques germano-soviétiques, engagés depuis l'accord du 23 août et qui constituent, selon la presse nazie, la riposte allemande au blocus franco-britannique, traînèrent en longueur et se heurtèrent à mille difficultés. Il fallut, pour remettre à flot l'entente germano-soviétique, l'échec de l'agression stalinienne contre la Finlande, déchaînée dans la nuit du 30 novembre. Après la déroute de ses armées et de son prestige, le dictateur du Kremlin se trouve en position d'infériorité devant le dictateur de Berlin. Les rôles sont renversés, et l'agresseur malheureux devient l'obligé de l'agresseur apparemment et provisoirement heureux, dont il se voit contraint de quémander le concours. Mais si Adolf Hitler, en janvier 1940, peut se targuer d'avoir prise sur Joseph Staline, il le doit à l'héroïsme des Finnois et non pas aux suites du discours de l'Opéra Kroll.

A défaut de l'Union Soviétique, les « autres puissances amies », auxquelles se réfère la déclaration de Mos-

cou, ont-elles efficacement appuyé l'offensive de paix
L'allusion visait incontestablement l'Italie. Or, le go
vernement de Rome a, sur ce point, déçu l'attente
Berlin. Le 23 septembre, dans un discours adressé a
dignitaires fascistes de Bologne, M. Mussolini s'éta
prononcé contre la continuation de la guerre après
nouveau partage de la Pologne. Mais, après la hara
gue de l'Opéra Kroll, il n'apporta guère à la manœuv
allemande que le concours inoffensif de quelques artic
de presse et se garda de toute initiative diplomatiqu
On ne saurait, certes, affirmer que le discours pronon
par le comte Ciano, le 16 décembre, devant la Chamb
des Faisceaux et Corporations donne du passé ni
présent une interprétation loyale ou favorable à no
cause. Il ne formule pourtant ni l'espoir ni l'hypothè
que la paix allemande puisse prévaloir sur la résoluti
des Alliés.

Le général Franco s'est montré moins circonspect
la veille du 1er janvier, il s'est publiquement rallié à
thèse selon laquelle la paix immédiate entre le Reich
les puissances occidentales — fût-ce au prix de la
connaissance du fait accompli — constituait le s
moyen de barrer au bolchevisme la route de l'Occide
Sans commenter cette doctrine singulière — dont
premier effet serait de vouer la Pologne catholique
supplice éternel — on est en droit de souligner que
chef de la nouvelle Espagne n'a ni les moyens ni, pe
être, la volonté de la rendre vraiment dangereuse p
les puissances qui défendent, contre le paganisme
ciste complice du bolchevisme athée, la civilisation ch
tienne et la liberté des nations.

Citerons-nous pour mémoire l'exhortation commun
la conclusion immédiate de la paix qui sortit de la c
férence tenue, les 6 et 7 novembre, à La Haye pa

roi Léopold III et la reine Wilhelmine ? Nul n'ignore plus que cet appel fut en réalité une habile contre-manœuvre, dont le but immédiat était de déjouer les plans d'agression élaborés par le Führer contre les Pays-Bas. Aussi bien, Adolf Hitler réserva-t-il un accueil circonspect et gêné à « l'offre de bons offices » formulée, pour des raisons d'opportunité, par deux souverains qui ne sauraient ignorer que si quelques États secondaires ont pu survivre en Europe, c'est parce qu'il existe une armée française et une flotte britannique dont la puissance est à la hauteur de leur mission.

L'offensive de paix du 6 octobre a donc totalement échoué. Non seulement elle n'a pas sauvé le Reich hitlérien de la guerre qu'il a déchaînée, mais encore elle ne lui a pas permis d'échapper à l'isolement diplomatique relatif et à l'isolement militaire absolu dans lesquels il s'est enfermé. Le discours de l'Opéra Kroll ne mérite de passer à la postérité que comme un témoignage singulier de l'aberration majeure du Führer. Convaincu que l'épreuve de la guerre générale serait épargnée au germanisme, il escompta d'abord que le pacte germano-soviétique entraînerait l'effondrement de l'alliance anglo-franco-polonaise. Déçu par l'événement, il se raccrocha au double espoir, d'une part, que le concours militaire de l'U.R.S.S. réduirait en quelques semaines la Pologne à merci, d'autre part que l'Angleterre et la France, après la défaite de leur alliée, seraient trop heureuses de prêter l'oreille à l'offre d'une paix immédiate. La première partie de ce plan — décrit dans *La Vie Intellectuelle* du 1er août sur la foi de renseignements qui se sont avérés rigoureusement justes — a malheureusement réussi. Mais la seconde partie s'est effondrée et, tôt ou tard, entraînera la première dans la débâcle. Ainsi, Adolf Hitler avait joué son va-tout sur ce pari :

la garantie octroyée par la France et l'Angleterre à Pologne ne survivra pas à la disparition de l'indépe dance polonaise. Mais « le somnambule inspiré » éta et sera toujours hors d'état de concevoir qu'il pût avoir au monde deux Empires imbus de la certitude q le fait accompli ne change rien au devoir à accomplir.

*
* *

Il ne suffit pas de dire que la conception pontificale la paix s'éloigne de la manœuvre hitlérienne. A v dire, l'une contraste avec l'autre, la contredit, la rui et la juge.

Le 24 décembre, les membres du Sacré-Collège o entendu le Saint-Père professer l'opinion que les go vernants « devraient pouvoir définir, *au moment opp tun,* les points fondamentaux d'une paix juste et hon rable ». Au moment opportun : ces trois mots su raient, s'il en était besoin, à justifier les cabinets Londres et de Paris de s'être refusés à sanctionner attentats perpétrés par le Reich contre le droit des ge en concluant une paix précaire et fausse avant « le m ment opportun ».

Mais il y a plus : Pie XII ne s'est pas conte d'exhorter à la paix; il a pris soin, par surcroît, d'e seigner la vraie paix. Or, les cinq points fondamenta de « la paix juste et honorable », telle qu'elle est défi par le Souverain Pontife, pourraient constituer les c attendus d'un jugement implacable rendu par un Tri nal suprême contre le Reich hitlérien.

I. Assurer le droit à la vie et à l'indépendance de toutes nations, grandes et petites, puissantes et faibles, est le postu fondamental d'une paix honorable et juste. La volonté de

l'une nation ne doit jamais correspondre à la sentence de mort l'une autre. Si cette égalité de droit vient à disparaître, ou est nise en danger, l'ordre juridique exige une réparation dans une nesure à déterminer non pas par l'épée, mais par des règles de ustice et d'équité réciproques.

II. Afin que l'ordre ainsi établi puisse être de longue durée, es nations doivent être libérées du pesant esclavage de la course ux armements, ainsi que du danger de la force matérielle en tant que tyrannique et violatrice du droit.

III. Dans une réorganisation de la vie internationale en commun, il faudrait que toutes les parties en cause se rendîssent compte des lacunes et des déficiences du passé... Pour qu'un traité de paix soit honorablement accepté et pour éviter des interprétations arbitraires et unilatérales des conditions du traité, il est d'une importance décisive que soient établies des institutions juridiques qui garantissent l'application fidèle et loyale des conventions.

IV. Un point qui devrait attirer tout particulièrement l'attention, si l'on veut une meilleure organisation de l'Europe, concerne les besoins et les justes requêtes des nations et des peuples ainsi que des minorités ethniques. Ces demandes, si elles ne suffisent pas à fonder un droit juridique comme des traités reconnus et sanctionnés, méritent toutefois un examen bienveillant qui puisse les satisfaire par des moyens pacifiques et, si cela est nécessaire, au moyen d'une juste, sage et concordante révision des traités.

V. Mais même les meilleurs règlements seront imparfaits et condamnés à l'insuccès si ceux qui dirigent les peuples, et les peuples eux-mêmes ne se laissaient pénétrer toujours davantage par cet esprit de responsabilité qui mesure et pondère les règles humaines selon les normes simples et inébranlables du droit divin.

Toutes les nations, grandes et petites, puissantes ou faibles, ont également droit à la vie ? En dix-huit mois, le Reich hitlérien a, par le chantage, l'intimidation ou la violence meurtrière, effacé trois pays de la carte européenne.

La course aux armements doit être enrayée ? Le Reich hitlérien en a donné le signal, en quittant la Conférence

du Désarmement à la fin de 1933, au moment même une convention pleinement équitable, fondée sur l'é lité des droits, était à la veille d'être conclue. Dep lors, il a sacrifié le bien-être de tous les peuples, à co mencer par celui du peuple allemand, à ce qui fut dès premier jour la pensée maîtresse du régime : for l'instrument de l'hégémonie germanique. « L'Aller gne, disait Adolf Hitler à Hermann Rauschning dès lendemain de son avènement, sera l'Europe ou ne s pas. »

Restaurer la Société des Nations en subordonn aux règles du droit la souveraineté des États ? Auc règle n'est moins compatible avec l'esprit totalitaire la dictature hitlérienne, qui s'est retirée de la S.D presque au lendemain de son avènement et qui, jusq la veille, jusqu'au lendemain même de l'invasion du ritoire polonais, s'est systématiquement refusée à p ter ses revendications devant une instance arbitrale.

La révision concordante, juste et sage des traités ? Grande-Bretagne et la France, en souscrivant au rè ment de Munich et en l'imposant à la République Tc coslovaque amie et alliée, ont pratiqué la révision traités au-delà peut-être de ce qui était « juste et sag Au contraire, le Reich hitlérien, ni à la veille ni au demain de la guerre déchaînée par son agression, jamais consenti, même par hypothèse, à réparer les quités que subissent de son fait les peuples autrich tchèque, slovaque et polonais. Il est vrai que ni l'Au che, ni la Tchécoslovaquie, ni la Pologne ne peuvent clamer la révision d'un traité. En effet, le Reich h rien ne se contente pas d'envahir les pays sans décl tion de guerre. Il les asservit, les extermine et les prime sans prendre la peine de passer avec eux contrat d'esclavage.

Admettre et inculquer aux peuples qu'on gouverne la primauté du spirituel et du divin ? Le Reich hitlérien a élevé le mépris de la parole donnée à la hauteur d'une institution. Ni l'Autriche, ni la Tchécoslovaquie, ni la Pologne vaincues n'ont été admises à l'honneur de négocier, ni même de subir un traité. En revanche, moins de deux ans avant l'Anschluss, Adolf Hitler reconnaissait solennellement les frontières de l'État autrichien. Quelques mois avant l'Acte de Munich et un an avant l'entrée des Allemands à Prague, le maréchal Gœring donnait sa parole de soldat que le Reich ne nourrissait aucun dessein hostile envers la Tchécoslovaquie. Enfin, cinq ans avant d'envahir la Pologne, l'Allemagne hitlérienne concluait avec elle un pacte d'amitié et de non-agression valable pour dix ans, dont l'anniversaire était célébré, en janvier 1939, à Varsovie par M. de Ribbentrop lui-même.

M. Édouard Herriot a pu proclamer, aux acclamations unanimes de la Chambre des députés, que les cinq points énoncés par Pie XII étaient pleinement conformes aux buts de guerre que la France s'est assignés. Il aurait pu dire davantage et, s'il n'avait obéi au légitime souci de respecter la haute indépendance du Saint-Siège, souligner que la charte sans lacunes et sans ombres proposée par le Souverain Pontife aux nations impliquait, comme condition préalable, la défaite du Reich hitlérien par nos armes et celles de nos Alliés.

A l'heure même où le Pape s'adressait au Sacré-Collège, le Président Roosevelt demandait aux chefs des trois grandes religions monothéistes qui se pratiquent aux États-Unis d'unir leurs efforts pour offrir au monde, *quand l'heure en serait venue,* les principes et les grandes lignes d'une paix durable. Un geste audacieux a

complété ce généreux appel : M. Myron Taylor, ancie président du Comité d'assistance aux réfugiés, a été de légué auprès du Saint-Père comme représentant person nel de la Maison-Blanche. Dans une lettre à Pie XI M. Roosevelt a précisé la mission de son ambassadeu extraordinaire :

A l'heure présente, aucun chef spirituel ne peut proposer aucun chef de gouvernement un plan précis destiné à mettre fi à la destruction du monde ou à contribuer à sa reconstructio Cependant il est certain que l'heure de remplir cette tâche so nera. C'est pourquoi, *bien qu'on ne puisse maintenant prévo quand ni comment une telle œuvre pourra être assumée,* il est bo que nous nous efforcions de promouvoir une collaboration pl étroite entre tous ceux qui, dans le monde entier, tendent vers u but commun, qu'ils représentent des religions ou des gouvern ments.

Ainsi, pas plus que le Saint-Père, le Président d États-Unis ne songe à proposer au monde une « pa blanche » qui perpétuerait, en les consacrant, les co quêtes du Reich hitlérien et, du même coup, lui perme trait de reprendre son souffle pour en préparer de no velles. Il se contente d'offrir ses services à ceux q devront assumer un jour la rude tâche d'organiser paix. Mais, encore une fois, cette formule même postu notre victoire. Car personne n'imagine — et le Prés dent Roosevelt moins que quiconque — qu'Adolf Hitl triomphant accepterait le généreux concours des État Unis d'Amérique. Aussi bien, n'en aurait-il nul beso pour organiser la paix des cimetières et fonder la préd minance de la caste des maîtres sur les peuples esclave Le 14 avril 1939, Franklin Roosevelt, sentant la guer prochaine, adressait à Hitler un message personnel da lequel il prenait, au nom du peuple américain tout e tier, l'engagement de participer à l'élaboration d'

ordre nouveau propre à satisfaire toutes les revendications légitimes. Le 28 avril, le Führer repoussa brutalement cette offre et, par la même occasion, lança son premier ultimatum à la Pologne. Au contraire, la France et l'Angleterre réservèrent à l'initiative américaine l'accueil le plus chaleureux, sans même préciser que la participation des États-Unis à l'élaboration d'un nouvel ordre européen impliquait, de leur part, l'acceptation corrélative de responsabilités définies. Depuis lors, Adolf Hitler a déchaîné la guerre. Mais les conditions de « la paix juste et durable » sont demeurées immuables, comme la politique de la Maison-Blanche. Qu'elles soient définies par le Souverain Pontife ou par le Président des États-Unis, elles sont suspendues à la libération de l'Europe, c'est-à-dire à la défaite de l'agresseur.

*
* *

Comment expliquer, dès lors, qu'une confusion, vite dissipée, ait pu parfois se produire entre la *Pax romana* et la *Pax germanica* ? La raison est facile à discerner. Le gouvernement italien, qui entretient avec le Saint-Siège des relations cordiales et sans cesse plus étroites, demeure uni à l'Allemagne hitlérienne par le Pacte d'Acier du 22 mai 1939. Cette situation, naturelle mais complexe, a permis à la propagande allemande de créer du d'entretenir des équivoques. Ajoutons à l'honneur du gouvernement de Rome que l'Italie, pour sa part, s'est toujours efforcée de les détruire.

Le 21 décembre, les souverains italiens, accompagnés du comte Ciano, ont été reçus par le Saint-Père avec le grand cérémonial prévu pour les princes catholiques. Le 8 décembre, le Pape s'est, à son tour, rendu au Quirinal où il a prononcé une brève allocution sur « l'union

dans la volonté de paix des deux Rome ». Ainsi fut c
lébré, dans l'allégresse de tout un peuple, le dixiè
anniversaire des Accords du Latran. Fallait-il donc s'
tendre à une action commune « des deux Rome » ? N
répondait dès le 28 décembre le *Corriere della Sera,* é
par certaines interprétations erronées :

Il ne faudrait pourtant pas exagérer et ne pas déformer c
coïncidence. Cela n'aboutirait qu'à porter atteinte à cette lib
et à cette personnalité que l'Église et l'État doivent conserver
affirmer en toutes circonstances. Et le point de vue de l'Italie,
ce qui concerne la guerre, c'est celui qu'a exposé le comte Ci
dans son discours... Ce point de vue, qui tient compte des i
rêts généraux de la paix en Europe, ne peut en aucune man
faire abstraction des intérêts particuliers de l'Italie, des revend
tions historiques de notre pays.

De son côté, le service français de Radio-Rome p
cisait le même soir :

Ce serait donner une interprétation erronée aux discours et
visites que de parler d'une prise de position contre la barbarie
d'initiatives de paix. La réalité est malheureusement différe
Les messages de Noël et du Nouvel an qu'ont lancés les hom
d'États belligérants montrent que la guerre sera terminée par
armes.

Le lendemain, l'agence officieuse *Stefani* mandait
Rome :

Dans les milieux gouvernementaux, on déclare dénuée de
dement la nouvelle selon laquelle M. Mussolini rendrait visit
Pape dans les premiers jours du mois de janvier.

Soulignons, à ce propos, que le Duce s'est absten
paraître aux cérémonies romaines.

On ne saurait trop louer la presse fasciste de la
tinction loyale qu'elle établit entre la politique italie

et l'action pontificale, dont les Accords du Latran garantissent précisément l'autonomie. Nous voudrions, pour notre part, compléter cette distinction à la lumière des textes officiels déjà publiés à Paris. Ils démontrent amplement que le Vatican et le Quirinal ont su conserver, l'un par rapport à l'autre, une large et légitime indépendance.

1° *La Papauté est neutre et l'Italie est non-belligérante.*

Il est superflu de souligner que la mission permanente et l'universelle autorité de la plus haute puissance spirituelle de la terre confèrent à la neutralité pontificale des devoirs propres et des attributs particuliers, dont le règne de Pie XII offre déjà l'illustration la plus éclatante.

En revanche, « la non-belligérance » italienne apparaît comme une notion novatrice. Pour la définir loyalement, il semble que la meilleure méthode soit de retracer objectivement son histoire.

Le 1er septembre, le Reich attaque la Pologne avec toutes ses forces. Or, le 22 mai précédent avait été conclue entre l'Allemagne et l'Italie une alliance offensive et défensive dont l'article 3 stipulait :

> Si, à l'encontre des vœux et des espoirs des parties contractantes, il devait arriver que l'une d'elles fût entraînée dans des complications guerrières..., l'autre partie contractante interviendra immédiatement comme alliée à ses côtés et la soutiendra avec toutes ses forces militaires sur terre, sur mer et dans l'air.

Mais, dès le 1er septembre au matin, en annonçant la guerre au Reichstag, Adolf Hitler tient à préciser :

> Nous remercions l'Italie qui nous a soutenus d'un bout à l'autre. Mais je ne ferai pas appel à l'aide étrangère en ce moment critique. Nous-mêmes suffirons à la tâche.

Quelques heures plus tard, le Conseil des minist italien siège sous la présidence du Duce. A l'issue de séance, le communiqué officiel suivant est publié :

Le Conseil des ministres, après avoir examiné la situation s'est créée en Europe par suite du conflit entre l'Allemagne e Pologne, conflit dont l'origine remonte au traité de Versail après avoir pris note de tous les documents présentés par le mi tre des Affaires étrangères, qui mettent en lumière l'œuvre acc plie par le Duce pour assurer au monde une paix fondée sur justice, a donné sa pleine approbation aux mesures militai adoptées jusqu'ici. Ces mesures ont et conserveront un caract de simple précaution. Elles sont conformes à ce but... Le Con des ministres déclare et annonce au peuple italien que l'Italie prendra aucune initiative d'ordre militaire.

Le 2 octobre, sur l'invitation officielle de Berlin, comte Ciano rend visite au Führer : aucun communic n'est publié sur leur entretien.

Après le discours d'Adolf Hitler en date du 6 octob l'attitude de la presse italienne est double. D'une pa elle dément que le Duce songe à prendre l'initiat d'une conférence de la paix. D'autre part, les *Relazi Internazionali,* organe du Palais Chigi, écrivent, sur thème qui, la veille, avait inspiré déjà l'article de M. V gilio Gayda :

Par le traité de Versailles, les puissances occidentales ont pouvoir arrêter le cours de l'histoire... L'Italie a été frustrée de place au soleil... On a donné à la Tchécoslovaquie et à la Polo une importance artificielle. Ainsi fut créé le dilemme : révis ou guerre.

Le 21 octobre, un accord définitif est signé à Ro « pour discipliner le rapatriement en Allemagne des a gènes du Haut-Adige ». Le commentaire officieux dit substance : « Hitler tient ses promesses. La frontière Brenner est définitive. Toute cause possible de lit

national, si minime soit-elle, entre l'Italie et l'Allemagne est éliminée à sa racine même. »

Le 23 octobre, une dérogation générale accordée par le gouvernement français rend entièrement libre le transit par la France et l'Italie.

Après la ténébreuse affaire de Munich, le 8 novembre, le Duce télégraphie au Führer que « cet odieux attentat ne saurait mettre en péril l'unité du peuple germanique, si serré autour de vous et du régime ».

Dans la nuit du 7 au 8 décembre, le Grand Conseil fasciste confirme « la non-belligérance » en termes catégoriques. Mais l'ordre du jour ajoute :

Devant les tendancieuses informations d'origine étrangère, le Grand Conseil déclare que les rapports de l'Italie et de l'Allemagne restent ceux qui furent fixés par le pacte d'alliance et par les échanges de vues qui ont eu lieu — avant et après — à Milan, à Salzbourg et à Berlin;

Précise que tout ce qui peut arriver dans le bassin danubien et balkanique ne peut pas ne pas intéresser directement l'Italie...;

Pour ce qui concerne ses trafics maritimes, l'Italie entend les sauvegarder de la manière la plus explicite, à la fois pour son prestige et pour ses nécessités de vie indiscutables.

Cette dernière phrase reproduit les termes d'une communication adressée quelques jours auparavant par le comte Ciano aux ambassadeurs de France et d'Angleterre à Rome, à la suite du « blocus à l'exportation » décidé par les Alliés en guise de représailles contre la guerre des mines.

Le 16 décembre, le ministre des Affaires étrangères d'Italie définissait enfin « la politique réaliste » du Duce dans un vaste discours dont nous nous contenterons de citer deux extraits déjà connus du lecteur français :

Munich ne devait pas représenter simplement la solution d'une question de minorités nationales... Ce que nous escomptions, c'é-

tait que le danger qui avait assailli l'Europe eût ouvert l'esp des fauteurs de coercition... Mais Munich ne fut pas suivi d'u détente. Plus jamais de Munich : tel fut le mot d'ordre.

Pour dissiper toute équivoque, précisons que ces p roles visent explicitement les « démocraties » qui, sel l'orateur, auraient médité « l'encerclement idéologiqu politique et militaire de l'Allemagne et de l'Italie ».

Quant à notre seconde citation, elle apporte une rév lation capitale sur la clause secrète du Pacte d'Acier q explique « la non-belligérance » italienne :

L'Italie et l'Allemagne étaient pleinement d'accord sur nécessité d'orienter tous leurs efforts en vue de préserver et consolider la paix en Europe pour une longue période de tem nécessaire aux deux pays en vue de parachever l'œuvre de reco truction intérieure et de compléter leur préparation militaire. *durée de cette période fut précisée par nous : trois ans; du c allemand : quatre ou cinq ans.*

2° Cette distinction fondamentale entre la non-bel gérance et la neutralité entraîne une conséquence imm diate : *En présence de l'invasion et du martyre de Pologne, le Saint-Siège et l'Italie officielle ont pris d attitudes contraires.*

Le Saint-Père ne s'est pas contenté de recevoir groupe de pèlerins polonais, de leur prodiguer les co solations et d'exprimer publiquement le vœu que le patrie soit reconstituée. La première Encyclique du Po tificat, *Sumni Pontificatus*, rend un sublime hommage la nation catholique et crucifiée, mieux encore annon à la face des bourreaux, que sonnera « l'heure de résurrection, selon la justice et l'équité ».

C'est un tout autre langage que M. Mussolini ten le 23 septembre, lorsqu'il déclarait à la *Décima Le* de Bologne :

A part la Pologne qui est liquidée, l'Europe n'est pas encore ellement en guerre... C'est assurément dans le sage dessein de pas élargir le conflit que Paris et Londres n'ont pas réagi vant le fait accompli russe. Par là, la France et l'Angleterre ont mpromis leur justification morale, qui tend à nier le fait accom- allemand.

Quant au discours du comte Ciano, en date du 16 dé- mbre, il instruit, avec une modération relative et un mblant de courtoisie, le procès de l'État polonais, qu'il finit comme un des « barreaux de la prison qu'on en- ndait imposer à l'Allemagne ». Et, parmi les raisons i constituaient « la faiblesse et même la condamna- n de la Pologne », figurent la garantie franco-britan- que et l'existence du Corridor, « l'expression la plus rfaite de l'absurdité des décisions de Versailles ».

3° Une commune conscience des périls que le bolché- sme athée fait courir à la civilisation occidentale crée- lle du moins entre les deux Rome une solidarité de t? Il ressort de l'analyse des textes non seulement e le pacte germano-russe n'est pour rien dans la non- lligérance de l'Italie, mais encore *que l'accord Hitler- aline fut accueilli par le Palais de Venise sans surprise du moins en apparence, sans aucun mécontentement.* Tout au contraire. Nous voulons oublier à qui la esse italienne réservait ses imprécations le jour où de Ribbentrop se rendit pour la première fois à Mos- u : ce qu'elle escomptait alors, c'était, de son propre eu, l'effondrement de la résistance franco-britannique une révision territoriale étendue à d'autres continents e l'Europe. Mais, le 29 septembre, après le partage la Pologne entre l'Empire rouge et l'Empire brun, e note d'allure officieuse précisait encore :

L'accord de Moscou marque l'échec du plan d'encerclement

du Reich. On ne peut plus parler sérieusement de blocus. I
relations entre l'Italie et la Russie étaient et seront toujours n
males, effectives et actives. Le Duce, tout en combattant ouver
ment le bolchevisme, a été le premier à reconnaître le gouver
ment russe. Après une révolution idéologique, le Duce n'a
hésité à reprendre les rapports avec Moscou.

Le 16 décembre, plus de deux semaines après l'agr
sion soviétique contre la Finlande, le comte Ciano po
sait la franchise jusqu'à dire :

Dès le mois d'avril, j'avais parlé de la question [russe] avec
gouvernement allemand. Dès ce moment, il avait été décidé
procéder à une politique de détente avec l'U.R.S.S. L'objectif é
d'arriver à une neutralisation de la Russie pour empêcher qu'
consentît à entrer dans le système d'encerclement projeté par
grandes démocraties.

Certes, le Duce — dont la politique, avant le 1er s
tembre, est tout entière tendue vers *la révision génér
de l'ordre territorial sans guerre* et, depuis le 1er s
tembre, vers *la révision générale de l'ordre territo
sans participation de l'Italie à la guerre* — n'est
homme à sacrifier les intérêts majeurs de son pays. C'
assez dire qu'il sortira de l'expectative si, malgré to
ses efforts, le conflit devait s'étendre, par la faute
l'Union Soviétique, à l'Europe sud-orientale et à la M
diterranée. Tel est le sens implicite de l'ordre du jo
adopté par le Grand Conseil, dans la nuit du 7 déce
bre. Mais, jusqu'à présent, l'Italie n'a résisté aux p
tentions soviétiques que dans la mesure où cette rés
tance ne heurtait le Reich hitlérien ni de front ni
biais. Nous n'en citerons que deux exemples. L'Ita
— pour son honneur — a soutenu l'héroïsme de la F
lande par des livraisons d'aéroplanes; dès que le Re
s'en émut pour complaire à Moscou, le gouvernem
de Rome plaida que les commandes étaient antérieu

au conflit et que, d'ailleurs, les Soviets n'avaient pas proclamé l'état de guerre; quand le matériel destiné à Helsinki fut séquestré par les autorités allemandes, l'ambassadeur d'Italie à Berlin protesta, mais la presse de la Péninsule passa l'affaire sous silence; au surplus, s'il faut en croire la correspondance de Rome au *Times*, en date du 10 janvier, les volontaires italiens qui se disposaient à offrir leurs services à la Finlande n'auraient pas été autorisés à quitter la Péninsule.

En second lieu, les ministres des Affaires étrangères de Hongrie et d'Italie ont conféré longuement à Venise les 6 et 7 janvier. Le but visé par le comte Ciano (ce dont nous devons lui savoir le plus grand gré) était de dissuader le gouvernement hongrois de prendre la Roumanie à revers au cas où la Russie déclencherait une attaque contre la Bessarabie roumaine. L'Italie, qui a toujours soutenu les revendications magyares, dont la principale porte sur la Transylvanie, a le courage et la clairvoyance d'inviter son alliée à subordonner ses ambitions au devoir supérieur de ne pas affaiblir le royaume de Charles II, rempart de l'Occident contre l'impérialisme rouge. Mais comment ne pas remarquer que les conversations Ciano-Csaky se sont apparemment déroulées comme si l'Allemagne n'existait pas? Et comment imaginer que l'U.R.S.S. porte la guerre dans les Balkans sans l'agrément ou la collaboration du Reich? Que fera donc l'Italie si les deux associés du 23 août et du 29 septembre prétendent se partager la Péninsule balkanique comme ils se sont partagé la Pologne?

Assurément, comme le constate justement M. René Pinon, « par la force des choses et la puissance des traditions, à mesure que se creuse le fossé qui, en Allemagne, sépare les masses catholiques de l'oligarchie dirigeante et que s'affirment davantage les affinités entre le

national-socialisme et le bolchevisme, la voie que su le fascisme mussolinien s'éloigne davantage de celle c s'enfonce le nazisme hitlérien ». Mieux encore, la do trine et l'exemple proposés par Pie XII s'accordent tro bien aux sentiments intimes et au bon sens du peup italien pour que ne se confirme pas, chaque jour dava tage, cette opinion du correspondant romain du *Temps* « Ce qu'elle peut perdre vis-à-vis de l'axe Rome-Berl déjà paralysé par la collusion germano-russe, l'Italie gagne largement par une entente étroite avec le Sain Siège. »

Mais la loyauté envers le Quirinal comme le respe filial envers le Vatican exigent qu'on ne confonde poi des desseins qui demeurent dissemblables et des pla qui demeurent distincts.

*
* *

Tandis que le Saint-Siège « prend part au jeu monde », selon la vigoureuse formule du grand moi Hildebrand, la Grande-Bretagne et la France soutie nent sans faiblir le combat qui leur fut imposé. Lo d'elles la pensée d'attirer la puissance spirituelle da leur camp. Mais quelle promesse et quelle récompen si l'Europe fédérale forgée par leurs armes, pour le bi de toutes les nations et même de leurs ennemis, reç déjà les bénédictions et les lumières de la Rome inf lible !

André Sidobre.

CHRONIQUE ÉCONOMIQUE ET FINANCIÈRE

Budget de guerre et armements

Le budget de la France a été voté dans des conditions réconfortantes. Indépendamment du vote unanime qui l'a sanctionné, ce budget est équilibré. Et cependant, pour soutenir l'immense effort de la guerre, il met en jeu des chiffres astronomiques.

La netteté avec laquelle ce budget a été présenté est pour beaucoup dans le bon accueil qui lui a été fait. Notre ministre des Finances a vraiment d'éminentes qualités. Il voit les choses avec simplicité, avec clarté, avec vigueur. Il sait discerner et mettre en valeur les oppositions dont se composent les réalités qui nous entourent. En relisant ses derniers discours, on se laisse facilement convaincre. Avec lui, nous avons pensé la guerre, puis pensé la coalition. Nous avons bien compris que cette guerre qui commence dans une sorte d'apathie peut finir dans un incendie général, qu'elle n'est plus affaire de réflexe comme en 1914, mais de volonté froide et résolue. Nous avons appris à ne pas sous-estimer les forces de notre adversaire. L'Allemagne a en trois ans mis trois nations au tombeau. C'est un pays vainqueur que nous devons vaincre aujourd'hui. Nous ne le vaincrons pas par la simple confiance en notre étoile. L'État-Moloch s'est substitué à l'État-Bonhomme Noël. L'État n'est plus un distributeur de bienfaits. Il est un accapareur qui fait appel aux sacrifices. L'état de guerre nous rappelle aux réalités brutales que l'état de crise avait, même en temps de paix, fait déjà apparaître. Rien n'est gratuit dans le monde financier. C'est là sa devise : tout se paye selon des modalités diverses, mais des modalités qui exigent toujours des privations : ou des privations forcées, ou des privations volontaires.

Nous ne vaincrons l'ennemi qu'en triomphant des alliés

invisibles sur lesquels compte tellement la propagande hi lérienne : la facilité, l'inertie, le désir d'une tranquillit immédiate. Nous ne vaincrons l'ennemi que par la violen envers nous-mêmes.

*
* *

Le budget, l'acte public par lequel sont prévues les dépe ses et les recettes de l'État, a donc été voté. Ces dépenses ces recettes ont été découpées, selon un schéma très simpl en deux catégories. 80 milliards de dépenses civiles. 250 mi liards de dépenses militaires. A chacune de ces deux catég ries correspondent des recettes appropriées. Au budget civi budget normal, la recette normale issue de la privation fo cée : l'impôt. Au budget militaire, budget anormal, la r cette, elle aussi anormale, issue de la privation volontaire l'emprunt.

Voilà qui est de la pure orthodoxie financière. Voilà q parle fort bien à l'imagination des foules. On impose un s crifice pour les dépenses courantes. On le sollicite pour l dépenses exceptionnelles. Chaque fois que l'on souscrit u bon d'armement en puisant sur son épargne, on a la cert tude que c'est une aide apportée à nos combattants. C'e le leitmotiv qui recouvre tous nos guichets publics.

Évidemment, ce total de 330 milliards vous donne le ve tige. Songez un peu que cela représente 900 millions p jour. Si les 40 millions d'habitants participaient à la d pense, cela ferait 22,50 francs à déverser par tête et par jou Or ils n'y participent pas tous. Il y a les enfants, il y a l pauvres de toute catégorie. Il y a les combattants eux-m mes. En somme, les travailleurs qui continuent à produi doivent donner à l'État, d'une manière directe ou incon ciente, la meilleure part de leurs productions.

Mais si l'énormité du sacrifice impressionne, la manièr dont il est réparti rassure. En effet, la grande vérité tr encourageante qui ressort du découpage établi par not grand argentier, c'est qu'il s'est refusé catégoriquement user du troisième grand procédé, outre l'impôt et l'en prunt, jadis usité pour équilibrer nos finances, le procé facile mais dissolvant : l'inflation. Les souvenirs de 191 1918 sont ici trop cuisants. Ils sont encore là pour nous ra peler que l'inflation est le pire des impôts : l'impôt *a post*

iori, qui n'ose pas dire son nom. Nous ne faisons plus la uerre comme de grands enfants. Il ne s'agit plus de masuer la vérité et de remettre au hasard injuste et aveugle la épartition des charges de cette guerre. Il faut accepter par vance l'impôt. L'impôt consenti, et qui dit ce qu'il est, a ne autre valeur que l'impôt retardé qui n'a pas osé se ommer. La fin ne justifie plus les moyens. Nous ne vouons plus que sous prétexte de sauver le monde, nous ébranons une seconde fois notre propre structure sociale.

***

M. Reynaud s'est appuyé, pour alimenter l'impressionnant udget militaire, sur la théorie du circuit des capitaux. Elle araît très séduisante, peut-être trop belle pour être exacte. e problème est trop important pour ne pas se faire une pinion par soi-même.

C'est par son mouvement plus que par son volume que la onnaie rend le plus de service. Sans doute le premier effet e la guerre a-t-il été d'augmenter le volume de la circulaon des billets. Depuis le début des hostilités, ce volume a assé de 123 à 150 milliards. D'autre part, la Banque de rance a avancé quelque 10 milliards à l'État. M. Reynaud ous dit : l'ensemble de ces nouveaux francs imprimés ou rêtés ne constituent pas de l'inflation. Ils pourraient le deenir. Tout dépend de la nature du circuit dans lequel ils ont se mouvoir.

Si le circuit est ouvert, alors, sans aucun doute, nous couons au désastre. Jamais il n'y aura assez de francs en cirulation pour subvenir aux besoins des paiements accrus, uisqu'il y a une constante déperdition de l'énergie monéire. Si l'eau s'évapore ou si elle fuit, il faut constamment remettre dans la canalisation. L'évaporation, c'est la conmmation inutile. La fuite, c'est le passage des capitaux ors des frontières.

Si, au contraire, le circuit est fermé, si la canalisation est anche, si la chaleur n'est pas trop poussée, alors nous ntretenons à tout instant l'équilibre. Mais il faut, pour la, que les nouveaux francs lancés à un moment donné r le Trésor puissent revenir périodiquement dans ses caiss. Si ce reflux est assuré, il n'y aura plus besoin de faire

imprimer de nouveaux billets. Un volume de billets rest constant, mais entraîné dans un circuit accéléré, pourra fire à soutenir des centaines de milliards de dépenses.

Par ses contrôles, le gouvernement a assuré l'étanch du circuit. Contrôle interne des salaires et des prix qui é la hausse des prix, donc l'évaporation de la monnaie. C trôle externe des changes qui évite les fuites à l'étran Par l'émission toujours ouverte des bons d'armement gouvernement a assuré la constante aspiration des capit à court terme qui ferme le circuit sur le Trésor. La por aspirante et refoulante paraît solidement construite.

Nous voulons fort bien croire à son efficacité. Évid ment, elle exige à tout moment la libre adhésion de l'é gnant, le « volontariat » des capitaux. Elle transforme l' en emprunteur perpétuel. Elle étatise de plus en plu capitalisme. Mais en l'occurrence, comment trouverai un meilleur stratagème ? Si nous gagnons la guerre e nous gagnons la paix, et si au lendemain de la paix n n'avons plus à craindre la guerre, le mécanisme peut d nir payant. Ce sont là beaucoup de conditions. Mais po quoi ne se réaliseraient-elles pas ?

La finance aidera à obtenir la victoire. Et, après coup victoire aidera à consolider la finance.

*
* *

Après avoir pensé avec notre ministre des Finance financement de la guerre, essayons de penser avec n ministre de l'Armement le côté concret du problème : c de la fabrication des armements.

M. Dautry n'est resté, de son côté, ni silencieux ni ina Un soir de décembre, ce réaliste, qui est en même temps humaniste, a lancé un appel radiodiffusé pour exalter énergies. Il nous a notamment précisé les exigences fabrications et l'emploi des fonds dont M. Reynaud n'a à voir que l'enveloppe financière. « En vous demandan souscrire des bons d'armement, ce ne sont pas des fra que je vois : 4000 francs, c'est une rafale de 75 contre av 400.000 francs, c'est un tir d'arrêt de cinq minutes sur front d'un kilomètre. » Et il nous a esquissé un ca

curieux où les francs seraient transformés en unités de durée.

Si la guerre totale faite totalement pendant quelques minutes, ou même pendant quelques heures, sur une portion d'espace limitée devait nous donner immédiatement la victoire, alors, évidemment, on préférerait peut-être accélérer ses sacrifices pour hâter l'heure de la délivrance. Mais ici comme dans tout domaine humain, le temps, ce neutre que M. Reynaud a prétendu annexer, doit être respecté, écouté, aidé. Même lorsqu'on en a fait un allié, le temps a ses exigences. Et c'est pourquoi il faut organiser la vie économique et sociale du pays *comme si* la guerre devait être longue. Il est sage de s'équiper pour un effort prolongé.

A ce sujet, il est très intéressant de retenir la substance d'une circulaire adressée à la fin de novembre par le ministre de l'Armement aux préfets, aux Chambres de commerce, aux Chambres de métiers et aux divers organismes professionnels du pays. M. Dautry remarque très sagement que les fournitures d'armement s'adressent principalement aux grandes et aux moyennes entreprises, du fait que ces industries sont plus concentrées et pour cela mieux outillées et plus rapides dans leur exécution. Or la France est surtout un pays où dominent les petites entreprises. Il y a donc là une antithèse regrettable. Elle n'est heureusement pas insoluble.

Ce n'est pas sous prétexte d'armement intensif que la structure sociale de la France, source tant vantée de stabilité, doit être bouleversée. La France ne doit pas être, sous prétexte de guerre, transformée ni en une grande caserne, ni en une grande usine. Le tempérament français nous protège sans doute contre une pareille métamorphose. Il faut l'utiliser. Il serait inadmissible, s'exclame M. Dautry, d'écarter les bonnes volontés qui s'offrent à nous et de laisser en chômage de multiples corporations qui sont susceptibles de collaborer étroitement à la défense du pays. Mais comme les fabrications du ministère de l'Armement se prêtent mal à une division dans l'exécution, ce sont les petits producteurs dispersés qui sont appelés à se grouper et à former de véritables « familles de producteurs ». C'est à ces familles que seront remises les commandes : elles y feront face soit comme fournisseur principal, soit à titre de sous-traitant et de façonnier.

M. Dautry nous apprend que de telles familles se son ainsi formées spontanément en plusieurs régions : famill de mouleurs et d'usineurs dans le Doubs, le Cher et la Sa voie, famille d'industriels du bois dans le Jura. Il désir étendre à tout le pays ces fédérations régionales. Et il s propose même de leur venir financièrement en aide par l'in termédiaire des chambres professionnelles.

La guerre est un événement malheureux. Mais c'est égal lement un événement favorable : pour réveiller les énergie pour unir les bonnes volontés, alors que ce réveil et cett union ne se seraient peut-être pas produits spontanémen dans le calme d'une paix insouciante. Combien faut-il don se louer de l'initiative de M. Dautry qui s'efforce de fai tourner à l'équilibre social et familial le surplus de com mandes dont l'État-Moloch est devenu malheureusement seul répartiteur !

*
* *

L'homme au service de la finance. La finance au servi de l'armement. Tel est le cycle que nous venons de parcou rir. Nous ne l'avons pas suivi jusqu'à son terme. Comme circuit des capitaux, il s'agit également, en effet, d'un cyc fermé. Et ce sont les paroles du cardinal Verdier invitant la radio tous les amis de la paix d'accroître les armemen de la France, que nous évoquerons pour conclure. L'arm ment n'est pas une fin en soi. Il doit être lui-même au se vice de la paix digne de ce nom, au service de la person humaine.

L'homme était le point de départ des sacrifices impos par la guerre. Il est aussi au point d'arrivée des avantag espérés. Par la privation fiscale et par la fabrication d armes, l'homme est finalement au service de l'homm Dans la lutte, c'est son meilleur encouragement.

HENRI GUITTON.

Lettre de Roumanie

Il y a un proverbe roumain qui dit : « Que Dieu n'inflige pas au oumain tout ce qu'il peut supporter! » C'est une belle devise pour n pays, ce proverbe, qui, comme la plupart des proverbes, est né ans le peuple. Car c'est tout de même le peuple qui fait la force u la faiblesse d'une nation. Et le peuple roumain est digne de sa ission de peuple. Il se compose de paysans, de travailleurs, fiers t courageux, qui sont encore un peu arriérés, malgré les efforts ue le roi Carol a consacrés à l'éducation et aux mouvements de unesse (notamment en créant l'organisation de scouts, la « Strajà arii » [1] qui, en plus de ses autres avantages, agit comme antidote is-à-vis de la propagande nazie, laquelle, nous le savons, s'attaque ujours en premier lieu à la jeunesse).

Mais si les paysans restent arriérés, ils sont quand même une rce : ils n'ont pas le loisir ni la culture élémentaires nécessaires à lui qui veut s'intéresser à la politique mondiale; alors ils se oquent de Staline et de Hitler, des Russes et des Allemands, tant ue ceux-ci n'ont pas l'audace de vouloir attenter à l'indépendance leur vie et de leur travail. Ce qui les intéresse, ce sont leurs coltes, leurs moissons, les champs qu'ils cultivent, la réaction de s champs sous la pluie et le soleil. Grâce aux lois d'expropriation ui ont été, pour les grands propriétaires, très sévères en Roumaie, la propagande communiste n'a presque pas de chances de prendre ». Les Hongrois (qui ont négligé jusqu'ici de faire des formes agraires profondes) et les Bulgares (nation slave, et qui compose de petits fermiers) courent plus de risques, mais en ce ui les concerne, nous avons le droit d'espérer qu'ils y résisteront ssi, grâce tout d'abord aux sentiments profondément religieux ces deux peuples, et grâce ensuite à leur confiance dans le gouernement de Rome.

En ce qui concerne la propagande allemande en Roumanie, le proème est plus compliqué. Dans tous les villages importants il y a ou plusieurs Juifs qui, parce qu'ils ont plus le sens des affaires, rofitent des paysans dont la propagande exploite le mécontentement. D'autre part, les paysans comparent, dans leur esprit, l'occupation allemande de la dernière guerre et l'occupation russe nt le souvenir est encore vivant aujourd'hui. L'armée allemande, lle que commandait Mackensen, était l'armée de l'ancien régime. le s'est conduite brutalement parfois, mais tout de même elle

1. Voir *La Vie Intellectuelle-Revue des Jeunes* du 25 octobre 1939, . 154 ss.

avait des traditions que ne soupçonnent pas les régiments du F rer. Les Russes, au contraire, n'ont jamais réussi qu'à se faire tort aux yeux roumains. Que le gouvernement de la Russie impérialiste ou bolchévique, la Russie, pour le paysan roum est toujours la même Russie, celle qu'il craint, celle qu'il prise...

Nous ne parlerons pas des relations avec la Hongrie, sujet épin où le Roumain est forcément partial. Laissons le temps, la bo volonté, la communauté des périls accomplir leur œuvre.

Le problème de la Bulgarie est aussi dur à résoudre. Pays sl elle tombe, qu'elle le veuille ou non, sous l'influence de la pr gande russe. Pour y échapper, elle se tourne, elle aussi, vers l' lie, préférant placer ses exigences territoriales sous la protec de Rome, plutôt que sous celle de Moscou. Et ses exigences peut-être plus justifiées que celles des autres voisins de la R manie.

Cependant, l'Europe est en guerre, et les puissances neutres souffrent : celles qui en souffrent le moins sont celles qui se dent compte que les Alliés se battent pour elles. C'est le mom dont doivent profiter les pays balkaniques pour oublier leurs c relles et leurs revendications territoriales. Après la victoire, questions pourront, de nouveau, être soulevées et même, ce est moins commode, réglées! En attendant, le gouvernemen Bucarest n'a pas de raison de douter de la loyauté foncière gouvernements de Budapest, de Sofia et de Belgrade. A ce der il est allié, non seulement par les intérêts communs qui le dent dans ses rapports avec la Hongrie et la Bulgarie, mais pa souvenir de la Petite Entente.

Comme voisines de la Roumanie, il ne nous reste donc (si excepte la Pologne de l'avenir) que la Russie. Cette Russie, allié l'Allemagne, et qui est en même temps son ennemie, comme n'a cessé de le prouver depuis le début de cette guerre : en E gne, dans les États baltes, dans la Finlande, martyrisée et h que, et probablement en Allemagne même. La prochaine étap la guerre soviétique (qui, ni en Pologne, ni en Finlande, atteint son double but de guerre et de révolution) sera-t-el Bessarabie ? Qui peut le savoir ? Staline, l'improvisateur, ne pas le savoir non plus. Et nous tous ne pouvons que devi Attendra-t-il un résultat en Finlande ? Ou, enragé par l'échec y a subi jusqu'à présent, tentera-t-il une invasion dans le Su de l'Europe ?

La propagande communiste pourrait dire qu'elle a écarté d Roumanie la menace de l'expansion germanique. La menace chévique n'est pas moins terrible. La Russie vise une domin de l'Europe. L'Allemagne, par contre, cherche des ravitaillem que ses pseudo-alliés ne peuvent ou ne veulent pas lui livrer. (l lie ne le peut pas, en admettant qu'elle le veuille, la Russie n veut pas, en admettant qu'elle le puisse.) L'Allemagne ne peut

cheter en Amérique. Moralement, elle a tout le monde civilisé ontre elle, y compris tous les éléments civilisés dans les pays qui, emporairement, ne le sont plus. Elle ne peut donc s'imposer que ar la force, la force dont elle a fait un dieu, et dont elle supposait ue la seule menace (alliée à la menace russe) suffirait, au début e septembre, à écarter les Alliés de leur détermination. Les Balans offrent à l'Allemagne — sans le vouloir — ce dont elle a de lus en plus besoin : du blé, du pétrole. Des pays balkaniques, le lus riche est la Roumanie. Tout Anglais et Français comprendra ue si la Roumanie accorde quelques concessions économiques à Allemagne (la livraison de 19.000 tonnes de pétrole par mois), ce 'est qu'une goutte dans l'océan, dans l'océan de la déchéance écoomique du IIIe Reich. Il vaut mieux, et pour les Alliés et pour la oumanie, que celle-ci ne soit pas envahie. Ce nouvel état de choes créerait surtout des difficultés aux gouvernements de Berlin et e Moscou, mais aussi, dans une plus faible mesure, à la si loyale urquie, à la Syrie. Il est inutile de courir au-devant d'un danger ui, à l'heure actuelle, n'est pas inévitable, grâce à la politique abile du roi Carol, grâce à la garantie franco-anglaise, à la fidété à sa parole du gouvernement d'Ankara, à la force et à la jusse de l'opinion publique aux États-Unis, et dans tous les pays où on peut encore penser et parler librement.

25 décembre 1939. L. H.

LIVRES

LAIN BARRÈRE, **Les variations du rendement des impôts en périodes de prospérité, de crise et de dépression.** Essai sur la sensibilité des recettes fiscales. (Librairie générale de Droit et de Jurisprudence, Paris, 1939.)

Nous sommes heureux de présenter ici la substantielle thèse d'un illant docteur en droit, devenu depuis sa soutenance président néral de l'A.C.J.F., et appelé à parcourir un belle carrière scienique. M. Barrère s'est attelé à un problème dont la valeur d'acalité, pour employer l'expression de son préfacier, est particulièment frappante : celui de la sensibilité du rendement des impôts. L'impôt constituant la principale source vive des budgets de l'É, et les besoins financiers devenant de plus en plus volumineux, principale qualité d'un impôt est de prélever sur les individus la mme la plus élevée possible en occasionnant le moins de dégâts ssible dans l'activité économique. D'autre part, comme cette acité est toujours variable, ou montante ou descendante, la perfecon de l'impôt serait de suivre dans le temps les variations de la

matière imposable. L'impôt ne devrait pas être rigide, mais t jours assez souple pour s'adapter aux réalités sur lesquelles il pre appui : si cette souplesse est obtenue automatiquement, l'im est dit sensible. Si cette souplesse exige des décisions législativ l'impôt est dit élastique.

M. Barrère traite de ces questions difficiles avec une grande cla qui rend son livre accessible à tout public cultivé. Le lecteur trouvera une partie théorique déductive et une partie pratic inductive, où il apprendra à connaître les principaux systèmes c temporains et où il se fera une idée des mérites comparés des pr cipaux types d'impôts.

Fr. Olivier-Martin, **L'organisation corporative de France d'ancien régime** (Librairie du Recueil Sir Paris, 1938).

Les anciens étudiants du professeur Olivier-Martin à la Facu de droit de Paris retrouvent dans cet imposant ouvrage la su tance de fécondes années d'enseignement de doctorat. Le pul plus large qui n'a pas eu le privilège d'entendre la voix chau chantante, berceuse et souvent malicieuse de M. Olivier-Mar peut donc aujourd'hui se consoler, d'autant plus qu'il y a prese autant de charme à lire le livre qu'à entendre le professeur.

C'est un livre d'histoire et non d'érudition, où l'auteur ne ca pas sa grande sympathie pour l'Ancien Régime. Et bien que M. vier-Martin n'ait pas comme historien à dire si l'expérience pas peut servir aux sociétés en désarroi aujourd'hui, le lecteur se la facilement convaincre du mal fait par la « terrible logique » d Révolution. Sans doute le roi était-il un chef absolu, mais il avait pas entre ses sujets et lui un espace « immense et glacé les corps y établissaient des sociétés intermédiaires protectrices franchises professionnelles. Corps savants, corps du commerce et l'industrie, corps d'auxiliaires de la justice, corps de la médeci corps d'officiers royaux : ce sont tous ces mondes que M. Oliv Martin fait revivre devant nous avec la saveur qui est sienne nous en trace l'esquisse théorique et nous en décrit avec mélan lie le déclin et la suppression.

Lionel Robbins, **L'Économie planifiée et l'Ordre int national.** Librairie de Médicis, Paris, 1938.

La librairie de Médicis se consacre, depuis ces toutes derni années, à une œuvre très intéressante d'éducation économic Elle le fait sans doute sans cacher ses préférences doctrina mais on ne saurait le lui reprocher à un moment où nous s frons plus que nous ne profitons des interventions conscientes l'homme dans les mécanismes économiques. Elle a pris pour

jectif la traduction et la présentation au public français d'ouvrages récents de langue allemande, italienne ou anglaise visant la critique du socialisme et du protectionnisme.

Le livre que nous présentons aujourd'hui est l'œuvre d'un professeur à l'Université de Londres, justement réputé. Ce livre, vigoureusement préfacé par M. Baudin, traite avec clarté du planisme. Partout où l'homme construit, il planifie : la présence d'un plan est la marque de la raison humaine. De sorte que la solution aux graves problèmes qui nous préoccupent n'est pas entre un plan ou une absence de plan, mais entre différentes sortes de plan, entre les plans privés et les plans publics.

Le problème qui se pose au XXe siècle est de savoir s'il est possible de planifier pour une communauté embrassant le monde entier. Or toute planification, même nationale, se fait dans un milieu international. Et il y a une propension irrésistible à la propagation et à l'élargissement de toute planification, même partielle. De proche en proche, pour réussir, la planification implique donc l'universalisme. Mais une planification intégrale n'est-elle pas contradictoire ? Lisez le livre de M. Robbins pour vous poser au moins correctement la question.

H. G.

A TRAVERS LES REVUES

L'Italie et les Balkans

Sous ce titre, M. Albert Mousset publie, dans *Politique Étrangère* de décembre 1939, une étude d'une singulière lucidité. Elle commence par une importante constatation :

C'est la première fois, depuis le temps de Napoléon Ier, qu'une guerre européenne mettant plus de deux peuples en présence n'a ni son origine, ni la première phase de son développement sur le sol des Balkans. Et cette constatation marque d'une empreinte significative l'évolution de la vie internationale dans notre continent.

Évidemment, l'Italie fut la première à saisir l'importance de ce fait exceptionnel que les Balkans restaient en dehors d'une conflagration européenne.

L'Italie apparaissait comme le rempart des Balkans contre la ruée soviétique, déchaînée par la tactique suicidaire de M. Hitler. Une communication radiodiffusée à destination de l'étranger et d'allure officieuse annonça (20 novembre) que toute tentative de bolcheviser

les Balkans se heurterait à une réaction immédiate de l'Italie. Pa de rupture des liens avec Berlin, proclamait-on à Rome. Mais con tre la « barbarie asiatique » la défense des valeurs spirituelles à base d'humanisme et de christianisme qui constituent la civilisa tion occidentale n'était-elle pas la mission tout naturellement dévo lue par les circonstances à l'Italie? « Si, lisait-on le 18 novembr dans la *Critica fascita*, le Komintern espère se répandre dans le Balkans en utilisant les révolutions d'autrui, ou au moyen de leurres d'une révolution sociale qui a déjà fait son temps, c'es contre les idées et les bataillons de Mussolini qu'il devra lutter c'est-à-dire contre les mêmes idées et les mêmes bataillons qui on combattu le communisme en Italie, en Espagne et ailleurs.

Au demeurant, il ne s'agissait plus seulement d'un péril idéolo gique. Il s'agissait d'un fait physique, la présence des Russes su les Carpathes, d'où ils avaient été tenus éloignés depuis plusieur siècles par une instinctive connivence des chancelleries euro péennes. Le « panslavisme », qui avait mis en transes trois généra tions de diplomates et qu'on croyait enfoui sous les décombres d l'Empire des tsars, réapparaissait brusquement et, si absurde qu fût le sens qu'ils prêtaient à ce mot, la presse et le public d'Occ dent y voyaient une rente de risques et de soucis nouveaux pou le Sud-Est européen.

Toutefois, sans se désintéresser de ce qui se passe dans l bassin du Danube, l'Italie porte vers la Méditerranée le poid de son principal effort diplomatique.

Elle a longtemps hésité entre ses intérêts danubiens et sa missio maritime: Il fut un temps — pas très éloigné de nous — où el se limitait dans les Balkans à une politique négative, opposant t État à tel autre, ou encourageant les dissidences et les élémen de subversions, tandis qu'elle poursuivait sur le moyen Danube u programme de reconstruction dont les protocoles tripartites d mars-mai 1934 furent l'éphémère expression. Le bouleversement d l'Europe centrale place — momentanément — cette région au cro sement des appétits germains et russes. L'Italie y défend ses pos tions, sans plus pour l'instant. En revanche, elle considère que guerre a créé dans les Balkans un *novus rerum ordo*, remarquabl ment conforme à ses intérêts, à ses aspirations, à la logique ou l'instinct qui a guidé sa politique en Libye, en Éthiopie, en Esp gne, en Albanie. Les Balkans sont regardés par elle comme l'hi terland de sa « voie impériale ». Sa diplomatie est déportée par u mouvement lent mais continu vers la Méditerranée oriental C'est là, à notre sens, l'aspect aujourd'hui le plus caractéristiq de la conjoncture politique dans le Sud-Est européen.

Après avoir évoqué la situation actuelle de la Roumanie de la Grèce, puis le pacte anglo-franco-turc, M. Mouss ajoute :

... Il faut compter avec l'influence extraordinairement discrète, ais cependant fort active de la Yougoslavie, influence qui s'exerce Budapest, à Bucarest, à Sofia dans le sens de l'axiome *quieta non overe*. Si inattendu que ceci paraisse à ceux qui ont vécu ou ivi l'histoire de la péninsule balkanique depuis la Grande Guerre, est Belgrade qui semble maintenant pour les Balkaniques le rte-parole le plus autorisé de la politique italienne, de même e c'est à Ankara que se reflète le plus fidèlement la pensée di-omatique de la France et de l'Angleterre. En tous cas, les deux pitales instigatrices de l'activité extérieure des Balkans, Belgrade Ankara, s'inspirent d'un attachement identique à la paix et au *tu quo*.

La mission de l'Italie s'en trouvera simplifiée tant que la guerre rdera l'aspect qu'elle revêt aujourd'hui. Cette mission est, pour moment, toute de conciliation. Elle consiste à éliminer les ma-res inflammables par lesquelles l'incendie pourrait se propager nord-ouest au sud-est de l'Europe. Par là l'Italie s'acquiert rréfutables titres à la confiance (et plus tard à la gratitude) des uvernements balkaniques. Elle renforce du même coup sa propre sition en se présentant au monde comme l'instigatrice de leur idarité en face du problème posé par la guerre. Elle aspire à enir dans le monde balkanique le « prèciput », que lui confè-it pendant deux ou trois ans dans le bassin danubien les proto-es tripartites (italo-austro-hongrois). On lui prête même le des-n de reconstituer un système analogue en subrogeant la Yougo-vie à la défunte Autriche.

Mais, pour le moment, son ascendant est d'ordre psychologique s que politique. Si l'Italie projette de couvrir l'aire balkano-nubienne d'un réseau de pactes bilatéraux, il lui faudra d'abord oudre le problème minoritaire qui met aux prises Roumains et gyars, puis trouver, pour les revendications bulgares, la formule paisement qui s'est dérobée aux subtils efforts des négociateurs l'Entente balkanique. Certaines difficultés, sans doute, peuvent e abordées par le biais économique. Mais par ces temps de blocus de contre-blocus, le jeu des échanges est soumis à d'incessantes iations; entre les massives exigences de l'Allemagne et les réac-ns défensives des économies nationales, la marge d'expansion erte aux tiers se resserre chaque jour. Le fond du problème, t que, dans cette région, les États révisionnistes ne demandent restitution de droits (octroyée d'ailleurs à la Bulgarie par l'ac-d de Salonique de juillet 1938), ni échange de population; ils lent des *territoires*. Et on ne voit pas le moyen de réviser les ntières sur un point et de refuser de les « reconsidérer » sur autre. Entretenir les mêmes espérances chez ceux qui revendi-nt ces territoires et chez ceux qui les détiennent aujourd'hui, t frapper alternativement sur les cercles du tonneau pour le solider et sur les douves pour le disloquer.

Pologne, 17 septembre

A présent, nous sommes presque seuls sur la chaussée tous les convois, militaires et civils, se dirigent sur Row Peu à peu nous sommes prises par cette torpeur si cara ristique pendant les longues marches : on ne dort pas cisément, mais on ne veille pas non plus.

Tout d'un coup, je sursaute. Quelqu'un vient de saisi bretelle de mon havresac. Je me retourne brusquemen vois dans la nuit deux rangées de dents éblouissantes rient : « Donnez-moi votre sac », dit leur propriétaire, petit caporal ravi du tour qu'il vient de nous jouer. « C pas le métier des femmes de porter ces machines-là. D leurs, je vais avec mes hommes dans le même sens. » effet, six soldats l'accompagnent et déjà l'un d'eux s pare — avec moins d'enthousiasme — de la boîte à peaux qui forme le bagage de mon amie.

Le petit caporal a visiblement besoin de quelqu'un à déverser ses confidences. Il a vingt et un ans, est né près Jordanow (région de Cracovie) et ne désire qu'une cho « C'est de revoir maman. »

« Vous savez, elle est très jeune et très jolie, m'assure avec fierté, car elle s'est mariée à dix-sept ans et moi je né juste un an après. »

Deux fois déjà, par un vrai miracle il a échappé à la m La première, il couvrait la retraite de son régiment et vait, au dernier moment, faire sauter un pont. « Je vous avouer que j'avais peur, mais je ne le montrais p cause de mes hommes. » La deuxième fois, il rentrait moulin avec une voiture remplie de sacs de farine. d'un coup, un peloton de Boches surgit du bois, juste rière lui. « Je ne voulais pas lâcher ma farine, car le le main il n'y aurait pas eu de pain chez nous, dit le caporal avec simplicité, et en fin de compte c'est la f qui m'a sauvé. Comment ? Voilà : je fouette mes che courbe l'échine et prends un chemin de traverse. Les H

sifflent autour de ma tête comme des abeilles. Quand enfin j'arrivai à notre camp, on s'aperçut que presque tous les sacs perdaient tellement il y avait de trous. Si je ne suis pas mort à l'heure qu'il est, conclut-il avec conviction, c'est que maman prie pour moi. »

Pendant un moment on n'entend que le bruit de nos pas sur la route sonore. Tout d'un coup, le caporal s'arrête : « J'ai une idée, dit-il, nous ne pouvons pas marcher ainsi jusqu'à l'aube car mes gars sont fatigués. Passez la nuit avec nous, dans une grange, et demain je réquisitionnerai une charrette qui nous mènera jusqu'à Dubno. » Ce petit bonhomme sait commander, et ses conseils ne souffrent pas de réplique. Nous acceptons d'autant plus volontiers que nous aussi avons sommeil et faim.

Un chemin creux nous mène à une métairie où l'on nous reçoit les bras ouverts. La métayère nous apporte aussitôt du bon lait frais (ce pays semble avoir moins souffert des bombardements). Le paysan nous demande des nouvelles. C'est un Ruthène, mais il s'exprime très correctement en polonais. On voit bien que de tout cœur il est avec nous. « Ah, messieurs les soldats, chassez vite ces bandits qui n'admettent ni Dieu ni diable ! »

La paysanne s'affaire auprès du feu, les soldats sortent leurs provisions. L'un d'eux, un jeune Goliath au rire énorme, sort de sa musette une... poule. « Voleur, où l'as-tu zigouillée ? » demande le chef en fronçant les sourcils. « Je vous jure, caporal, que je l'ai achetée avec mon propre argent ! Je l'aurais prise sans payer, ajoute-t-il candidement, si je n'avais pas eu peur de vous. » C'est bien, notre petit caporal, blond et rose comme une fille, sait tenir ses hommes. « Et maintenant, allez dans la grange préparer *une litière* pour ces dames. »

En attendant, le Goliath s'assied sur le seuil et tranquillement plume sa bête... à froid. Une poule, même grasse, ce n'est pas trop pour sept estomacs affamés. Nous avons pris du lait avec un peu de pain et vite nous nous esquivons. « Moi je reste », déclare Jozek, tout aux anges.

La paille est fraîche et sent bon. Nous enfonçons dedans jusqu'au nez. A l'autre bout de la grange, des réfugiés ronflent. « Les pauvres, nous a dit la métayère, ils viennent de loin ! » Mon amie déclare, à moitié endormie : « Quelle

chance, j'ai toujours rêvé de dormir dans une grange, s
de la paille ! »

Le matin, de bonne heure, nous nous lavons le bout c
nez sous un puits, dans la cour, et en avant marche ! l
métayère nous offre à tous du lait fraîchement trait et co
vert d'écume. C'est un dimanche, trouverons-nous u
église sur notre chemin ? « Le bon Dieu voit bien que no
n'avons pas de mauvaise volonté, dit le petit caporal, pl
losophe. Moi je ne rate jamais ma messe, mais que voul
vous que je fasse puisque j'ai l'ordre de « déposer » m
hommes sans faute ce soir à Dubno ? Obéissance d'abord

Nous avons fait à peine un kilomètre lorsqu'un char
vient en grinçant à notre rencontre. Le caporal l'arr
d'une voix de tonnerre. « Tu nous mèneras à Dubno, di
au cocher affolé, tourne tes bêtes et vite ! » Le paysan
gratte la tête, mais n'ose pas discuter. « Montez, vous tro
continue le chef en désignant les élus, car vous êtes les p
fatigués. Et naturellement ces demoiselles, et aussi le gos
Moi, avec les autres, je continuerai à pied. » Et lorsque j'
siste, en vrai fils de paysan : « On ne peut tout de mê
pas *trop charger les chevaux* ! »

Nous montons, le cœur un peu serré de laisser ces bra
gosses dans la poussière du chemin. Heureusement, u
heure après, ils nous rejoignent avec de grand hurrah
joie, sur une autre charrette qu'ils ont également réqu
tionnée.

La journée est brûlante. Des escadrilles de bombardi
passent très haut au-dessus de nous. « C'est drôle, di
petit caporal, ils viennent de l'est et ne ressemblent pas
Boches. Et puis, pourquoi ne jettent-ils pas de bombes
En effet, pour la première fois depuis que nous avons qu
Varsovie, ce jour-là nous n'entendons pas un seul bom
dement.

La campagne immense autour de nous est vide. Poin
clocher d'église, ni de près ni de loin. Nous sommes d
un pays où il faut parfois faire quinze kilomètres pour a
à la messe le dimanche : les paysans, très pieux, s'accus
comme d'une faute grave lorsqu'ils y ont manqué.

Nous traversons un village ruthène où nous trouvons
accueil également cordial. Les paysans nous apportent
pain et du lait, toujours sans vouloir accepter d'arg

« Ce serait un péché », disent-ils. Une petite fille aux cheveux blond clair comme du lin et aux yeux pleins d'azur nous apporte, à moi et à mon amie, un grand morceau de *pierog* (espèce de gâteau farci). Chers braves gens dont aucun malentendu n'a pu nous séparer, et que nous retrouvions proches et fraternels à l'heure de l'épreuve !

Décidément ces escadrilles pacifiques m'intriguent. Je vois que le petit caporal les observe aussi attentivement. « Ce ne sont pas des bombardiers boches », nous dit-il au bout d'un moment. Mais alors, d'où viennent ces avions ? Un affreux pressentiment m'obsède, je le chasse comme je peux.

Au carrefour des chaussées menant à Rowne et à Dubno, des gendarmes nous demandent nos papiers. Nous expliquons les raisons de notre voyage et ils nous laissent passer. Je remarque l'air préoccupé du chef de liaison.

Il est 5 heures de l'après-midi lorsque, enfin, nous arrivons à Dubno. Le petit caporal nous quitte pour rejoindre son poste, accompagné de nos vœux et de nos remerciements. De notre côté, nous allons au couvent des Pères Jésuites pour demander des nouvelles avant d'aborder l'étape suivante de notre expédition.

Devant le couvent, grand attroupement. Une file de camions et d'autos militaires obstrue le chemin. Un Père barbu cause avec des officiers qui ont l'air tout abattu. « Ne savez-vous pas, nous déclare-t-il brutalement, que ce matin les Bolchéviks sont rentrés en Pologne ? »

Je chancelle littéralement sous ce coup de massue. Un jeune Père s'efforce d'atténuer l'effet de cette révélation : « On ne sait pas encore au juste en quel caractère ils viennent, comme ennemis ou comme alliés (*sic*). En tout cas, jusqu'à cette heure ils n'ont pas jeté une seule bombe. »

Nous n'avons aucune illusion. Cette nouvelle d'épouvante, hélas ! on pouvait bien la prévoir depuis le jour où, ayant rejeté tous les masques, les deux dictatures également impies échangèrent à nos dépens un baiser de Judas, s'avouant enfin, à la face du monde entier, complices et fraternelles.

On sent dans l'air un vrai désarroi. Des officiers passent, silencieux et comme frappés de stupeur. Je supplie l'un d'eux de me donner de plus amples renseignements. Mais

lui-même ne sait rien si ce n'est que les Bolchéviks avan cent à grande vitesse et qu'ils peuvent être là demain ma tin. « On nous a défendu de leur opposer de la résistance » conclut-il, l'air sombre. Et je vois dans ses yeux un tel de sespoir que je n'ose pas insister.

Que faire ? L'essentiel c'est de ne pas tomber dans leur mains, de fuir, de fuir au plus vite. Mais comment ? No pauvres pieds blessés ne sauraient rivaliser avec ces troupe blindées qui envahissent notre sol comme un nuage de sau terelles. Est-ce la fatigue ? Pendant un moment je me sen toute désemparée.

Un bon Frère nous invite au parloir où il nous sert u copieux dîner. Toutefois, Jozek seul lui fait réellement hon neur. Nous mangeons par raison, mais comment cela » fait-il que tout, aujourd'hui, a un goût de cendre ?

On frappe : c'est un prêtre qui vient d'arriver de Lwov On lui a dit que nous avions l'intention de nous y rendr et il nous apporte des nouvelles. La ville héroïque a dé fait ses preuves. Bombardée, maintenue pendant des jou sous le tir de gros canons, elle ne se rend pas et, cho étonnante, ne perd rien de sa bonne humeur proverbial Je demande avec angoisse les noms des rues les plus attein tes. Ma mère habite Lwow et toute ma famille. Mais prêtre ne sait rien me dire. Il suppose que le quartier e question n'a pas trop souffert, mais, ajoute-t-il, il y a d dégâts un peu partout. Les environs de la gare sont rasé La belle église de Sainte-Élisabeth n'est qu'un squelette c cauchemar, aux trous béants. Rien que décombres, les ru Grodecka, Dlugosza, Piekarska. J'écoute ces noms familie et mon cœur se glace à l'idée d'une certaine maison, pr du parc.

« Il y avait tant de tués, continue le prêtre, qu'on ne s vait plus comment les enterrer. Heureusement, les Boch eux-mêmes se chargent du rôle de fossoyeurs... Nous pro tions des entonnoirs, parfois bien profonds, pour y enterr les cadavres par couches superposées. C'était la meilleu méthode, car dans les squares on ne pouvait pas creus assez profondément, et pendant ces jours de chaleur, vo comprenez, cela devenait intolérable.

« Le pire, c'est qu'il n'y a pas d'eau. Devant les ran puits, des queues innombrables attendent dès l'aube. Ma

eureusement, les raids aériens les dispersent tout le temps , après, ces pauvres gens ont peine à retrouver leurs ngs. »

(Je vois ma mère faisant la queue, avec une cruche à la ain. Je la vois courant, tout essoufflée, au prochain abri. vois... Vision intolérable !)

Je me secoue : « Monsieur l'abbé, qu'avez-vous l'inten-on de faire à présent ? »

« Moi ? J'essaierai de rentrer à Lwow. Peut-être les Bol-héviks n'y arriveront pas. Peut-être y aura-t-il un miracle. ous ne savons pas ce que font nos alliés... Que sais-je ? En ut cas, je n'aurai pas fui les Allemands pour tomber dans s mains des Bolchéviks, ah, cela non ! »

Je passe la main sur les yeux. Oui, c'est cela, de toute anière il faut que j'aille à Lwow pour les voir, les rassu-r, m'assurer s'ils vivent. Après ? Je ne me fais pas d'illu-ons. L'entrée des Bolchéviks c'est un nouveau partage de Pologne, depuis longtemps stipulé par l'accord germano-sse. Désormais, toute résistance est vaine. Comment tenir te à ces deux colosses ? J'entends dans mes oreilles bour-nner comme des guêpes ces deux mots obstinés : *Finis loniae. Finis Poloniae !*

Je me rendis compte, tout d'un coup, que le prêtre con-nuait de parler, mais que je ne l'entendais plus.

T. Gasztowt.

Campagnes de France

1er décembre. — Une dame de grand cœur et de plume
mante, Mme H. Sch., Strasbourgeoise aux cheveux blancs, de
des temps, des temps devenue Berrichonne, écrit du Berry :

« Hier, un délicieux régisseur de grand domaine a donné
émouvante petite fête aux vingt réfugiés qu'il emploie su
terres. Mes petits Brioleux ont chanté et dansé, les Alsaciens
chanté en chœur des refrains religieux (les larmes aux yeux
présidais, entre un jeune curé remarquable, envoyé ici par
que de Strasbourg, et un pasteur également de Strasbourg.
baragouiné en patois, ce qui ne m'était pas arrivé depuis qua
ans. Tout cela se passait dans une vieille ferme, devant la
cheminée flambante, avec cidre, pommes, noix et pain bénit
sur une table antique de quatre mètres de long. Je n'ai jama
réception plus cordiale et plus chaude. Elle a duré deux he
sans qu'un seul de tous les enfants qui étaient là ait remu
crié, comme si un grand courant de cœur avait enserré to
monde. »

3 décembre. — Sur le chemin, entre deux fermes, et les ha
de bois, de paille, les tombereaux crottés, les échelles, revena
quelque visite du dimanche, elles sont deux, toutes vieilles, t
petites : la mère F., qui a perdu un fils aux alpins en 1916,
voisine. Bonjour et propos : le temps, les soldats, la guerre.
en vous parlant, elles tiennent les yeux sur vous à la façon
sourdes. Comme si elles s'inquiétaient moins encore d'entendr
paroles que de lire sur les visages ce qu'on pense de la guer
de tout cela.

Derrière elles, par les prés, le chemin s'en va en corniche
monte vers des sapins, des fourrés roux, en enchevêtreme
pentes, une montagne de désordre et de rudesse d'où deux fu
en s'élevant perdent leur gris dans le gris du nuage. « Enfi
l'une des vieilles, le boulanger de Thiolières aurait dit qu'
allait se marier, que ça pouvait changer tout. »

Peut-être pensent-elles au proverbe d'ici : *Che voulia don
loup, maria-lou* : Si tu veux dompter le loup, marie-le. Le ce
c'est qu'il leur faut parler de la guerre. On aimerait qu'elles

autre chose à en dire que ce que le boulanger en a dit et qui a passé depuis par la femme du meunier et la cousine de sa belle-sœur. Dans quelle publication les gens de la campagne trouveront-ils de belles photos et des histoires bien parlantes ? Une sorte de journal qui ne soit ni professoral ni vulgaire et qui mette tout en vie : assez riant, plaisant, pressant, d'humeur claire et de simple allure, pour que Jeanne de Domremy et Marguerite de Navarre et la servante de Molière acceptent de le regarder et de le faire lire.

Ramener le drame à une histoire d'Hitler qui veut se marier, cela peut paraître enfantin; mais c'est le besoin de voir tout en vie.

Cette mère F., comme elle reste vive, dégagée; — elle fait penser à une fourmi, avec son corsage plat et ses grosses jupes à fronces. On la sent pleine encore du goût de faire, et de savoir, et de vivre. Mais voilà qu'elle relève sa petite tête fripée aux yeux noirs, et c'est pour nous regarder, — autrement que tantôt. Sa face change, ses yeux se mouillent.

— Ah! on s'ennuie sur la terre! fait-elle entre haut et bas, tout d'un coup. Après l'autre guerre, je me sentais déjà si vieille... Et qui m'aurait dit que je reverrais ça... Au moins, s'ils pouvaient bien revenir, tous ces pauvres enfants !

4 décembre. — Ce grand peuple des campagnes, si dépourvu, donc à la fois si défiant et si crédule, comment le protéger des imbéciles ? Quelques-uns des parleurs ont le parti pris d'être pernicieux. A l'ordinaire, ils se laissent simplement aller à la pente de la sottise. Ils n'ont pas compris, ce qui n'est pas péché; mais, voilà le mal, ils veulent se donner un air de tout comprendre.

Il y aurait moins de puérilité qu'en 1914. Cependant, sans le vouloir, la radio sème plus d'erreurs que le journal. Un mot savant que vous ne comprenez pas, imprimé, il reste là sous vos yeux, en noir sur blanc : vous ne le comprenez pas, et voilà tout. Prononcé, il peut toujours devenir autre chose dans votre oreille, et Dieu sait ce que vous vous imaginerez avoir compris.

Puis, on en était venu à se défier du journal, tandis que la radio a son crédit encore. Peut-être parce que plus mystérieuse. Quand les gens peuvent dire : « Ça le dit à la radio! » ils croient tenir des certitudes.

7 décembre. — Enterrement de Mariette, la vieille voisine qui n'avait plus ses idées, et le mois dernier, il avait fallu l'amener ici, à l'hospice. 7 heures. Le froid mord les oreilles. A peine si balancent les franges des épicéas. Le vieil aumônier a une toque de tricot noir et sa pèlerine qui tombe jusqu'aux talons. Un petit corbillard attend au haut de la cour, devant la chapelle. On y charge la bière, « une bière bombée », de bois teinté, un vrai

cercueil à poignées et non pas une caisse. Un petit neveu de la montagne est venu et un neveu du Cantal. Ils font connaissance là, devant le corbillard.

J'avais revu Mariette il y a une huitaine, dans cette salle entourée d'une estrade, où les vieilles se tiennent, noir sénat tremblotant du dénuement et de l'âge, les pieds sur des chaufferettes. Elle était débarbouillée, le teint éclairci, à ne pas la reconnaître ! Comme on lui donnait du vin sucré, elle faisait de grands remerciements aux Sœurs; mais elle mettait sa fierté à bien marquer qu'elle ne resterait pas : « J'ai de quoi me servir chez moi. Je ne veux pas manger le pain des pauvres! » Et à moi : « Venez me chercher bientôt; demain, dites! Et, en attendant, prenez soin de mon petit chien. » A peine si elle a été quelques moments malade, m'a-t-on dit. Elle est morte, un peu perdue, recommandant encore ce petit chien, alors qu'elle l'avait mis en terre depuis des semaines.

Au cimetière on suit une longue allée. Il y a quelques années elle avait fait faire un caveau. — Ce caveau, on a eu quelque peine à le trouver parce que personne ne la connaissait sous son nom; on disait toujours la Mariette de chez R., du nom de ses anciens maîtres. — Le fossoyeur repousse l'échelle, le plateau sort lui-même de là, tout courbé; la voici, au bout de ses quatre-vingt-cinq ou quatre-vingt-sept ans de ménage et de jardinage rangée dans sa petite maison sans clef, comme une miche sur le côté du tiroir.

Le soir je rencontre une voisine. On savait bien qu'à l'hospice tout en y étant vingt fois mieux gouvernée que chez elle, la Mariette ne vivrait pas trois semaines. Ces personnes si vieilles ne tiennent que par la force de l'habitude. Si on les tire de leur maison et de leur train... Seulement, on l'avait déjà ramassée au bas de son escalier, à moitié assommée, en chemise. On l'y aurait trouvée un soir, la figure rongée par les rats. A l'hospice, du moins, elle est morte dans un lit, et lavée, assistée, administrée par ce vieil aumônier, si simple, qui a été plus d'un demi-siècle curé de campagne.

Oui, c'est une chose de retrouver pour mourir la communauté humaine, — pour ce passage, la solitude paraît peut-être plus effrayante que la mort; — de mourir, en ramassant sa propre vie dans l'alliance, dans la réconciliation. « Au moins, dit la voisine, elle s'est en allée propre! »

15 décembre. — « C'est si curieux, dit-elle, dans un immense bois des contes, — et il y a encore des feuilles dorées là-bas, — cette poudrerie qui est une ville. Tout éparpillée, de toutes petites maisons aux toits simplement posés, comme des casquettes... » S'il y a jamais explosion, le souffle les emportera et en sera moins

racassant. La poudre est chose mauvaise, si mauvaise que les piqûres même qu'on se fait aux angles de ses lamelles tournent n mal blanc ou en panaris.

Elle parle du service social dans cette ville, de ces milliers d'êres où le braconnier côtoie le notaire, et la danseuse-étoile la ardeuse de matelas; des miliciens espagnols, faciles, tranquilles, ui se chargent des corvées les plus pénibles; des paysans qui sont à nombreux. « Comme ils travaillent lentement... Ils sont incapables de se mettre au rythme d'une usine. » (N'est-ce point parce ue le rythme d'une usine est inhumain ? Les paysans ont adopté lepuis des âges le rythme humain qui permet d'aller longtemps. Iais la guerre contraint d'aller vite.)

On travaille, on travaille, le dimanche quand il faut, le jour, a nuit, tant que ça peut. Personne ne renâcle, personne ne grone. Pour mener ce travail, il y a des lieutenants de vingt ans, ais, gamins, étonnants, qui obtiennent tout des ouvriers. Et à la ête un jeune colonel, père de huit enfants, qui prend les choses n homme de cœur.

« L'autre jour, nous avons inauguré les cantines. Toutes neuves, eintes, jolies. J'ai voulu qu'elles fussent tenues par des femmes. Ne femme seule au milieu de quinze cents hommes ? Oui, et il uffit d'une femme pour que tout soit changé, l'allure, les propos, es manières d'être de ces hommes, pour qu'ils ne crèvent pas les itres et qu'ils n'arrachent pas les portes. »

20 décembre. — Je ne cesse de songer à la mort de Louis B. omme il m'est proche, alors que depuis des années nous nous ommes bien peu vus, nous avons bien peu correspondu. L'amitié vec lui était si vraie et si ouverte, jusque dans une sorte d'affecueux cynisme. Sa vie peut sembler absolument manquée, — pas 'enfants, pas de situation, pas même de logis, et la maladie, en n finale, faisait de lui, à quarante-huit ans, un vieillard, un aralytique... Cependant, je sens une mystérieuse réussite de ce ôté amitié.

Autrement, tout a manqué. A Sainte-Geneviève, une appendicite ui fait rater Saint-Cyr. Dans la campagne de Lorraine, en août 914, il est seul de son régiment de chasseurs à faire des prisonniers; et un autre a la croix de guerre à sa place. Ensuite, il demande à passer dans l'infanterie, et ce sera pour voir les maréchaux des logis qui en feront autant plus tard, recevoir automaquement le galon d'officier, tandis que lui, le volontaire, il est ncore sous-off. Ce n'est qu'à force de guerre et comme par la orce de la guerre qu'à la fin il devient aspirant... Les gaz un eur, la maladie sans cesse, et toujours, si proche, l'ombre de la ort. Il m'a raconté qu'en juillet 1918 il avait vu onze de ses itrailleurs se succéder sans une hésitation sur la même pièce, stallée à quelques pas des Allemands, chacun aussitôt tué, aussi-

tôt remplacé. En redescendant, ils avaient croisé des troupes, d
devant ces têtes, cet aspect, d'elles-mêmes, rectifiant la positi
les avaient salués.

Tout cela. Et à la paix, parce qu'il entendait redevenir un ca
lier, on ne l'aurait rengagé que comme maréchal des logis. Q
tre années de guerre pour rien. L'injustice démoralisante. I
que jamais la maladie, une de ces maladies d'intestin, sans
si déprimantes. N'était-ce pas elle qui avait brisé en lui de
longtemps l'ambition, voire l'activité ? Malade, peut-être s'éta
mieux qu'un autre rendu physiologiquement raison des vail
ces et des défaillances, des mérites et des démérites ? Il savait
nous sommes menés par notre sang, nos humeurs. Mais il sa
quel pouvoir nous pouvons prendre sur nous-mêmes, alors q
le faut, et quel mystère, quel feu central c'est que l'âme. Il ai
le vin rouge et l'amitié, il était cynique et mystique.

Sans doute aussi une totale indolence militaire et la guerre
travaillé dans le même sens que la maladie. Il avait vu de
près la mort, l'horreur, les hommes, pour n'avoir pas touch
réel même. Quel souci aurait-il eu encore de situations, de p
tions ? Du guignol, tout cela. Maladie et guerre avaient tout
fait, mais en même temps l'avaient tout refait. Détaché de t
mais ne sachant plus se passer, jusque dans l'agonie, de la
douce des femmes. Un soldat. — Peut-être le comble du soldat
combattant, comme s'il avait été choisi pour pousser le type
qu'à l'extrême où il s'anéantit. — A la clinique, lui qui en
fait si peu de bruit jadis, qui avait tout laissé aller, il a re
dans son délire des prisonniers, faits devant Sarrebourg; et, p
lysé, brouillant les choses, à la mobilisation, il voulait encore
joindre. Détachement, dédain du jeu social, fatalisme milit
mais dans le sentiment d'inertie, quelle décision d'être touj
prêt.

Louis. Je sais que je ne l'oublierai jamais. Faut-il parler de
manquée, de malchance ? On n'est jamais sûr que le mot ait
signification. Quelle est la vraie destinée qu'il avait à se faire
qu'il avait à réussir, était-ce ce que les gens sérieux nomment
réussite ? L'histoire véritable est peut-être toujours invisible, c
née non pas dans les événements, mais dans les âmes. Il se
quait de tout et ne tenait qu'à l'amitié. Lui qui n'écrivait ja
il m'avait un jour écrit qu'il regardait notre amitié « comm
fait, et naturel, évident ».

25 décembre. — La campagne vide et lavée attend la neige
les étoiles. Noël, temps du dépouillement, de la candeur prem
celui des choses toutes petites, élémentaires, éternelles. Su
paille de l'étable, sous l'haleine de l'âne et du bœuf, l'enfant
veau-né, sans biens, sans logis, que viennent saluer les pâtres.

er aux crèches que saint François arrangeait de ses mains et evant lesquelles il priait.

La lumière va repartir du bas du ciel. Selon le mot de Jacques eynaud, c'est « l'aurore de minuit » et c'est la pointe du recomıencement. L'esprit de Noël, — innocence, pauvreté, paix promise, ubilation de la bonne volonté, — voilà l'esprit franciscain même. ne grande promesse est faite qui, à Pâques, sera tenue; et la onté de Dieu passera toute espérance : car on attendait le renoueau, ce sera la résurrection.

28 décembre. — 19 heures. Clair de lune et gros froid. Deux rains, pour se croiser, arrivent en gare presque ensemble. Sur ce uai, débarquement de permissionnaires bardés de courroies, de aquets. Confusion, mouvement hésitant de la foule. Des femmes haussent sur la pointe des pieds, — mais on y voit si peu, — soudain, parce qu'elles ont repéré l'arrivant, elles appellent leur ıonde qui se déplace en bloc.

Brusque souvenir de 1917 ou 1918 : cet éclairage réduit, — si eu de gaz, alors, et pas encore d'électricité, — ces hommes en apote, pleins de musettes; cette presse, cette espèce de hâte, quasi aletante, un peu étranglée, comme l'eau de la bouteille renversée ui n'arrive pas d'abord à sortir, ces grandes embrassades du etour, coupées de bouts de phrases qui ne disent rien, qui disent out.

Sur l'autre quai les partants. Le chauffeur doit recharger la locoıotive. Une fumée noire, faite de boules comme un sac de pomıes, monte en colonne. La lune, à travers, paraît toute rouge; et ette noirceur épaisse, à contre-lune, n'est plus qu'une transpaente poudre de suie, qui s'élève, soufflée, vers le ciel. Des soldats, issés sur les marchepieds, portent la tête de droite, de gauche, our chercher une place, — drôle d'éclairage spectral sous ces amoules couleur de chimie, — ils s'introduisent de biais dans le comartiment, à cause des musettes et du casque accrochés, on les voit désharnacher, et ils redescendent. Ils sont là, avec les familles, deant les portières ouvertes. Pas de cris, pas de bruits, pas d'homıes saoûls. On essaie de rire, de parler encore. Pour deux minutes, n est là ensemble.

Dans une petite ville, c'est la gare qui donne le sentiment de guerre, de toutes ces vies dans la guerre et du vrai courage des tres faisant face au destin.

31 décembre. — « Je réussirai : le peuple m'aime et la mer est à oi », dit l'Antoine de Shakespeare. Nous réussirons si la mer est nous, si nous savons avoir la totale maîtrise des océans et des irs. Surtout, nous réussirons si les peuples nous aiment, si nous vons lancer notre cause en pleine aurore, de façon qu'elle prenne

une force de lumière et de matin. Comme le grand vent, quelq fois, levé avec le soleil, qui semble d'un coup emporter vers l pace avec ses cailloux, ses bruyères, son poil d'herbe, toute montagne. Et qu'elle soulève les peuples de la planète Terre, qu' les jette avec nous contre la Violence hideuse.

Cette violence faite à la Bohême, à la Pologne, maintenant à Finlande! Il y a chez eux une volonté forcenée de ne rien conna que leur brutalité. Chantez ce que vous voulez de la liberté et respect, ils le tiennent pour chansons. Eh bien! c'est à la Franc dire, avec plus de hardiesse qu'elle n'a fait encore, que la lib mérite d'être préférée à la vie. A elle à tout éclairer et à t soulever, maintenant, dans le vent, dans la lumière, furieusem jetée de l'avant, encore une fois, à travers la guerre et le vent, plus de soleil.

HENRI POURRAT.

PHILOSOPHIE ET LETTRES

MAURICE BLONDEL. *Philosophie et Christianisme.*

A quelles conditions une philosophie chrétienne mérite-t-elle ce nom et quelle est l'urgence de son rôle actuel?

CHRONIQUE PHILOSOPHIQUE

Une histoire sainte de la pensée philosophique, par J. TONNEAU, O P.

« *Cadences* », par J. MALÈGUE.

Quatre essais sur l'esprit dans sa condition charnelle, par P. ARCHAMBAULT.

Lutte pour la civilisation et philosophie de la paix, par J. SOULAIROL.

G. MARCEL. *André Gide d'après son Journal.* I.

Voici la première partie d'une étude d'ensemble sur le Journal de Gide. Elle s'attache à en définir le « genre littéraire », avant que soit abordé le contenu spirituel que ce Journal nous livre.

CHRONIQUES

Chronique artistique, par H. BOKANOWSKI.

Chronique dramatique : Histoire de rire, par H. GOUHIER

Le mois artistique, par G. P.

Philosophie et christianisme

A quelles conditions une philosophie chrétienne mérite-t-elle ce nom et quelle est l'urgence de son rôle actuel ? [1]

Depuis quelques années, en France notamment, s'es posé, avec une précision nouvelle et d'abondantes di cussions, le problème de la « philosophie chrétienne et même, sous une forme plus rigoureuse, le problème d la philosophie catholique. Ce n'est pas seulement dan les milieux religieux, c'est dans des périodiques ind pendants de toute préoccupation confessionnelle que question a été débattue; et, au congrès international d philosophie qui, durant l'Exposition universelle de 193 a réuni à Paris douze cents adhérents, cette même que tion s'est trouvée intimement jointe à un des thèm essentiels proposés aux auditeurs, celui de la transce dance.

Dès lors, plusieurs aspects se présentent devant cet nouveauté relative : tandis que, depuis plusieurs siècle la philosophie paraissait s'être séparée de toute p

1. En octobre-novembre 1939, la Faculté de Philosophie et Théologie San Miguel, à Buenos-Aires, a organisé une « Expo tion bibliographique de la philosophie catholique et de sa positi dans la philosophie universelle ». Sollicité par les organisate de cette intéressante initiative, j'ai adressé quelques pages destin à paraître en langue espagnole dans une publication qui doit r nir en un volume les échanges de vues internationaux sur ce opportune question.

ccupation strictement théologique, symétriquement, aints théologiens déclaraient de leur côté l'hétérogéité formelle de la philosophie qui, prétendaient-ils, se uffit à elle-même en son autonomie close et du christiaisme procédant d'une révélation et d'une grâce surnarelle.

Afin d'éclairer cette contestation séculaire et de mettre profit les initiatives de la spéculation philosophique omme aussi la leçon des événements, — il importe d'aord d'énoncer les données actuelles de ce problème qui est en effet élargi et approfondi; — nous verrons nsuite comment ces données inédites imposent une xtension de cette tradition soit philosophique, soit relieuse, dont il a été dit de la première qu' « elle est touours perfectible, *philosophicum opus semper perfectiile,* et de la seconde qu'elle se conserve par l'accroissenent même d'une vérité et d'une vie, toujours fidèles à ies-mêmes, mais indéfiniment capables de développenent *in eodem sensu, in eadem sententia et in eodem piritu*; — nous verrons enfin comment les immenses erturbations, dont nous sommes les témoins et dont ous ne devons pas être les victimes, s'expliquent et se ésoudront par la conscience accrue et par la mise en ratique du *rationabile obsequium* dont saint Paul déjà rescrivait aux intelligences et aux volontés la fidèle bservance.

I

Sans doute, dans un passé déjà lontain, il est question e philosophie chrétienne et même saint Bonaventure a u déclarer que notre philosophie, à nous catholiques, 'est le christianisme. Toutefois, il s'agit pour nous, en e débat, moins d'une conformité de la raison et de la foi

dans la convergence d'une *ratio quaerens fidem* et d'u
fides quaerens intellectum, que de la relation respect
de deux disciplines scientifiquement distinctes et hé
rogènes d'après leur origine, leur méthode et leur c
tenu formellement inconfusible, telle que cette relat
peut et doit s'imposer à des esprits contemporains, f
més aux méthodes critiques et toujours attentifs à l'
tonomie des diverses techniques. Le problème à poser
consiste à chercher si là même où vérité philosophi
et vérité révélée concordent, tout en restant expres
ment différenciées, il subsiste cependant quelque p
qui les relie, une préparation ou un appui réciproqu
une possibilité d'entra'aide, de symbiose, d'union
conde sans danger de confusion. Bref, comment tra
former ce qui est souvent présenté comme une sim
superposition extrinsèque ou une addition postiche
une compénétration intrinsèquement vitale qui, à l'
bre du mystère échappant à la conscience directe,
lise cependant — dans l'action fidèle et à travers le cl
obscur de la foi — une synthèse toujours mystérie
mais offrant néanmoins aux prises de l'intelligence
cohérence spéculative et pratique dont la philosophie
et doit décisivement tenir compte et légitimement b
ficier ?

Ce simple exposé, sommaire et sec comme une ép
nous suggère aussitôt les exigences doctrinales
quelles il nous faut satisfaire, — exigences auxqu
précisément le mouvement philosophique du der
demi-siècle a permis d'apporter des solutions ap
priées. Ainsi qu'il arrive d'ordinaire, une causalité
proque entre la rénovation des méthodes scientifiqu
philosophiques et les besoins religieux résultant de l'
lution générale de la civilisation a déterminé l'offic

a philosophie à s'étendre bien au-delà d'une abstraite organisation de concepts, aboutissant trop souvent à un rationalisme fermé, à un idéalisme et à un immanenisme, exclusifs de toute réalité transcendante à l'expérience des faits ou à la construction de notre pensée.

Dès lors, le monde de l'action et de la croyance comme le notait expressément Boutroux dans la séance naugurale du premier congrès international de philosophie dont il était le président, Paris, août 1900), loin de e réduire à un formalisme moral ou à une science empirique des mœurs et des institutions, ouvre un champ original à la recherche; c'est là, en effet, retrouver l'inspiration première de la philosophie naissante; car, dès es débuts, elle était non pas seulement spéculation héorique et curiosité scientifique, mais aspiration nfinie, élan vers la vie la plus haute, amitié de la agesse par le sentiment même de l'impuissance humaine réaliser l'idéal du sage. Il résulte de là que s'enclore ans une philosophie séparée et fermée qui prétendrait se uffire à elle-même dans son autarcie, ce serait méconaître le caractère essentiel de la nature humaine, née our l'infini, selon le mot de Pascal; ce serait pécher par fatuation, ὕβρις ; ce serait ériger notre carence avec outes nos déficiences en une fin en soi et faillir à l'inspiation primitive d'où sont nés l'esprit et le nom même de a philosophie.

Ceci reconnu, ne voit-on pas aussitôt que l'étude de os limites et des conditions d'où dépend la conscience ême de nos insuffisances étroitement liée à la réalité 'une destinée transcendante en nous, nous amène impérieusement à poser le problème spécifiquement relieux qui prolonge congénitalement la recherche philoophique sans se confondre avec elle? Là est la première ile du pont que nous ne pouvons construire nous-mêmes,

mais où il est normal que nous nous engagions s'il nou
est offert et montré. Or c'est bien là que nous conduise
les démarches récentes d'une philosophie ouverte de so
propre mouvement et docile par raison aux appels q
sollicitent et son enquête et sa libre et bonne volonté.

II

Ces rapides indications suffisent peut-être à faire ju
tice du rationalisme qui a longtemps régné et qui semb
déjà bien désuet aujourd'hui. Toutefois, si la thèse étro
dont s'inspiraient, dans leur prétendue « philosophie d
lumières », les encyclopédistes ou les positivistes, adv
saires de toute métaphysique religieuse, est nettem
dépassée, il y a loin encore entre l'aveu d'un besoin sp
tuel ou d'une force ultérieure à la science et les dogm
et préceptes chrétiens. La tâche présente est de purif
les intelligences revenant aux croyances, mais ignoran
des aspects cohérents et exigents du christianisme; ce
tâche est donc aussi d'instituer un exposé méthodique
l'admirable harmonie qu'offre la divine et humaine co
titution de la foi et de la pratique catholique. Ici enco
il est essentiel de ne point prétendre deviner, dédu
épuiser les mystères de grâce, de pensée et de vie
notre raison ni notre conscience ne peuvent saisir en
origine, en leur caractère surnaturel, en leurs effets
taux. Du moins, il importe extrêmement de ne point l
ser croire que tout y est ténébreux, passivement s
magiquement efficace, sans participation des vertus
maines et des énergies naturelles et morales.

Afin de justifier vraiment l'existence d'une philoso
chrétienne, réellement philosophique et authentiquem
catholique, il faut qu'on réussisse et à dépasser une

manence enclose dans le devenir universel et humain, et à ne pas se contenter d'une transcendance simplement métaphysique; il faut encore (et c'est là le point délicat qui a été signalé au Congrès Descartes de 1937) poser le problème précis du surnaturel, c'est-à-dire de ce qui constitue pour la destinée humaine une vocation gratuite, un don qui, sans être dû, entraîne néanmoins une responsabilité dont le Concile du Vatican a déclaré qu'elle est indéclinable; d'où il résulte que, dans l'état historique de l'humanité, nul ne saurait impunément se dérober à une sollicitation qui, fût-ce sous le voile des options morales, engage le sort immortel de chaque personne humaine. Ainsi donc ce problème, par l'universalité et la suprême gravité de ses exigences, doit susciter une solution qui, pour être délicate à discerner et à justifier, n'en doit pas moins revêtir un caractère foncièrement humain et philosophique. Là est le nœud du problème à poser, de l'énigme à déchiffrer, de la soudure à obtenir entre les deux vies qui doivent former la symbiose d'une destinée qui n'est pas double ni arbitraire, mais unique et équitablement exigeante autant que raisonnable et charitable.

Sous ces réserves, il y a bien une philosophie chrétienne, celle qui, sans présomption ni prétention de naturaliser ou de rationaliser à quelque degré que ce soit l'ordre intrinsèquement gratuit et proprement surnaturel, montre cependant ce qu'il y a d'intelligible, de logique, de réaliste à travers toutes les complexités apparentes du plan divin, — plan qui, par la création, la rédemption et la sanctification, donne seul un sens adéquat aux aspirations, aux épreuves, à la sublimité de la vie et de la destinée humaine.

Réciproquement, cette philosophie intégrale, qui n'aurait pas besoin d'une épithète et qu'il faudra pouvoir

appeler simplement *la philosophie,* ne surnaturalise p son rôle et n'abdique aucun des droits et des devoirs d'u pensée et d'une liberté qui gardent leur caractère nature lement humain. Loin de là : elle confère à ces puissanc de la nature humaine prise en toute sa réalité concrè une plénitude et une portée entièrement respectée et a crue : *naturam non tollit sed perficit.*

C'est ainsi qu'une philosophie intégralement fidèle l'objet total d'une recherche qui, d'après son aveu imp cite ou explicite, ne laisse rien échapper de ce qui est connaître ou à faire, devient à la fois spéculative et pr tiquante, car elle tend à nous proposer le seul véritab et universel totalitarisme. Rien donc d'artificiel, d'ar traire, de restrictif dans cette philosophie dont saint Be nard, devançant la justification explicite de la formu où je résume sa thèse, pouvait dire : *non adjutrix n libera, non libera nisi adjutrix philosophia.* Il faut, effet, que la philosophie garde sa spontanéité, sa sinc rité, son autonomie; mais, pour que son témoignage s recevable, il faut aussi qu'elle se rende docile et soumi à la vérité qui l'éclaire et qui la libère parce que cette v rité même est faite de bonté infinie et de surnature charité.

III

Il pourrait, il devrait être suffisant d'instaurer ce philosophie intégrale *per arma lucis;* mais nous ente dons retentir le fracas d'autres armes, dans ce mon qui, chez beaucoup, se montre méthodiquement déchr tianisé. De cette constatation de fait résultera-t-il bien une objection décisive contre l'effort d'une philos phie chrétienne apparemment refoulée, ou bien sorti

-il de la terrible expérience où nous sommes engagés ıne preuve plus manifeste des devoirs, de l'influence et le l'efficacité d'une culture philosophique plus intimenent imprégnée d'esprit chrétien, cet esprit dont on ɔeut toujours répéter qu'il est un inconnu parmi nous, *nedius est inter vos quem vos nescitis* ? il a donc de tout emps à se présenter comme une Bonne Nouvelle, touɔurs féconde en richesses insoupçonnées, *nova et vetera,* t toujours adaptée à des besoins imprévus.

Sans doute, l'étude de la pensée et de la vie humaine, elles qu'elles se présentent dans la réalité historique et lans l'atmosphère de la tradition où s'est développée otre civilisation, peut apporter des certitudes décisives; nais la condition terrestre ne comporte pas cette pléniude au temps de l'épreuve et parmi les risques de la vie ıilitante. En nos jours troublés où retentissent tant de oix discordantes et où tant de séductions détournent les mes de la vie intérieure, peu d'hommes sont capables 'un examen fondamental et de la fidélité pratique à la ımière qui en assurerait la sereine objectivité. C'est ɔurquoi, par une méthode d'absence et de preuves *a ontrario,* les leçons des faits et des tribulations qui réultent d'une apostasie plus ou moins généralisée devienent utiles pour imposer des enseignements et des réexions que la seule spéculation ne suffit pas à inculquer ux consciences partiellement obnubilées.

Tel peut et doit être le sens profond des tragiques évéements qui mettent aux prises deux conceptions contraictoires de la nature humaine et de notre destinée. Cet nseignement des faits brutaux a besoin pourtant d'être lucidé par le commentaire d'une réflexion vraiment phiɔsophique afin qu'il soit intimement compris et qu'il proıise les redressements nécessaires à la sauvegarde et u progrès de toutes les valeurs indispensables au salut

temporel des sociétés, au salut éternel des personnes d
tinées à l'immortelle vie.

On aperçoit ainsi l'actuelle portée, l'urgente fonct
d'une philosophie qui, toujours fidèle à maintenir la
tinction essentielle entre l'ordre naturel et moral et l
dre gratuit et surnaturel, n'oublie jamais qu'en fait
homme n'échappe à l'indéclinable et unique destinée
résume l'alternative justifiable et impérieuse : qui n
pas pour moi est contre moi; qui n'est pas contre moi
avec moi. Point de neutralité foncière; en sorte d
dans la mesure où la raison est fidèle à l'appel m
anonyme de la vocation qui est celle de tout homme
philosophie travaille pour l'âme invisible et réelle de
glise; tandis qu'inversement, si les conclusions phil
phiques, en connaissance de cause, excluent les requ
connues et comprises de cette unique destinée infus
toute conscience, le risque d'infidélité positive appa
infiniment grave.

Il s'agit donc, pour le philosophe, non pas seulem
d'exposer une doctrine impersonnelle et toute théori
il s'agit aussi, comme le demande saint Thomas et s
une distinction trop peu utilisée du grand Docteur
prendre les errants, les incrédules où ils sont de fa
d'extraire de leurs erreurs mêmes ou de leurs défai
ces les raisons qui, implicitement, dissipent leurs m
ses, condamnent leurs fautes, redressent ou complè
des jugements où ne manque jamais totalement une
utilisable de vérité : *ex his quae dicunt* (*errantes*) *r
nes assumere ad errores eorum destruendos* (cf. *Sum
Gent.*, I, II). Cette tâche progressive et prophylacti
comme le remarque l'Ange de l'École, est le mode m
de la méthode philosophique, tandis que l'exposé d
tique et déductif convient surtout aux âges de foi et

besoins de l'enseignement. Au XIIIe siècle, c'est celui qu'il emploie, *pro nostro modulo,* dit-il, en notant que les docteurs antiques ne procédaient pas ainsi à l'égard des incrédules et des païens à convertir; car vivant parmi les païens, ou d'abord païens eux-mêmes, ils connaissaient à fond la complexité ou les multiples détours des fausses doctrines.

Une telle thérapeutique, *modus antiquorum doctorum,* ne s'impose-t-elle pas à notre époque où tant d'esprits cultivés sont à éclairer et à reprendre de fond en comble ?

Mais c'est un bien petit nombre qui est capable de cet effort d'investigation radicale et de confrontation complète. Et la Providence recourt à des moyens plus saisissants afin de valider, si l'on peut dire, et d'imposer à la réflexion comme à l'adhésion d'un plus grand nombre les salutaires vérités dont le catholicisme seul offre la plénitude. L'homme sans Dieu, les sociétés, jadis baignées dans l'atmosphère chrétienne, en offrant le spectacle d'une apostasie publique et même d'une attitude comme d'une doctrine antichrétiennes, manifestent sous nos yeux les conséquences d'un reniement d'autant plus coupable et malfaisant que l'abus des grâces et la stimulation profonde d'un idéal méconnu, mais non supprimé, engendrent une barbarie savante et un paganisme bien pire que l'ancien. C'est pourquoi l'heure est doublement exigeante et propice : d'une part, c'est la philosophie sincère et se travaillant elle-même qui montre la convenance réciproque de la raison spéculative et pratique et du christianisme dans l'état réel et historique où la destinée des personnes humaines et des peuples se développe et plus particulièrement en cette phase critique de la civilisation générale; d'autre part, la méconnaissance des vérités et des vertus chrétiennes qui avaient contribué à

l'édifice scientifique, moral et social de l'humanité la pl civilisée fait apparaître de plus en plus l'horreur sa glante et sadique d'une perversion qui prétend être u progrès, alors qu'elle devient une destruction non seul ment des valeurs chrétiennes, mais de l'humanité ell même.

La grandeur de notre époque tragique et de ses épre ves doit donc être considérée comme une mise en d meure, pour les nations et pour les consciences, de r médier au désordre né d'une carence ou même d'u subversion de la culture philosophique et religieuse. I paix qui est la tranquillité de l'ordre ne renaîtra q dans la mesure où, à l'état présent des institutions, d idées et des mœurs, s'ordonneront de nouveau une p losophie et une foi capables d'associer les efforts et d'é blir une coopération fondée non seulement sur la vér et la justice, mais encore sur un dévouement et u entr'aide complétant et épanouissant en charité la so darité de nature.

Et telle est l'œuvre de lumière, de justice, de char que présentement, pour s'adapter aux immenses beso des esprits, la philosophie d'inspiration chrétienne et l maine tout ensemble doit remplir en toute compéte doctrinale et en toute compréhensive condescendan Une apostasie même inconsciente et qui menace d'aut plus de se généraliser entraîne par une secrète et imp cable logique des risques de décadence, de souffranc de ruines et même de mort pour les sociétés infidèles *sursum* chrétien, fussent-elles apparemment parmi plus civilisées : *non est in alio salus.*

MAURICE BLONDEL.

NOTES ET RÉFLEXIONS

Une histoire sainte de la pensée philosophique

Quoique les publications du R. P. Sertillanges soient tou-
ours impatiemment attendues, on peut dire que chacune
'elles surprend d'abord et donne l'impression d'être inat-
endue. Les lecteurs croyaient avoir affaire à un apologiste
t voici des pages de critique d'art; ou bien le P. Sertillan-
es les avait habitués à des études philosophiques et voici
u'à leur surprise il entreprend une série de spiritualité.
y aurait dans cette variété quelque chose de décourageant
l'on se croyait tenu de loger une fois pour toutes chaque
uteur dans une branche déterminée de la profession litté-
aire. Mais si l'on cherche à comprendre la pensée vivante
'un homme, plutôt que de tenir à jour un fichier de bi-
liothèque, l'on ne s'en plaindra pas. Il est des auteurs qui
contentent, tout au long de leur carrière, de développer
ans les tons voisins le motif qui fit leur premier succès; il
est qui, dès la première heure, ont marqué au cordeau
lopin qu'ils entendaient se réserver et où ils se canton-
ent si bien que nul ne peut s'aventurer en ce domaine
ns les rencontrer, mais que nul ne les vit jamais ailleurs;
revanche, il en est peu qui échappent aussi élégamment
ue le P. Sertillanges à la commodité tyrannique des no-
enclatures.

La plus récente des surprises que nous devions au P. Ser-
illanges est provoquée par un ouvrage d'une déconcertante
riginalité, inclassable, tout à la fois historique et philoso-
hique, positif et spéculatif, plein de faits et vigoureuse-
ent illuminé par une grande intention directrice. Il s'agit
u premier volume paru d'un ouvrage intitulé : *Le Chris-
anisme et les philosophies* [1]. Le dessein en est fixé, dès

1. Aubier, Éditions Montaigne, 70 fr.

l'avant-propos, en termes précis : « Le ferment évangéliq était de telle nature qu'il permettait à l'Église chrétien de se donner une philosophie propre, de récupérer, en redressant et en les achevant, toutes les philosophies passé, et d'influencer toutes celles de l'avenir. » La natu du ferment évangélique, le salut de toutes les philosoph anciennes récupérées et achevées, voilà l'objet du prése volume.

S'il y avait un enseignement chrétien pleinement au nome et, non point dans sa réglementation administrat mais dans la substance de ses programmes, libre de l' fluence laïque et naturaliste, l'ouvrage du P. Sertillan mériterait d'y être utilisé comme guide en histoire de philosophie. Le chrétien ne peut pas envisager une histo aussi importante que celle de la pensée humaine sans faire intervenir ce fait dominateur : l'Incarnation du Ver Pensée incréée. Quoi ! Nous prônons l'étude de l'histo sainte; au catéchisme aussi bien que dans les écoles de th logie nous affirmons la nécessité morale de la révélat pour assurer aux esprits la possession des vérités essent les; et nous négligerions d'insérer dans cette histoire sai de l'humanité en attente du Christ les soupirs et les tât nements de l'intelligence humaine ? Nous tenterions de cer la courbe du progrès philosophique sans y remarq l'influence de cette révélation que nous croyons si né saire ? Quelle inexplicable négligence ! Quand l'histoire dynasties et des champs de bataille fait abstraction du ch tianisme, on peut à la rigueur admettre qu'une telle serve n'en modifie pas essentiellement la trame, car pr sément cette histoire s'en tient à des faits extérieurs vant de causes médiocres, d'ambitions personnelles, de tingences économiques, bref d'actes humains individuel collectifs qui ne se rapportent que de loin à la perfec authentique de l'homme, à sa béatitude. Mais l'activité pre et la félicité de l'homme, la pensée, la conquête e contemplation de la vérité, cela nous paraît à nous, c tiens, un domaine si étroitement lié au salut que nous s mes assurés d'en méconnaître le sens réel et total dès q Sauveur n'y projette pas sa lumière. Certains coups sonde, tels travaux partiels de reconnaissance et de crit conserveront bien en toute hypothèse leur valeur de de

nais l'histoire vraiment explicative, dans ce domaine de 'esprit, ne peut être pour nous qu'une histoire sainte. On ait, du reste, que l'histoire de la philosophie, telle qu'elle st communément enseignée, offre l'aspect rebutant et dé-olé du chaos : une poussière de systèmes accumulés, en-caînés aveuglément les uns à la suite des autres, s'agglo-nérant et se divisant sans cesse, se recomposant toujours ous des formes nouvelles et bientôt se dispersant. Quelle ormation la jeunesse recevra-t-elle au spectacle de ce film norcelé qui se déroule sans fin et dont rien n'annonce qu'il it un sens, qu'il tende à un dénouement intelligible ? Tout sprit vivant se bâtit à son propre usage le canevas d'une istoire universelle; s'il se résigne à la petite monnaie des vénements, c'est par impuissance et légèreté, mais contre vœu de sa nature.

Or, le chrétien ne peut hésiter quant aux grandes lignes e cette synthèse. Pour lui, sans doute possible, tous les vénements se rangent et s'éclairent dans une histoire ainte et dans une histoire de l'Église, dominés qu'ils sont ar la personne du Christ faisant irruption dans l'histoire t la partageant désormais et pour toujours en deux ver-ants : d'un côté, la longue attente et la Vérité désirée, de autre la présence de l'Époux et la Vérité révélée. Aux in-royants qui s'étonnent, nous ne songeons pas à imposer ette vision de l'univers humain; mais nous pouvons légiti-nement leur demander d'en reconnaître loyalement la randeur, la vertu éducative pour l'esprit, et d'admettre ue jusqu'à présent nulle autre synthèse n'explique mieux, e met plus noblement en lumière l'ensemble des phéno-nènes historiques.

Le P. Sertillanges s'est taillé dans l'étoffe des événements ne part de choix, le domaine de la pensée philosophique, ù il semble que la vue chrétienne de l'histoire trouve sa érification la plus pure et la plus démonstrative. On ad-nirera, dans cet essai, le témoignage d'une longue et belle xistence studieuse consacrée au culte de la Vérité. Un sprit qui n'a cessé de vivre en contact avec les plus hautes ntelligences, et qui a trouvé dans ce commerce le secret 'une inaltérable sympathie pour tout effort d'une pensée incère et loyale, cet esprit qui voyait aussi s'ouvrir devant ui la lumineuse carrière de la révélation chrétienne ne

pouvait échapper au tourment apostolique du prêcheur que deviendront ces conquêtes douloureuses et précieuse de l'esprit humain, quel sens restituer à tant de géniau efforts, si l'enfant docile, par une seule réponse de son caté chisme, en sait davantage et ne doute plus ?

On devine que l'instinct du P. Sertillanges ne pouvai supporter l'idée de reléguer dans les limbes, dans l'éta abstrait et exsangue d'une nature purement rationnelle, ce voix trop proches, trop chères, que des siècles de sagesse on élevées en hommage à la vérité. Et comme, dans nos vieille bibles enluminées, on voit des hommes de toutes races, de gens de toutes couleurs et de toutes conditions, des an maux de toutes figures et de tous caractères se diriger e théories bariolées et suppliantes vers l'humble crèche d Bethléem, pour que toutes les créatures aient part à la joi de l'Incarnation, ainsi, dans *Le Christianisme et les philo sophies*, défilent en bon ordre, les yeux fixés vers le Chris et lui faisant hommage de leur philosophie, les grands per seurs de l'histoire.

Ainsi se trouve résolu, sans subtilité dialectique, par seul mouvement d'une action dramatique, le problème r cemment disputé de la philosophie chrétienne. Il est cla que les philosophies dont on nous décrit ici le salut et couronnement en christianisme restent parfaitement ra tionnelles; elles usent sans réserve de l'autonomie qui leu est propre. Ainsi les faits et gestes, les générations et l morts, les guerres et les contrats avaient toute leur saveu propre et leur consistance sociale pour les personnages d l'histoire sainte ; celle-ci n'est pas une avenue de carto dressée complaisamment devant la crèche. De même, l philosophies païennes n'ont jamais cessé de jouer honnêt ment le terrible jeu de la recherche intellectuelle, et rie n'empêche un chrétien d'entrer dans l'arène et de s'y con porter en chercheur de bonne foi, d'y combattre sans fi tion. Mais la philosophie devient chrétienne, comme l'hi toire devient l'histoire sainte lorsque sur son visage inta et sur ses traits authentiques se joue le reflet d'une inte vention transcendante. Ce reflet échappe aux regards ina tentifs et charnels ; il est aisément perceptible aux yeu fidèles et même on en soupçonne quelque chose dès que l'o est naturellement de bonne foi et qu'on vit de l'esprit.

Pour nous, chrétiens, nous nous engageons sur cette voie royale avec la familiarité de l'enfant qui reconnaît le chemin de sa maison. Quand les philosophes parlent de Vérité et de Pensée, de Dieu, de la Création et de la Providence, de la nature humaine, de l'univers et de la vie, de la dignité distinctive des personnes, de la vie morale ou de la vie sociale, nul chrétien ne peut demeurer sourd ou indifférent à leurs discours. Se rappelant les paroles de son Père, il approuve la sagesse de l'homme en quête de vérité et prend part aisément à ses angoisses comme à ses triomphes. Les grands thèmes de la philosophie résonnent profondément en toute âme chrétienne, et ce fait ne laisse pas d'en modifier le caractère : le philosophe ne peut plus, depuis la propagation de l'Évangile, traiter en auteur ou en dilettante de ces problèmes vitaux; un enfant, une bonne femme ont désormais qualité pour le ramener au sentiment de la réalité et au sérieux de la vie. Nul doute que la pensée de ces simples, si faciles à scandaliser et si vulnérables au sophisme, ne vienne hanter les méditations du sage et lui rappeler la gravité, les répercussions vitales de sa recherche. Ainsi l'Évangile se comporte dans l'ordre de la pensée philosophique à la manière d'un ferment sacré : il est des étroitesses aristocratiques, des repliements égoïstes, de lâches enlisements que l'esprit humain ne souffrira plus. Même si le sage ne se sent pas appelé à une vie éternelle, la nostalgie de l'éternité ne le quitte plus ; au moins, se sentant lié à la contemplation d'objets infinis et éternels, s'élève-t-il d'emblée au-dessus des particularismes de classes, de races ou de nations.

Le P. Sertillanges se réserve de nous montrer dans l'autre tome de cet ouvrage l'influence exercée par ce germe évangélique sur toutes les philosophies postérieures; en attendant, il évoque, sous le titre de *récupération du passé*, un chapitre admirable d'histoire de la philosophie. Car ce n'est pas seulement l'avenir qu'illumine le flambeau chrétien; c'est une lumière projetée en tous sens et par laquelle le chemin déjà parcouru en tâtonnant trouve son explication et sa justification rétrospectives. De même que le Christ mit après coup en lumière la raison des figures anciennes et rétablit dans sa vraie perspective le passé de l'humanité, de même la pensée chrétienne recueillit en son foyer lumi-

neux les lueurs éparses de la philosophie antique, les res-
taura et les rendit plus intelligibles dans une perspective
nouvelle et une vérité supérieure.

A cette évocation grandiose est consacrée une bonne par
tie du présent volume. Que l'auteur se borne à esquisser en
quelques pages les traits de ce passé philosophique, nul ne
s'en étonnera; lui-même n'avait pas l'intention de rédiger
une histoire de la pensée humaine, car il suffit de quelque
indications en pointillé pour fixer la direction, le sens de
masses énormes de matériaux que draine l'histoire de l
philosophie. Cependant, le lecteur averti reconnaîtra aisé
ment que les notices concernant le judaïsme, la philosophi
hellénique, les présocratiques, Socrate, Platon, Aristote
l'épicurisme et le stoïcisme, le néo-platonisme, ne furent
pas rédigées au pied levé, à renfort de lieux communs et d
citations usées; elles témoignent d'un contact exprès avec
les textes et s'appuient sur les travaux les plus récents e
les plus estimés. Ce n'était pas le lieu de recherches érudi
tes, mais bien d'une information loyale et précise. Les spé
cialistes utilisent leurs répertoires et leurs monographies
et l'idée ne leur viendra pas d'attendre les mêmes service
d'un ouvrage comme celui-ci; mais les hommes cultivés ne
trouveront, en lisant ces soixante-dix pages, tout ce qu'il
ont jamais su et qu'il leur importe de savoir touchant
philosophie antique, avec, par surcroît, une clé leur décou
vrant le sens figuratif, l'interprétation chrétienne de cette
histoire.

Car la récupération du passé, loin d'être en christianisme
une fin en soi, s'imposait comme une exigence naturelle
la vie de l'esprit; les chrétiens ne croyaient pas emprunte
ils reprenaient leur bien, le bien du Dieu-Vérité, chez l
philosophes anciens, afin d'en vivre intellectuellement p
une élaboration nouvelle. Et c'est une autre histoire qu'
voque ici le P. Sertillanges : l'attitude des Apôtres, d
Pères apostoliques, des apologistes à l'égard de la philo
phie; l'enseignement des maîtres alexandrins, Clément
Origène; la théologie des Pères du IVe siècle, dominée
Occident par la forte et séduisante personnalité de saint A
gustin; les précurseurs de la scolastique, Martianus Capel
Claudien Mamert, Boèce, Cassiodore, Alcuin, Rhaban Ma
Isidore de Séville; les neuf ou dix premiers siècles de ce

toire ne parviennent pas à constituer en synthèse dis-
cte une philosophie proprement dite; sous ce nom équi-
que, leur sagesse se distingue encore mal de la sagesse
rétienne et leurs réflexions, autour de problèmes théolo-
ques particuliers et occasionnels, ne se plient à aucun or-
e méthodique propre. La situation change aux XIe et
e siècles, où le P. Sertillanges montre excellemment les
emiers efforts de rationalisation tentés, sans aucune timi-
é, par les Roscelin, les Guillaume de Champeaux, les
ailard, par saint Anselme surtout et même par les mys-
ques de Saint-Victor. Nous arrivons ainsi au grand siècle,
XIIIe, et, à travers l'œuvre si diverse d'Albert le Grand,
génie qui dressa enfin la synthèse harmonieuse et fé-
nde d'une philosophie authentique qui fût authentique-
nt chrétienne.

On ne sera pas surpris de voir le P. Sertillanges consacrer
a synthèse thomiste des pages brillantes, et qui sont elles-
mes un modèle d'exposé pénétrant et synthétique. L'au-
r nous a depuis longtemps habitués à ces prouesses. Mais
ne se répète pas : cette fois-ci, avec un succès qu'il n'a-
t jamais, croyons-nous, rencontré au même point, il met
lumière le rôle historique de la synthèse thomiste con-
érée comme un sommet que la pensée millénaire recher-
it par tant de cheminements obscurs et contradictoires.
nt Thomas, pour reprendre le mot de M. Gilson, est
ellemment « le premier philosophe moderne au sens
in du mot ». Ce qui distingue, en effet, la synthèse tho-
ste et qu'il était opportun de faire ressortir, c'est qu'elle
l'œuvre d'une personnalité audacieuse et originale, nul-
ment à la remorque d'Aristote, un esprit qui ne se borne
à grouper ingénieusement les parcelles de vérité éparses
ns la tradition en émondant avec soin les erreurs qu'elles
rriaient; à cette tâche, le talent et l'application eussent
fi, avec un esprit juste et équilibré. En réalité, quoi
'on en dise communément, quoi que le P. Sertillanges
ue lui-même en avoir dit et écrit, le système de saint
omas est entièrement nouveau, il est pensé à neuf. Cer-
, on y rencontre d'importants apports aristotéliciens,
is le thomisme n'est pas un aristotélisme remanié et bap-
é. Il est le fruit savoureux d'une pensée originale et puis-
te qui s'est instruite et enrichie de toute la tradition,

mais qui s'exerce, comme toute pensée vraiment phil
phique, dans un effort personnel et singulier, en cor
corps avec la vérité. Les maîtres, en cette aventure str
ment individuelle, ne peuvent plus rien pour leurs d
ples ; ils ont fait ce qu'ils ont pu en leur temps, ma
l'instant décisif où naît une conception nouvelle de l
vers, leur lutte est achevée depuis longtemps ; c'est
homme nouveau qui se ceint les reins et qui, seul, des
dans le stade. Ceux qui ont quelque peu fréquenté
Thomas suivront avec un intérêt passionné cette recons
tion dramatique, cette naissance d'une philosophie in
et radieuse au sein des ondes contradictoires et mouva
Quant aux commençants, on ne saurait leur recomma
d'introduction plus vivante et plus sûre à la philosoph
saint Thomas. Rien d'essentiel n'y manque, depuis les
mières intuitions de l'esprit, depuis l'Être divin, la créa
la providence, jusqu'à l'homme, jusqu'aux formes et
volution de la vie, sans oublier la vie de l'intelligenc
vie morale, la vie sociale et politique.

Un paragraphe marque enfin, avec une courageuse loy
les lacunes inévitables du système, invitant ainsi les
ples modernes de l'Aquinate à traiter leur maître co
lui-même a traité les siens, à ne se rendre en défin
comme il a fait, qu'à la force de la seule vérité, et à s
nir virilement, à leurs frais et pour leur propre co
cette tâche personnelle et austère qu'est la pensée. En
temps, l'appétit du lecteur est irrévocablement éveil
attend avec impatience le second volume de l'ouvrage
sera satisfait que lorsqu'il saura comment le ferment
gélique a exercé et continue d'exercer son influence
dante sur les philosophies modernes et à venir.

Le Saulchoir-Étiolles.

J. Tonneau, O. P.

« Cadences »

La préface que M. Jacques Chevalier a écrite pour son der-
ier livre, intitulé *Cadences* [1], fait plus qu'en expliquer le
ens. Elle dévoile sa genèse intérieure et son ordre parmi les
noments de sa vie spirituelle.

La caractéristique de certains philosophes, et de celui-ci
n particulier, est de ne pas extraire leur pensée dialectique
e leur pensée d'ensemble, de lui maintenir sa place au
ontraire, avec son rythme général, ses repos, ses attentes et
es « voir venir », ses féconds mutismes momentanés.

De telles minutes « réservées » ont un sens en musique et
même, nous dit-on, un nom. César Franck les appelle des
adences. La pensée philosophique, nous dit M. Chevalier,
omporte aussi des cadences; l'âme y refait son plein; elle y
assemble ses matériaux neufs pour ses futures reprises dia-
ctiques.

Ces mises au point de la réflexion, ces engagements de
attente, ils ont pris ici la forme d'un retour en arrière,
our une conquête de points de vue nouveaux sur les vieux
ujets aimés.

Ce livre est très divers, comme toutes ces revues de pen-
e qui nous viennent dans les repos. Étude des relations de
Réforme et de l'esprit national en Allemagne et en Angle-
rre, psychologie de l'obéissance religieuse et militaire,
nes et vies rurales et quelques autres sujets encore trou-
nt là, derrière l'exposé pur et simple de leurs faits, de
rofonds prolongements spirituels. Une philosophie est
uelque chose de plus qu'une synthèse de la connaissance;
est une systématisation de nos attitudes morales en face
s choses et des activités. C'est donc d'une vie riche et
riée qu'elle s'alimente le mieux. Descartes, Pascal, Leib-
tz n'étaient pas des professeurs, à peine des profession-
ls. Ce fait en dit long sur l'importance comparative des
res et de la vie pour un esprit de véritable philosophe...

1. Jacques Chevalier, *Cadences*. 1 vol. (Plon, éd.)

L'étude de la Réforme calviniste et de son rôle en Angl terre est telle qu'on pouvait l'attendre de l'auteur de c *Essai sur les Revivals religieux dans le pays de Galles*, très beau livre de psychologie religieuse collective, qui e fort loin d'avoir eu jusqu'à présent en France toute l'a dience qu'il méritait. Mais j'avoue avoir cherché plus c rieusement encore du côté de l'Allemagne. Je dois à ce cho d'avoir rencontré comme en passant de brèves et fortes su gestions sur l'âme de Luther.

Des deux pôles irréductibles de cet ensemble ineffable q forme la rencontre de la grâce divine avec l'autonomie h maine, tandis que l'attitude la plus propre à l'exacte a préhension de l'objet étudié est encore, comme dit Bossu de tenir les deux bouts et de donner de l'entre-deux descriptions uniquement psychologiques, c'est un tout a tre comportement que nous avons ici devant les yeux et c relève à peine des techniques de l'intelligence.

Cet anéantissement de l'une des deux réalités devant l'a tre, elle relève moins d'un désir de simplification rati nelle (illégitime au demeurant) que d'une poussée affecti Comment exprimer autrement qu'en images l'intérieur cette âme au moment crucial de son choix ? C'est un é massif, une radicale immersion dans l'immense, un p ternement devant les roues des chars sacrés. Cette conte plation éperdue, cette plongée passive est presque un cide de la pensée, mais c'est aussi un enivrement de sile sur une haute cime, le sentiment d'une sublime solit impartageable, l'inverse de l'humilité...

Certes, il n'est pas téméraire, et M. Chevalier a bien son d'apercevoir là, à travers des intermédiaires logique historiques dont il décrit la succession avec tant de sûr quelques traits des futurs développements hégéliens. M il est également juste de voir sur un plan plus bas, en c poussée irrationnelle et totalitaire, quelques linéaments l'Allemagne éternelle...

Changeons de chapitre maintenant. C'est, bien ente dans les méditations de philosophie pure que le fond livre se voit le mieux et qu'on en peut plus aisément poser quelque synthèse.

M. Chevalier était tout naturellement conduit à des r ses partielles de ses livres désormais classiques sur De

tes, Pascal et Bergson. D'abord à cause du développement de sa propre pensée, puis parce que celui de ses modèles qui est encore vivant avait dans l'intervalle apporté à la sienne le couronnement qu'elle postulait.

Si quelque idée générale anime ces trois livres et leur prolongement dernier, peut-être est-ce celle-ci, que nous retrouverons en chacun d'eux avec leur nuance propre en une sorte de ténacité puissante.

Chez Descartes, et à l'encontre de bien des théories que retrouve en passant l'histoire des doctrines, c'est une pensée suprême et créatrice que l'auteur du *Discours* et des *Méditations* saisit à travers la sienne propre (et comment en serait-il autrement ?), qu'il constate impliquée dans son imperfection même; en sorte qu'il prend pied d'emblée dans un réel total, à la fois spirituel et créé.

Pour Pascal, c'est une mise en lumière des deux moments l'une réflexion enflammée : d'abord toutes les minutieuses et positives précautions de l'approche, qu'il a pratiquées autant qu'un savant expérimental de nos jours; et ensuite le superbe élan dans l'exploitation de la première conquête. En sorte que le coup de génie ultérieur et aussi les plus hautes intuitions de la charité participent de l'humiliation docile des commencements.

Avec Bergson enfin, c'est l'extension de la philosophie de l'esprit vers l'intégralité du réel créé, y compris les parties considérées jusqu'alors comme inexplorables : celles où se manifeste sur le terrain hagiologique l'union du créé et du Créateur. Toute l'échelle de l'être se trouve ainsi baignée, depuis l'échelon le plus haut, dans le même réalisme à la fois transcendant et expérimental. Et il n'est nul besoin de feindre désormais, selon les mots liminaires de *Matière et Mémoire*, de ne rien savoir des discussions sur la réalité ou l'idéalité du monde pour une philosophie qui à la fin les transcende.

D'autres représentants de cette *philosophia perennis* se rencontrent encore dans cette revue de la pensée contemporaine : le grand Ampère et cet humble et magnifique inconnu, M. Pouget, que ses disciples extraient en ce moment de ses voiles d'humilité. Et les quelques pages consacrées à saint Thomas ne nous arrachent pas, bien au contraire, aux royaumes des actualités philosophiques, si d'une part les

déceptions du kantisme et de l'idéalisme restituent à l'esprit la foi métaphysique et si de l'autre il reste nécessaire de repenser en termes contemporains des notions remontées à une date donnée des profondeurs chrétiennes en maintenant les distinctions qu'il faut entre le donné et le daté.

Nous retrouvons enfin groupés en une dernière partie les trois livrets sur la *Vie Morale* où M. Chevalier nous avait jadis présenté à l'état disjoint des intuitions auxquelles il avait conservé leur structure natale.

Il en fut rendu compte en son temps [2]. C'est le dernier d'entre eux, celui qui est consacré à l'Apparence, qui nous semble présenter sous la forme la plus profonde cette affirmation capitale, sous-jacente à tout le livre : nous vivons dans un monde créé. D'où suit, pour un esprit qui sait n'être pas créateur, l'existence d'obstacles et d'inerties interposées, dont il faut non seulement accepter la présence mais solliciter la coopération.

La docile et, comme aime à dire M. Chevalier, l'humble exploration du créé nous montre donc en tous les royaumes de l'esprit la juxtaposition de deux légitimités : l'âme et la matière, la méthode et la trouvaille, le réel et l'apparence, le déterminisme et la libération. En esthétique comme en morale, l'acceptation du réfractaire et de l'obstacle est la première démarche de cette libération.

J. Malègue.

Quatre essais sur l'esprit dans sa condition charnelle

Il faut en vouloir aux grands événements publics qui empêchent un Jacques Maritain de construire l'édifice d'ensemble que nous attendions de lui et pour lequel les mate

2. Voir *La Vie Intellectuelle* du 10 juin 1934.

ux étaient rassemblés. Mais il faut aimer et admirer la
nérosité avec laquelle un Maritain se prête à ces événe-
nts, s'engage dans les débats qu'ils soulèvent, se livre
x âmes qui y cherchent douloureusement leur lumière
leur voie... Le reste serait-il, une fois de plus, donné par
croît ? Le fait est que l'œuvre philosophique n'est pas
ar cela interrompue. Le fait est que, pour revêtir de force
forme de l'article ou de l'essai, elle n'en apparaît pas
ins féconde. Le fait est que Jacques Maritain ne nous a
ut-être rien donné de plus suggestif que les *Quatre essais*
l'esprit dans sa condition charnelle, réunis par la Bi-
othèque française de philosophie de chez Desclée de
ouwer et Cie.

Quatre essais sur quatre sujets au premier abord bien
férents : « Freudisme et psychologie »; « Signe et sym-
e » ; « l'Expérience mystique naturelle et le Vide » ;
cience et philosophie ». Le premier, inspiré par le grand
re de Dalbiez, est peut-être le moins neuf; le quatrième
peut-être le moins incontestable : le raccord de la phy-
ue mathématique et de la « philosophie de la nature »
certainement une des pièces fragiles du thomisme mo-
ne. Insistons plutôt sur les deux autres, où il n'y a guère
de l'excellent.

ur un point capital, l'étude « Signe et symbole » a été
orée d'une lettre du regretté Lévy-Brühl que Maritain a
on de verser au dossier, parce qu'elle paraît bien clore
débat irritant : « Tout différents que soient les plans où
s et moi nous nous plaçons, nous tombons d'accord sur
assez grand nombre de points... Comme vous le dites
justement, la mentalité « primitive » est un *état* de la
ntalité humaine, et je puis accepter les caractères par où
s la définissez. Je l'ai étudiée chez les « primitifs » parce
elle y paraît plus facile à décrire et à analyser que chez
us. Mais je n'ai jamais dit, ni pensé, qu'elle se rencon-
uniquement chez les « primitifs »... Le « prélogisme »
el affreux mot !) qu'il [M. Olivier Leroy] pourfend, je
n ai pas eu l'idée. Je pense seulement que cet état, décrit
nalysé sous le nom de « mentalité primitive », a ses
ctères propres, sans pour cela supposer que ces esprits
t bâtis autrement que les nôtres. » Qu'avait dit là-dessus
itain ? « L'intelligence du primitif est de même *nature*

que la nôtre, elle peut être plus vive chez lui que chez tains civilisés. Mais ce qui se pose ici c'est une quest *d'état*, de conditions d'exercice. » Nous vivons sous un « logique » ou « solaire », où le signe « est signe *pour l telligence* (spéculative ou pratique) prise comme *domina* du régime psychique ou du régime de culture », autrem dit, où les sensations, images, idées sont « engagées d le psychisme lumineux et régulier de l'intelligence et de lois de gravitation ». Le primitif vit dans un état « m que » ou « nocturne », où le signe « est signe *pour l'im nation* prise comme régulatrice suprême ou *dominante* toute la vie psychique ou de toute la vie de culture », au ment dit où les sensations, images, idées, sont « enga dans le psychisme fluide et crépusculaire de l'imagina et d'une expérience étonnamment puissante mais toute cue et — pour autant qu'objet de réflexion — rêvée ». I entendu, tout cela reste à préciser. On retiendra cet u de la distinction et de l'analogie, deux armes thomistes Maritain manie avec adresse. Et il ne paraîtra pas ind rent que le grand maître de l'ethnographie française y reconnu sa propre pensée.

La troisième étude soulève une question préliminaire laquelle, d'ailleurs, pour notre part, nous hésiterion nous engager à fond. Maritain avait semblé prendre au fois' position avec violence contre l'idée d'une « expéri mystique naturelle ». Étudiés avec la même sympathie c préhensive dont il fait bénéficier ici le yoguisme hindo tant que « possibilité d'une expérience intellectuelle — *gative* — de l'exister substantiel de l'âme » (par le vid l'anéantissement de tout acte ou de tout objet de pe venu du dehors), est-ce que certains cas d'expérience tique naturelle *positive* n'appelleraient pas une révision propres jugements de l'auteur ? Quoi qu'il en soit, ce texte, d'abord communiqué au congrès de Psychologie gieuse d'Avon-Fontainebleau en 1938, marque certainer un des sommets de l'œuvre de Maritain.

Il se termine sur une note de charité qu'on aimera trouver en plusieurs passages. Je pense, par exempl cette conclusion de l'étude sur le freudisme où Mari songeant à cette sorte de « pitié désespérée » que se éprouver un Freud en face de ce « déluge de maux e

tortures supplémentaires » que la morale infligerait à la pauvre humanité avec ses interdictions et ses censures, s'exprime ainsi : « A mon avis, il y aurait lieu de remarquer ici, en premier lieu, que l'espèce humaine est une espèce qui ne peut vivre et se développer qu'à l'état de culture; en second lieu, que les règles de la morale culturelle tendent précisément à diminuer les causes de souffrances et de maux auxquelles cette espèce est exposée, et à augmenter sa tension créatrice, mais ne peuvent tendre à cette fin sans atteindre durement l'individu. D'où il suit que la morale devient pour l'humanité un joug aussi intolérable que nécessaire dès l'instant où l'amour ne vient pas alléger ce joug, et si un régime de la miséricorde divine ne vient pas *compenser* celui de la loi et se surordonner à lui sans l'abolir : ce qui crée à ceux pour lesquels, par une chance imméritée, l'accomplissement de la loi est plus facile, de singuliers devoirs d'amitié et de respect fraternels envers les autres. » Est-il beaucoup d'hommes capables de dire ces choses avec autant de pénétration, de tact et d'amour ?

PAUL ARCHAMBAULT.

« Lutte pour la civilisation et philosophie de la paix[1] »

Il semble que ces pages aient été prophétiquement écrites pour nourrir notre méditation actuelle : une critique serrée du totalitarisme hitlérien ou stalinien; une recherche attentive de la doctrine à lui opposer et la découverte patiente de celle-ci, au-delà des formules faciles mais déficientes, voire dangereuses, d'un vague libéralisme ou d'un personnalisme sans fondement; enfin, l'exposé des raisons qui légitiment, exigent même le juste combat que mènent aujourd'hui la

1. Par Maurice Blondel. « Bibliothèque de Philosophie Scientifique », Flammarion, Paris, mai 1939, un vol. in-8 de 212 pp.

France et l'Angleterre, tout cela se trouve dit de la manière la plus ferme, sans exclure aucune nuance. Un tel livre est plus qu'actuel : il rejoint les événements dans leur ampleur concrète parce qu'il fouille jusqu'à leurs dernières racines idéologiques. Il n'est pas exagéré d'affirmer que le philosophe d'Aix nous donne vraiment ici une ontologie et une éthique de la communauté humaine.

Le totalitarisme raciste de Hitler, si brutalement, voire si grossièrement parfois qu'il se présente, ne nous cache pas qu'il se substitue à toute philosophie et à toute religion. C'est une religion du devenir, dont le seul vrai Dieu, écrit excellemment M. Blondel, est « celui qui se fait et prend peu à peu conscience de lui-même dans et par la race élue et par son incarnation dans son chef, son verbe, son sauveur ». L'éducation nationale-socialiste a pour but suprême d'infuser cette conviction et de *tout* y faire converger. Il n'y a qu'à lire *Mein Kampf* pour s'en assurer. Mais M. Blondel note que, dès le Moyen Age, le totalitarisme a trouvé ses sources en Germanie. Une doctrine qui, se séparant de la raison universelle, ne se fie qu'aux puissances de l'instinct ou de l'inconscient, n'a cessé depuis de triompher en Allemagne. Et l'auteur de citer ce mot que lui écrivait Victor Delbos : « Il y a quelque chose de monstrueux dans cette doctrine qui, même chez Kant, fait surgir de l'inconscient les forces morales et qui justifie, glorifie même les pires abus de la violence. » Kant avait cependant un sens de l'universel bien différent de celui de Hitler. On peut voir la monstrueuse mais logique déformation qu'il fait de la fameuse contemplation kantienne de la loi morale et du ciel étoilé, en cette phrase de *Mein Kampf* : « Dans un monde où les planètes et les soleils suivent une trajectoire circulaire (?), où des lunes tournent autour des planètes, où la force règne, partout et seule, en maîtresse de la faiblesse qu'elle contraint à la servir docilement, ou qu'elle brise, l'homme ne peut relever de lois spéciales. » M. Maurice Blondel voit là, fort justement, la pensée centrale de Hitler et, comme il dit, la proclamation d'une loi de violence, la révélation du contre-évangile.

Eh bien ! la réponse est que l'homme relève précisément d'une loi spéciale et qu'il y a une transcendance absolue à laquelle il doit répondre. Au double postulat de Hitler : pri

nauté de la force; supériorité d'une race, la race germanique, sur toutes les autres — et très particulièrement sur la ace juive — qu'il lui appartient de soumettre ou de briser, I. Maurice Blondel oppose la vérité qui, seule, nous délirera : primauté du spirituel, fraternité universelle des ommes sous la Paternité Divine. Pour échapper au désorre meurtrier que cause l'orgueil de l'ordre des corps, uand il prétend se replier sur soi et se suffire, il faut résoument entrer, non seulement dans l'ordre des esprits, mais ans l'ordre des cœurs, dans l'ordre de la charité. La philoophie ne peut sans doute, à elle seule, nous y introduire, nais elle peut nous en montrer les suprêmes convenances. oilà ce à quoi M. Blondel s'emploie, avec la maîtrise que ui donne l'attentif exercice d'une intelligence qui n'a cessé, epuis plus d'un demi-siècle, de s'attacher à tout le réel, et e parcourir, de la manière la plus personnelle, les cercles oncentriques de la pensée, de l'être et de l'action. Ainsi ous élève-t-il dans une atmosphère enfin respirable d'où idéologie hitlérienne, bornée, apparaît ce qu'elle est en ealité : une asphyxie de tout l'être humain.

La solution du problème, peut écrire l'auteur de *Lutte pour la vilisation...*, dépend, non de combinaisons d'intérêts, d'équilibre es forces, de questions de races ou de nationalités, de données xes ou mouvantes de géographie physique ou humaine. Le proème de la paix civilisée se place essentiellement sur un plan plus aut, sur un plan de métaphysique et de vérité. Et quelle vérité ? elle de la nature et de la destinée humaines, celle qui reconnaît, specte et prouve le caractère spirituel et proprement transcenant du lien social et du terme final auquel est suspendu le natul et paisible développement de l'humanité en son ensemble et en utes ses parties.

Voilà pourquoi Maurice Blondel nous demande de ne miimiser en rien le message de la civilisation chrétienne, ais, au contraire, de l'exalter dans toute son ampleur et ns toute son élévation. Voilà pourquoi, après avoir mone les positions qu'il affronte, après nous avoir mis en rde contre des formules déficientes et à double tranchant el « le droit des peuples à disposer d'eux-mêmes »), il nous mène aux vrais principes et, plus encore, à l'inspiration périeure de l'esprit de paix. Et c'est ainsi qu'il manifeste ue ni la cité terrestre, ni même la personne humaine,

n'ont leur fin en soi; que la vraie liberté n'est jamais, pour les États, ni pour les individus, le droit d'user et d buser, mais que tout s'ordonne à la Loi d'amour prom guée, il y a plus de deux mille ans, sur la terre d'Isra Tout se résout dans le plan divin que saint Jean a osé ap ler « la philanthropie de Dieu », non dans le matérialis historique ou le totalitarisme raciste, ni même dans la c ture scientifique ou un vague libéralisme. Car, dans la lu actuelle, c'est encore une fois tout l'être humain qui est jeu jusqu'à ses plus profondes racines ontologiques. Blondel de *Lutte pour la civilisation et Philosophie de paix* se rencontre, par des voies différentes mais converg tes, avec le Maritain du *Crépuscule de la Civilisation*, et le œuvre, à tous deux, se trouve pleinement couronnée l'Encyclique *Summi Pontificatus* et le Discours de Noël Pie XII. Selon la formule de l'École, la philosophie appar une fois de plus servante de la théologie, mais y trouve p cisément toute sa noblesse intégrale.

Déjà, dans l'*Action* II (*ondes* 5 et 6 , *excursus* 26 et 2 M. Maurice Blondel avait marqué combien la patrie s'in gre dans un ordre universel de la destinée humaine. Cela développe et s'explique, de manière encore plus serrée, d *Lutte pour la civilisation et Philosophie de la paix*. O trouve de même les principes du droit des gens de Vito magistralement appliqués à notre temps. Et c'est pour que le philosophe d'Aix est arrivé à magnifier, avant mê qu'il éclatât, le plus juste des combats. Il faut lire ces q ques pages (183 à 189) pour comprendre toute la grand de notre cause. Maurice Blondel sait que « la justice n complète que dans et par l'amour ». Et c'est cela préc ment qu'il s'agit de sauver dans l'Europe actuelle. « S guerre, écrit-il, devient licite et nécessaire, juste et mê obligatoire pour sauvegarder, au prix du sang et des s frances de beaucoup, le patrimoine sacré de tout un peu fidèle à sa patrie et à ses légitimes traditions, combien encore ce devoir s'impose lorsqu'il s'agit des plus h biens de l'âme, ceux qu'il faut à tout prix garder pour et pour ceux dont nous sommes responsables. » Il n'y a à ajouter.

JEAN SOULAIROL.

André Gide d'après son Journal

I

Le quinzième et dernier volume des *Œuvres complètes* l'André Gide est paru [1]. Le Journal [2], et le Journal presque seul constitue la partie jusqu'à présent inédite le ces quinze volumes; et c'est à lui que je voudrais n'attacher exclusivement dans les pages qui suivent. l est beaucoup trop tôt pour tenter de porter un jugement d'ensemble sur l'œuvre et la personnalité de Gide; l est moins possible encore de dénombrer les ravages, élas ! certains que son influence a causés dans beaucoup 'âmes insuffisamment défendues, ou au contraire d'apprécier l'action en fin de compte peut-être bienfaisante, eut-être purificatrice qu'une réflexion plus profonde sur es écrits a pu exercer sur des consciences mieux armées

1. Contrairement à ce qu'on pourrait croire, cet ensemble imposant ne comprend pas la totalité des écrits de l'auteur des *Faux Monnayeurs*. Non seulement l'*École des Femmes, Robert* et *Geneviève,* qui forment une sorte de trilogie, paraîtront dans un volume hors série, mais on chercherait vainement dans les tomes parus *Œdipe, Retour d'U.R.S.S.,* etc. Comme l'explique l'éditeur ans l'introduction, on n'a pas voulu dépasser le nombre des olumes initialement annoncés aux souscripteurs, et on a cru 'autre part pouvoir s'arrêter à la date même à laquelle les *Œuvres Complètes* avaient commencé de paraître, c'est-à-dire en 1932.

2. Le Journal a été publié depuis, — avec une partie encore absente des *Œuvres Complètes,* qui donnera lieu à un *Appendice* à ette étude — en un volume de la collection de la *Pléiade.* Chaque tation comporte donc une double référence : l'une, tome et page, ux *Œuvres Complètes,* l'autre, page seulement, à la *Pléiade.*

et capables de discerner au-delà des ambiguïtés cultivée des refus et des négations, une ferveur authentique, u exigence de vérité et de charité qui ne peut, à mon sen être contestée sans mauvaise foi. Si André Gide a é encensé parfois sans mesure, il ne faut pas oublier qu a aussi très souvent été calomnié. Il n'y a pas bien lon temps, je l'entendais traiter purement et simplement simulateur par un écrivain de qui on n'aurait vraime pas attendu un jugement aussi outrageusement simp ficateur. Il faut ajouter que personne sans doute n'a é plus affecté que Gide par des appréciations invariabl ment sommaires et par là même iniques. Trop souven on s'est cru dispensé de soumettre ses écrits aux délic tes, aux minutieuses opérations du jugement critiqu parce que son immoralité était notoire, parce que lu même avait pris soin, semblait-il, de la déclarer et de justifier. Mais précisément, dans cet ordre, il n'exis point de *dispense*. Tout homme est fondé à exiger q ceux qui prétendent le juger fassent un effort maximu pour le comprendre. « A deux ou trois exceptions pré écrit Gide à la date du 24 novembre 1927 (XIV, p. 39 p. 863), un critique d'ici, lorsqu'il veut écrire un artic sur moi, cherche non point comment m'expliquer et n comprendre, mais comment prendre et maintenir po tion contre moi. » Voilà un avertissement dont on n pas le droit de ne pas tenir compte. Prendre positi avant d'avoir compris, c'est pour le critique enfreind la règle fondamentale à laquelle il doit se conform sous peine de se nier lui-même. La condamnation lé time qu'il porte en tant que moraliste contre certain affirmations ou certaines pratiques ne saurait tenir li de l'examen patient et scrupuleux auquel il doit proc der s'il veut faire correctement son métier.

J'ajouterai, pour n'avoir point à y revenir, que la r

ponsabilité des catholiques, ici comme ailleurs, est très grave; il y aurait de la légèreté à ne point méditer un texte comme celui-ci (XV, p. 172; p. 916) : « Je ne jurerais point, écrit Gide à la date du 5 mars 1929, qu'à certaine époque de ma vie je n'aie pas été assez près de me convertir. Dieu merci, quelques convertis de mes amis y ont mis bon ordre. Ni Jammes, ni Claudel, ni Ghéon, ni Charles Du Bos ne sauront jamais combien leur exemple m'a instruit. » Je ne conteste pas du tout que le jugement porté sur ceux qui sont cités ici soit empreint d'une grave injustice; j'en suis au contraire persuadé. Mais on ne pourra jamais s'empêcher de penser que l'excès de zèle, avec tout ce qu'il comporte inévitablement de maladresse, d'apparente prétention, d'indiscrétion, s'est retourné en fait, je ne dis pas seulement contre les hommes qui le déployaient, mais contre Celui que du fond du cœur ils entendaient servir. Il existe une façon de *témoigner pour* une vérité qui dans la pratique, par ses effets, revient à *témoigner contre*; et c'est là, me semble-t-il, ce qu'un catholique digne de ce nom doit toujours garder en mémoire. Dans le cas qui nous occupe, il serait trop facile de chercher à se persuader qu'en aucune circonstance, et quoi qu'il ait pu dire, Gide ne se serait résolu à accomplir l'acte décisif; on n'enferme pas un être libre dans une définition, l'incroyance n'est pas un cercle de Popilius, pour un chrétien il n'existe pas de cercles de Popilius.

Je souhaiterais qu'on voulût bien voir dans la présente étude une introduction, dont je suis au reste le premier à discerner les lacunes, à un ouvrage d'ensemble qui, je le répète, ne pourra être composé que beaucoup plus tard. L'intérêt majeur du Journal consiste en ce qu'il nous permet de préciser pour nous-mêmes l'idée que Gide se forme de sa personnalité, de son œuvre, de

ses rapports avec les autres, et j'entends par là aussi bien ses contemporains que les grands écrivains, les grands artistes du passé dont il a subi l'influence; on sait d'ailleurs que cette notion d'influence a été soumise par lui à une analyse d'une grande portée. Avant de faire comparaître Gide à la barre d'un tribunal, nous avons l'obligation d'imposer provisoirement silence aux protestations que tel de ses écrits a pu éveiller en nous, et de nous placer, par un effort résolu de sympathie, au cœur même de sa conscience. Ses adversaires ne manqueront pas de prétendre, il est vrai, que par là nous entrerons dans son jeu, et que le Journal a précisément pour objet de nous attirer dans ce piège. Je répondrai que je n'en crois rien, et que le Journal m'apparaît quant à moi comme un des témoignages les plus amples et les plus authentiques qu'un artiste ait rendus sur lui-même. Mais, dira-t-on, le simple fait qu'il ait tenu à publier son Journal de son vivant n'est-il pas de nature à éveiller notre méfiance? N'y a-t-il pas tout lieu de supposer qu'il a voulu produire sur son lecteur une certaine impression dont lui-même serait encore susceptible de recueillir le bénéfice? Sans doute, poursuivra-t-on, comprend-on aisément le vœu qu'il exprime de voir ce Journal aider à empêcher « la mésinterprétation de ses œuvres que si souvent il voit mal comprises, même sans intention hostile » (XV, p. 360; p. 1028). Mais n'aurait-il pu se contenter de savoir que ces éclaircissements, son Journal les apporterait *après sa mort*? Ce serait là répondrai-je, oublier une certaine impatience qui me paraît une donnée assez fondamentale de son tempérament. Ne nous livre-t-il pas cet aveu que d'aucuns jugeront cynique, et qui me paraît émouvant : « Depuis que j'ai pris mon parti de n'écrire peut-être plus que des posthumes, je n'ai plus envie d'écrire rien du tout

16 mars 1931, XV, p. 372; p. 1036). Je sais bien que ans les *Lettres à Angèle,* trente-trois ans auparavant, il xprimait un sentiment opposé : « J'aime, comme Pas-al, attendre d'être mort pour livrer mes pensées. Qu'el-es vivent après! ça les regarde, mais c'est parce que soi n est mort. » Mais depuis lors le temps a passé; peut-tre a-t-il perdu sa foi dans les idées, ou tout au moins ans leur existence autonome. Par contre, sa sensibilité l'ambiance est demeurée intense; peut-être même 'est-elle exaspérée ; il souffre de la constater, il s'en rite; mais le pouvoir ne lui a pas été conféré de sauve-arder en soi l'indépendance altière de ceux qui réser-ent leurs confidences pour leurs survivants. Il appré-ende, j'entends par là qu'il réalise sa propre mort avec ne terrible précision; et je ne suis pas bien sûr, malgré uelques phrases éparses dans ses écrits, que la destinée osthume de ceux-ci l'occupe beaucoup, sauf dans la esure où il peut en goûter actuellement les prémices. i cette indifférence existe chez lui, je vois mal de quel roit nous la lui reprocherions. Le recours à la postérité trop souvent fait fonction d'alibi. Ce que j'ose affirmer, n tous les cas, c'est que nulle part il ne s'est appliqué ans son Journal à composer sa propre figure, à en pré-enter une image flatteuse ou stylisée. Il faut remarquer u surplus que son journal n'a jamais été pour lui ce u'il est pour un Charles Du Bos, virtuose incomparable e l'intimité avec soi-même : un confident, un *alter ego*; dirai que c'est un journal sans majuscule. Au fond, ide a horreur de l'introspection, d'une certaine atten-on qui se crispe sur soi-même.

Parler de moi m'ennuie, écrit-il de très bonne heure (8 octobre 91, I, p. 483; p. 26); un journal est utile dans les évolutions mo-es conscientes, voulues et difficiles. On veut savoir où l'on en . Mais ce que je dirais maintenant, ce serait des ressassements

sur moi-même. Un journal intime est intéressant surtout quan
note l'éveil des idées; ou des sens lors de la puberté; ou b
enfin lorsqu'on se sent mourir. Il n'y a plus en moi de drame
n'y a plus que des idées remuées. Je n'ai plus besoin de m'écr

Le mot drame ici est important. Beaucoup plus ta
en février 1924 (XIII, pp. 453-454; p. 782), il s'exp
mera en ces termes :

Si plus tard on publie mon journal, je crains qu'il ne donne
moi une idée assez fausse. Je ne l'ai point tenu durant les long
périodes d'équilibre, de santé, de bonheur; mais bien durant
périodes de dépression où j'avais besoin de lui pour me ressa
et où je me montre pitoyable. Dès que reparaît le soleil, je
perds de vue et suis tout occupé par le travail et par la vie. M
journal ne reflète rien de cela, mais seulement mes périodes
désespoir. Je n'en ai plus connu depuis longtemps.

Voilà une indication dont nous devrons tenir gra
compte; je n'hésite pas à dire cependant que, lu s
parti-pris, le journal donne de la personnalité de G
une idée infiniment plus complète qu'il ne l'a cru
même. Ses détracteurs ne manqueront pas d'allég
au surplus que c'est pour gagner la confiance du lect
qu'il note avec soin tel travers, telle mesquinerie (pa
monie, susceptibilité, etc.) qu'un autre moins ha
n'aurait pas manqué de dissimuler. On l'accusera d
de mettre encore de la complaisance dans l'acte mê
par lequel il semble se charger. Je refuse, pour
part, de voir là quoi que ce soit qui ressemble à un
cul. Il y a chez Gide un désir non seulement de se v
mais d'être vu tel qu'il est, qui ne saurait être confo
avec un exhibitionnisme dont, par ailleurs, il n'est pe
être pas absolument incapable. Mais je ne puis, qu
à moi, lire sans émotion une note telle que celle-ci (7
vrier 1916, VIII, p. 214; p. 537) :

Je n'ai jamais été plus modeste qu'en me contraignant à éc

quotidiennement dans ce carnet des pages que je sais et sens si pertinemment médiocres, ces redites, ces balbutiements si peu propres à me faire valoir, admirer ou aimer. — Toujours m'a poursuivi le désir de secouer les affections sinon celles de qualité toute exquise et supérieure. Si ces carnets viennent au jour plus tard, combien n'en rebuteront-ils pas encore... mais combien j'aime celui qui malgré eux, à travers eux, voudra demeurer mon ami. — Je m'attache à ce carnet désespérément; il fait partie de ma patience, il m'aide à ne pas enfoncer.

Ce texte prend, me semble-t-il, toute sa valeur lorsqu'on le confronte avec d'autres notes où il se demande avec angoisse si l'écrivain, dans la mesure même où il s'acquitte de sa tâche d'écrivain, ne risque pas de manquer à la sincérité.

Il me semble parfois que je n'ai rien écrit de sérieux jusqu'ici, que je n'ai présenté qu'ironiquement ma pensée, et que si je disparaissais aujourd'hui, je ne laisserais de moi qu'une image d'après laquelle mon ange même ne pourrait me reconnaître... Peut-être après tout, cette croyance en l'œuvre d'art et ce culte que je lui voue empêcheront-ils cette parfaite sincérité que je voudrais désormais obtenir de moi-même. Qu'ai-je affaire de la limpidité qui n'est qu'une qualité de style? (26 juin 1913, VII, pp. 565-566; p. 388).

Constamment se fait jour le souci de « ne pas poser devant soi-même » (XIV, p. 374; p. 851). Il y a là un invariant sur lequel on ne saurait trop insister. Dès sa jeunesse, il pouvait écrire que

La chose la plus difficile quand on a commencé d'écrire, c'est d'être sincère... La crainte de ne pas être sincère me tourmente depuis plusieurs mois et m'empêche d'écrire... (31 décembre 1891, I, p. 486; pp. 27-28).

Le même jour il s'interroge sur la nature de la sincérité artistique.

Je trouve ceci provisoirement : que jamais le mot ne précède

l'idée. Ou bien : que le mot soit toujours nécessité par elle; i faut qu'il soit irrésistible, insupprimable; et de même pour l phrase, pour l'œuvre tout entière. Et pour la vie entière de l'ar tiste, il faut que sa vocation soit irrésistible; qu'il ne puisse pa ne pas écrire (je voudrais qu'il se résiste à lui-même d'abord, qu'i souffre).

Vue d'adolescent, vue romantique que peu à peu l'ex périence précisera, rectifiera; mais bien longtemps, e peut-être toujours, l'incertitude persistera quant à l nature même, à la possibilité, à la valeur de la sincérit telle qu'on l'entend ou croit l'entendre communémen Cette incertitude ira même grandissant, me semble-t-i à mesure que Gide prendra une conscience plus aigu de la déconcertante plasticité qui est propre à notre êt intérieur. « Ne pas poser devant soi-même, écrit-il dan une note à laquelle j'ai déjà fait allusion » (9 octob 1927, XIV, p. 374; p. 851).

Id est : ne pas affecter les qualités et les vertus que l'on souha terait d'avoir, mais que l'on n'a pas. Mais l'être humain est extraordinairement perfectible (Amiel eût écrit d'abord : m léable, modifiable, etc.) que souvent l'on devient ce que l' souhaite d'être, et l'on finit par éprouver vraiment le sentime que d'abord l'on feint d'éprouver, si toutefois l'on ne joue pas ce comédie pour les autres. Et combien de gens pour s'être crus vots ou amoureux, sont devenus bientôt des dévots ou des amo reux sincères; combien par contre en doutant de leurs sentimen ont empêché ceux-ci d'éclore. Il n'est pas mauvais parfois de faire crédit à soi-même.

Et Gide ajoute entre parenthèses cette instructi remarque : « Il est plus facile de penser ceci à cinquan huit ans qu'à vingt ans. » La suite n'est pas moins sig ficative :

S'il est encore chimérique à soixante ans de croire que l se connaît bien, il est dangereux à vingt ans de chercher à b se connaître. Mon désir sans doute est sincère; mais mon désir

le vaincre ne l'est pas moins. L'important n'est pas là, et peu me chaut de supputer l'authenticité de l'un ou de l'autre. L'important, c'est de savoir si j'ai raison de chercher à triompher de ce désir, si c'est par peur ou par vertu que je lutte, par peur des autres ou de moi, etc., etc.

Nous voici, semble-t-il, sur un terrain ferme; mais aussitôt Gide l'abandonne, parce que les questions, les ratiocinations, lui répugnent.

Questions du reste que je ne me pose plus jamais. Le romancier qui fait son héros se demander tout cela n'est pas dans le vrai; ou bien son héros n'est qu'un pleutre. Toutes ces questions, on ne se les pose qu'ensuite, et seulement si on est ergoteur. Elles ne précèdent pas si souvent l'action qu'elles ne la remplacent. — La phrase qui commence par « Je me connais » finit toujours en négative : « Je me connais : je ne.... pas. »

Quoi de plus équivoque, observons-le en passant, que cette dernière remarque? Faut-il y voir la condamnation de toute réflexion sur soi? Il y a, nous aurons à le constater plus d'une fois, un courant dans la pensée de Gide qui est orienté dans ce sens; et pourtant elle ne s'y réduit certainement pas. Il faut d'ailleurs distinguer ici au moins deux perspectives, et probablement bien davantage, suivant qu'il apprécie sa multiplicité, son incohésion intérieure comme une déficience de l'homme ou comme une condition peut-être nécessaire de l'œuvre d'art. Ces nuances et d'autres encore apparaissent, me semble-t-il, dans des textes comme ceux-ci :

Avec quelle facilité chez moi succède à la curiosité la plus ardente une quasi complète indifférence... J'admire ceux qui sont toujours égaux à eux-mêmes, qui ne se font jamais défaut. Quant à moi, je ne puis compter sur moi-même. D'où ma peur des rendez-vous, des engagements (juillet 1931, XV, p. 408; p. 1060).

Rien ne se tient, rien n'est constant ni sûr dans ma vie. Tour à tour, je ressemble et diffère; il n'y a pas de créature si étrangère que je ne puisse jurer d'approcher. Je ne sais encore à trente-

six ans si je suis avare ou prodigue, sobre ou glouton... ou plutôt, me sentant porté soudain de l'un à l'autre extrême, dans ce balancement même je sens que ma fatalité s'accomplit. Pourquoi formerais-je en m'imitant facticement moi-même, la factice unité de ma vie ? C'est dans le mouvement que je peux trouver équilibre. — Par mon hérédité qui croise en moi deux systèmes de vie très différents se peuvent expliquer cette complexité et ces contradictions dont je souffre (24 août 1905, IV, p. 548; p. 174).

Dont je souffre : retenons cet aveu en même temps que l'absolution qu'ici l'homme se confère au nom d'une certaine « nature ». Voici maintenant la justification qu'il se découvre en tant qu'artiste :

Parce qu'il m'a toujours été plus facile d'élire ou de repousser au nom d'autrui qu'en mon nom propre, j'accepte bien volontiers de n'avoir pas d'existence bien définie, si les êtres que je crée en extrais de moi en ont une (1927, XIV, p. 338; p. 828).

Le problème irritant de la sincérité trouverait sa solution si l'on pouvait admettre que la véritable réalité réside pour l'artiste non dans sa nature fluente et insaisissable, mais dans l'œuvre en vue et à partir de laquelle il s'ordonne intérieurement. Ceci est exprimé avec une grande netteté dans une note du 22 juillet 1922 :

Il me paraît que chacun de mes livres n'a point tant été le produit d'une disposition intérieure nouvelle que sa cause tout au contraire, et la provocation première de cette disposition d'âme et d'esprit dans laquelle je devais me maintenir pour en mener bien l'élaboration. Je voudrais exprimer cela d'une manière plus simple : que le livre sitôt conçu dispose de moi tout entier, et qu pour lui tout en moi jusqu'au plus profond de moi s'instrumente Je n'ai plus d'autre personnalité que celle qui convient à cette œuvre — objective ? subjective ? Ces mots perdent ici tout leur sens; car s'il m'arrive de peindre d'après moi (et parfois il me paraît qu'il ne se peut d'autre exacte peinture) c'est que d'abord j'ai commencé par devenir celui-là même que je voulais portraiture (XI, pp. 348-349; p. 737).

Mais comment expliquer alors la violence avec la

uelle, si souvent, et de son aveu même, il se déprend e l'œuvre terminée, s'en détourne, et s'oriente aussitôt ans une direction tout autre, comme s'il redoutait de e laisser emprisonner par sa propre création ? Certains extes rédigés après l'achèvement de la *Porte étroite* ont étrangement caractéristiques :

Quel que soit le livre que j'écris, je ne m'y donne jamais tout ntier, et le sujet qui me réclame le plus instamment sitôt après e développe cependant à l'autre extrémité de moi-même. — On e tracera pas aisément la trajectoire de mon esprit; sa courbe ne révélera que dans mon style et échappera à plus d'un. Si quelu'un dans mon dernier écrit pense saisir enfin ma ressemblance, u'il se détrompe : c'est toujours de mon dernier-né que je suis plus différent (VI, pp. 402-403; p. 275).

Ici, il est bien clair que Gide prétend affirmer sa transendance par rapport à chacune de ses œuvres en partiulier, au lieu que, dans le texte que je citais précédemnent, il semblerait que l'œuvre au contraire soit une fin n soi à laquelle l'artiste se subordonne. Peut-être faut- remarquer que la note de juillet 1922 a été écrite au noment où Gide commençait à être hanté par les *Faux Monnayeurs,* son premier, je dirai volontiers son seul oman, l'œuvre où il s'est manifestement donné pour ut de rivaliser avec les grands créateurs de personnages - un Balzac ou un Dostoïevski. On comprend très bien ans ces conditions que Gide ait espéré trouver dans expérience qu'il faisait d'une certaine inconsistance térieure le gage — ou la rançon, comme on voudra — une puissance démiurgique à laquelle il lui était nécesaire de croire pour pouvoir faire son roman.

Mais comment ne pas voir en même temps que cette pérance, l'œuvre de Gide dans son ensemble la dément - et que le seul véritable personnage que Gide ait créé - c'est Gide lui-même ? Qu'on me pardonne cette paren-

thèse, elle me paraissait indispensable pour orienter l lecteur au milieu du dédale dans lequel il nous fait ch minier. Je ne crois pas émettre ici un jugement extérieu à l'œuvre et qui, en tant que tel, devrait être regard comme arbitraire. La façon même dont Gide s'exprim sur « l'objectivité romancière » montre assez qu'il e lui-même tiraillé entre la notion que s'en formèrent tou les grands créateurs et une idée assez différente q répond à ses *propres* exigences, à ses *propres* possib lités.

Ce qu'on appelle aujourd'hui objectivité est assez aisé a romanciers sans paysage intérieur. Je peux dire que ce n'est pas moi-même que je m'intéressais, mais au conflit de certaines idé dont mon âme n'était que le théâtre, et où je faisais foncti moins d'acteur que de spectateur, de témoin (19 mars 1924, XI pp. 455-456; p. 783).

Mais voici qui est encore plus net; nous sommes lendemain des *Faux Monnayeurs*.

Tout ce que j'écrirais pour m'expliquer, me disculper, me fendre, je dois me refuser tout cela. J'imagine souvent telles p faces à l'*Immoraliste,* aux *Faux Monnayeurs,* à la *Symphon* l'une surtout où exposer ce que j'entends par l'objectivité roma cière, où établir deux sortes de romans, ou du moins deux façc de peindre la vie, qui dans certains romans se rejoignent. L'u extérieure et que l'on nomme communément objective, qui v d'abord le geste d'autrui, l'événement, et qui l'interprète. L'aut qui s'attache d'abord aux émotions, aux pensées, et risque [3] *rester impuissante à peindre quoi que ce soit qui n'ait d'abord ressenti par l'auteur*. La richesse de celui-ci, sa complexité, l' tagonisme de ses possibilités trop diverses, permettrons la p grande diversité de ses créations. *Mais c'est de lui que tout émar Il est le seul garant de la vérité qu'il révèle, le seul juge.* Tout l' fer et le ciel de ses personnages est en lui. Ce n'est pas lui q peint, mais ce qu'il peint, il aurait pu le devenir s'il n'était

3. Les italiques sont de moi.

devenu tout lui-même. C'est pour pouvoir écrire *Hamlet* que Shakespeare ne s'est pas laissé devenir Othello...

Et un peu plus loin :

Rien n'est fait si ce personnage que j'assume, je n'ai pas su vraiment le devenir, jusqu'à me donner le change, et me dépersonnaliser en lui jusqu'à encourir le reproche de n'avoir jamais su portraiturer que moi-même, si différents que soient entre eux Saül, Candaule, Lafcadio, le pasteur de ma *Symphonie,* ou La Pérouse ou Armand. C'est revenir à moi qui m'embarrasse, car, en vérité, je ne sais plus bien qui je suis; ou, si l'on préfère : je ne suis jamais; je deviens (8 février 1927, XIV, pp. 339-340; pp. 829-830).

Il est à craindre que ces déclarations en apparence si nettes ne recouvrent en réalité une équivoque et une illusion. « Je sens incessamment, lisons-nous dans les *Feuillets* (X, p. 479), que mes richesses s'entrenuisent. Elles sont compliquées; pourtant, je n'en veux apprécier ni le détail, ni le nombre. » C'est dire que cette complexité, que ces oppositions chez Gide prennent conscience d'elles-mêmes en deçà de toute création romanesque; et que, dès lors, les personnages tendront inévitablement à se présenter comme les truchements diversifiés entre lesquels se répartit, si j'ose dire, la conscience polyphonique du romancier. Voilà pourquoi Gide peut déclarer que c'est de l'auteur que tout émane, qui est le seul garant de la vérité qu'il révèle, le seul juge. Mais je demeure convaincu que chez le créateur authentique, qu'il s'appelle Balzac, Tolstoï ou Dostoïevski, on ne constate pas cette priorité d'un dialogue intérieur explicite par rapport à la multiplicité extériorisée des personnages. Si mystérieux que puisse être ce phénomène, qui contredit en effet une certaine logique au moins apparente, les personnages que dressent devant nous ces grands génies ne sont pas des truchements, ils

n'incarnent pas les aspects complémentaires d'un esprit qui, pour se délivrer d'une richesse qui l'encombre, se distribuerait entre eux, afin de se ressaisir d'ailleurs par leur intermédiaire. Ce qui se passe est, je crois, beaucoup plus simple et beaucoup plus obscur : ces personnages *existent* d'abord, ils *sont là* d'abord; le romancier les constate avant de les pénétrer, et peut-être n'est-il pas exact de dire que nécessairement il *devient* ces personnages. Ne serait-ce pas une vue simplificatrice que celle qui consiste à supprimer les intermédiaires entre une représentation objective ou inanimée d'une part, une endosmose ou une identification de l'autre? C'est entre ces extrêmes que se situent toutes les relations personnelles concrètes : celle du romancier à ses personnages en est une, et non la moins chargée d'amour.

Au reste, comment ne pas attacher une importance centrale à l'aveu que voici?

> Le seul drame qui vraiment m'intéresse et que je voudrais toujours à nouveau relater, c'est le débat de tout être avec ce qui l'empêche d'être authentique, avec ce qui s'oppose à son intégrité, à son intégration. L'obstacle est le plus souvent en lui-même, et tout le reste n'est qu'accident (XV, p. 307; p. 995).

Cette déclaration montre nettement à quel point Gide est intéressé, je dirai même impliqué, dans les histoires qu'il raconte; certes, nous nous en doutions, mais lui-même en convient ici. Car ce drame, c'est exactement le sien, c'est son drame permanent à lui. Mais la caractéristique du grand romancier consiste en ce qu'il accomplit une démarche précisément opposée à celle qui est ici évoquée, puisqu'il intériorise et assume un drame qui au départ n'est pas le sien, puisqu'il l'échauffe à son contact, qu'il l'éclaire à sa lumière.

> L'extraordinaire difficulté, écrit encore Gide à la même époque,

'est-à-dire en 1931 (XV, p. 383; p. 1043), que je trouve à m'ex-
rimer aujourd'hui ne vient-elle pas aussi de ce que plus aucun
ersonnage imaginaire ne m'habite et que c'est en mon nom
ropre que je cherche à parler ? Je le crois volontiers, et que le
neilleur moyen de triompher de cette impuissance (j'allais dire
le cette aphasie) serait d'inventer de nouveau un héros responsa-
le, ayant soin de le douer de certaines facultés d'élocution. Bien
naladroit si je n'y parviens.

Il faut conclure de là que les personnages de Gide
urent parfois pour lui des interprètes non seulement
ntre lui-même et ses lecteurs, mais aussi et plus pro-
ondément entre lui-même et lui-même; et ce qui est le
lus singulier, c'est qu'il ait pu user consciemment de
e détour, de cette médiation, pour se communiquer à
ui-même, pour traverser la zone de scrupules, de réti-
ences qui entoure les aveux naissants, comme les nua-
es qui s'amoncellent parfois dans la partie du ciel où
aube va poindre. Mais alors ne conviendrait-il pas d'é-
oquer à propos des héros gidiens les pseudonymes, les
nasques dont usa à profusion un Kierkegaard ?

(*A suivre.*)

GABRIEL MARCEL.

CHRONIQUE ARTISTIQUE

Malgré les hostilités, la vie artistique n'est pas complèt ment éteinte. A la galerie « Beaux-Arts » s'est ouverte, 8 décembre, l'exposition des Élèves Mobilisés de la Grand Masse de l'École des Beaux-Arts, et ce n'est pas sans émotio que l'on parcourt les salles tapissées de toiles, dont que ques-unes évoquent déjà des épisodes de la vie militaire.

Les œuvres de Kalebedjian sont surprenantes de couleu et de poésie. Ici, un saint François, au flanc d'une colli rousse dominée par Assise, écoute extasié la musique d'u ange violoniste à robe bleue pailletée d'or. Ailleurs, des a ges en file indienne donnent un concert séraphique da un décor de rêve. De ces deux toiles s'exhale un parfum Cinquecento, évocateur de la fresque et des tapisseries haute lisse. Ailleurs encore, l'artiste a créé de très petit œuvres d'une technique amusante : les contours d'un cav lier et d'une Vénus marine sont fixés sur le verre, tand que les détails, le modelé des figures, sont peints à l'aqu relle sur le papier; ainsi le papier et le verre sont étroit ment liés par la forme et par la couleur, tout l'art consis ici dans le jeu des effets de couleur : les contours chatoie sur la matière irisée, tandis que transparaissent les form exécutées sur un papier mat. L'art populaire d'Europe ce trale nous avait révélé ce procédé.

Beaucoup de paysages, peu d'académies, et, ce qui agréable à constater, assez peu de véritables pastiches.

De Runacher, une embouchure de fleuve, large, aér nous fait songer à Boudin; les maisons bretonnes de Fil cier, au bord d'un rivage au ciel tourmenté, accusent sens poussé des couleurs et de la profondeur. Murat p sente une petite gare maritime avec une locomotive au p mier plan et un fond de mer et de voiles qui s'équilibre avec beaucoup d'harmonie, les couleurs sont nettes et tons riches. Le dessus de porte de Lagrange, à fond g avec un château de cartes et des dés, est une toile excelle

presque aussi exquise de couleur que celles du peintre de La Fresnaye. Coutrou peint un champ piqueté de fleurs jaunes qui rappellent les bouquets d'Odilon Redon; A. Maurice expose un *Golfe d'Ajaccio* doux et doré comme un Maurice Denis.

Signalons d'assez beaux dessins, gravures, pointes sèches parmi lesquels la *Crucifixion* de Leygue, dessin à la plume, où les larrons en effigie, suspendus dans le vide, leurs corps tordus, démesurément allongés, encadrent un Christ exsangue, dans une ordonnance qui fait songer à l'art hittite.

Dans le domaine des arts mineurs, Leygue expose une figure nimbée en métal repoussé et doré, d'une étonnante paysannerie; ailleurs, une *Cène* en terre cuite polychromée, d'une saveur toute particulière, fait songer aux émaux du XIIe siècle.

L'ensemble de cette exposition donne l'impression d'un réel progrès chez ces jeunes académistes auxquels on a pu adresser tant de reproches pendant ces quinze dernières années, et c'est avec une tristesse profonde que l'on songe à tant de forces créatrices de beauté, momentanément interrompues dans leur essor.

HÉLÈNE BOKANOWSKI.

THÉATRE

Au cours de l'autre guerre, René Doumic condamnait un nouvelle pièce en déclarant que la France n'avait aucun envie de connaître les infortunes du principal personnag Les expressions étaient même telles que les typographes d la *Revue des Deux Mondes* n'en croyaient pas leurs yeu Gros bon sens, mais plus gros que bon. Quelles que soien les circonstances, les complications sentimentales de Phèdi et même la jalousie des barbons de Molière restent capabl de nous intéresser. L'homme n'est jamais indifférent l'homme : un théâtre humain est de tous les temps. Il n a pas un théâtre pour le temps de guerre et un théâtre pou le temps de paix : ce qui devient insupportable pendant guerre, c'est ce que nous ferions mieux de ne pas support pendant la paix.

« Peut-on jouer pendant la guerre une pièce qui n'e qu'une petite *histoire de rire*[1] ? » demande M. Armand S lacrou en tête d'un article dont la pensée, le style et le to expriment une âme délicate et sensible aux vrais problème « Un auteur dramatique peut-il faire jouer une pièce qu'il écrite en temps de paix et pour le temps de paix, peut faire jouer une pièce qui raconte des histoires telles qu l'auteur avait intitulé sa pièce : *Histoire de rire* ? » Apr avoir hésité, et devant le caractère imprévu de la guer actuelle, M. Salacrou a porté au Théâtre de la Madelei cette pièce « vraiment inactuelle et en dehors de toutes n terribles préoccupations quotidiennes », cette pièce qu aurait été incapable d'écrire après le 1er septembre. Il e certainement raison, mais, à notre sens, pour d'autres ra sons que celles de son article. « Ma pièce n'est qu'une d traction, et la guerre nouvelle demande des distractions dit M. Salacrou à sa conscience. Certes, le divertissement e l'une de ces multiples forces qui constituent la résistan

1. *Paris-Soir*, 23 décembre 1939.

d'un pays : toutefois, au théâtre — nous ne disons pas au cabaret ou au music-hall —, c'est la qualité du divertissement qui est la véritable justification, c'est la qualité de ces trois actes qui doit les préserver de toute critique rappelant celle de René Doumic.

Histoire de rire, mais de quel rire ? « Un rire qui n'avait que l'air de rire » : cette remarque d'un personnage définit bien le rire de M. Armand Salacrou. Ses hommes et ses femmes sont des marionnettes qui auraient une âme : leurs aventures participent à une espèce de drame mêlé de comédie, mais où le drame tend à la tragédie et la comédie tourne au vaudeville. Tragi-vaudeville, telle serait sans doute la manière la plus courte de caractériser cette pièce. *Histoire de rire*, dans la mesure, toutefois, où le rire est possible à l'intérieur d'un monde où personne n'est heureux, où chacun souffre comme il peut, où la bagatelle est terriblement grave. D'où vient donc qu'un mauvais sort a été jeté sur ce monde ? Tel est le problème de M. Salacrou aujourd'hui comme hier. Nous avons l'impression qu'il reste encore sans réponse. Du moins l'auteur de *La terre est ronde* sait-il parfaitement le situer. L'homme aime, tel est le principe de sa grandeur et aussi de sa misère : il y a dans l'amour un germe d'éternité, ce qui se traduit dans sa condition temporelle par une exigence d'ordre. *Histoire de rire* raconte deux adultères qui n'arrivent pas à devenir des fantaisies sans importance. Leur échec n'est nullement une justification du mariage au nom de la société et d'un ordre extérieur à l'amour : il signifie le mystère d'un amour qui est ordre. C'est pourquoi, dans les jeux de l'amour et du hasard, l'amour n'est jamais jeu.

M. Armand Salacrou reprend ici la coupe classique en trois actes. Une excellente interprétation n'empêche pas de percevoir certaines longueurs, surtout dans les dernières scènes. Mais on n'oubliera pas l'extrême difficulté de l'entreprise : écrire une fantaisie sur ce qui exclut la fantaisie, rendre sensible à travers un divertissement l'impossibilité pour l'homme de se maintenir en équilibre en fuyant la vie profonde.

HENRI GOUHIER.

MOIS ARTISTIQUE : DÉCEMBRE

2. — L'Académie des Beaux-Arts décerne un prix à un jeune peintre d'avenir, Claude Dodane.
4. — Remarqué que le *Mickiewicz* de Bourdelle, place de l'Alma, se dresse encore à l'air libre. Beau symbole involontaire.
5. — La galerie de Beaux-Arts inaugure son ensemble de tableaux de l'école dite de Fontainebleau.
8. — Même galerie, les pochades de la Grande Masse de l'École qui n'est pas allée à Fontainebleau.
12. — Les bronzes alignés contre le mur extérieur du musée du Luxembourg commencent à être enlevés.
13. — Mort de Paul Jamot, tertiaire dominicain, membre de l'Institut, et ancien conservateur des peintures au Louvre, auteur d'importants ouvrages d'art. — Le sculpteur André Deluol, soldat, vient de tailler une Vierge qui se dresse sur des autels lors de messes aux armées.
15. — Nouvelles d'artistes. Peintres : Jean Hugo est capitaine de chasseurs; Caillard est lieutenant; Yves Brayer, dans l'intendance; Jacques Despierre, artilleur; Bezombes, au service géographique; Claude Foreau, dans le génie, aux côtés d'instructeurs de la nouvelle armée polonaise; André Marchand, sur le front. Sculpteurs : Georges Saupique est capitaine; Le Bozec, dans une compagnie de poids-lourds; Milleret, dans un parc de transmissions; Raymond Martin, topographe; André Rivaud, capitaine du génie; Yencesse, infirmier. Décorateurs : Cassandre, artilleur; Debarre, dans un état-major; André Arbus, à l'Armement; Pierre Sonrel aussi; Jean Lardin, dans le génie, et son frère Pierre dans la topographie.
17. — Mort de M. Georges Viau, dentiste, et émérite collectionneur d'art contemporain.
21. — Le peintre Kisling, sapeur, a été récemment démobilisé. Il est ancien combattant.
26. — M. Becquet, conseiller municipal, demande publiquement que les monuments de la Ville de Paris situés sur le domaine de l'État soient mieux protégés. M. Villey, préfet de la Seine, lui répond qu'il transmet ses vœux aux services compétents de l'État.
29. — M. Jacques Jaujard, sous-directeur des Musées Nationaux, en devient directeur. Nomination bien faite pour servir la confiance dans le domaine des musées, le nouveau directeur étant aussi actif qu'intelligent, loyal que dévoué à la chose publique. Belle et bonne nouvelle de fin d'année.

GASTON POULAIN.

JEUNESSES

.-M. CARRÉ, O.P. *De nouveaux objectifs pour l'Action catholique.*

... proposés à la « curiosité » des jeunes chrétiens aux Armées.

JEUNESSE ÉTUDIANTE

. WEYDERT. *Réalisations et projets de la J.E.C.*

Le tour d'horizon, commencé en octobre avec la J.O.C. et le scoutisme dans la guerre, est ici poursuivi pour la jeunesse étudiante.

G. T. *La rentrée des Facultés.*

JEUNESSE ALLEMANDE

. EBRARD. *Ce qu'on disait de la France.*

En Allemagne, il y a un an.

DOCUMENTS : LA MYSTIQUE DE LA JEUNESSE HITLÉRIENNE.

« En nous vit encore l'esprit des anciens. »
« Travailler pour ton peuple, c'est t'ennoblir toi-même. »

CHRONIQUE DE LA RUE,
par H. BOKANOWSKI.

LETTRES DE NOS AMIS

Lettre d'un sergent-pilote. — Lettre d'un prêtre-officier.

JALONS DE ROUTE

De nouveaux objectifs pour l'Action catholique

Une certaine curiosité est nécessaire à l'apôtre.
parle d'une curiosité psychologique faisant appel
goût de connaître, et soumise par là même aux disci
nes précises qui conditionnent tout progrès du savoir

Le zèle ne suffit pas. L'efficacité de l'action exige
constant ajustement des efforts. L'adaptation concr
ne s'obtient qu'au terme d'approximations laborieus
Ajustement, adaptation qui supposent, chez l'apôt
une charité vivante, certes! mais aussi un contact ét
avec la réalité humaine du milieu auquel Dieu l'envo

Or, la guerre d'aujourd'hui a bouleversé les objec
et les méthodes de notre conquête chrétienne. De gr
des voix se sont sans doute élevées pour définir les b
nouveaux et placer au premier rang de « ce qui est
cause » la civilisation occidentale elle-même; nos m
tants peuvent donc être assurés que leur champ d'
tion s'est étendu, et qu'ils sont conviés à une sorte d
postolat essentiel : la défense et le maintien de traditi
sacrées, et d'abord de cet esprit chrétien qui est capa
de féconder l'avenir comme il a fait le passé.

Mais cette certitude, qui justifie notre engagem
ne dispense point l'apôtre des formes plus humbles

immédiates de l'action. Arraché au milieu providentiel où sa vie rayonnait, et dont il connaissait bien les misères et les secrètes possibilités de résurrection, le voici, mobilisé, devant des êtres pour la plupart inconnus, aux prises avec des hommes dont il ignorait tout, peut-être, de la culture ou de la profession. Même si le sort l'a favorisé en le laissant avec ceux de sa condition, et s'il ne souffre donc point de dépaysement, il voisine aujourd'hui avec des frères qu'il croyait ne jamais pouvoir approcher.

Son zèle ne suffira pas. Ce qu'il avait appris du cœur humain, quand il s'efforçait hier encore de ramener des pécheurs au Christ, ne lui servira qu'imparfaitement. La réalité est toute neuve. On est en guerre, et dans une guerre qui — pour le moment — cherche moins la décision sur les champs de bataille que dans les âmes. *Avec ses répercussions imprévisibles, ses drames atroces, ses vertus purifiantes, la guerre se joue dans les âmes. Aussi est-ce devant les âmes, et pour suivre et guider leurs réactions de ce soir et de demain, qu'avec une curiosité exigeante et passionnée l'apôtre doit ouvrir les yeux.*

*
* *

Dans cet effort, il se peut que lui reviennent en mémoire certains fragments du beau poème que La Revue des Jeunes *écrivait il y a dix-huit mois, à la louange du pays.*

Sensibles à la voix des métiers, à la rumeur des champs, aux prières de nos prêtres, aux gestes de nos missionnaires, et, par-dessus tout, à la continuité d'un certain mode de vivre et de penser, nous dressions un approximatif bilan des « Réserves de la France ». Nous le faisions avec quelque hâte, car le dépôt était déjà menacé, chez nous, par le dilettantisme et l'injustice, et parce que nous pressentions que d'autres emplois al-

laient bientôt s'offrir aux patiences accumulées de tou un peuple.

Mais l'enquête procédait par larges coupes dans l réalité française, et qu'il s'agît de la Marine, du Palai ou de la recherche scientifique, l'analyse se bornait saisir l'inspiration et les cadres permanents d'un corp social.

La Vie Intellectuelle-Revue des Jeunes *envisage au jourd'hui un nouveau coup de sonde. Ces valeurs de c vilisation que le pays en armes défend, dans quelle me sure se survivent-elles,* concrètement, *en chacun d nous? Ces réserves, est-il vrai que le contact inattend des cantonnements en prouve la persistance et la pro fondeur? Si, volontairement, nous avons renoncé à l paix, parce qu'une certaine manière d'être et de vivr libre était en Europe contredite à mort, quel sens le Français ont-ils de ces biens les plus précieux d l'homme, le foyer et le métier, réalités qui suffisent traduire et à épuiser sa richesse d'amour?*

Il ne s'agit donc pas d'une enquête sur l'état propre ment chrétien de la France. Nous songeons d'abord cette foi essentielle dans l'humain et dans les valeur premières de la nature que le christianisme ne crée pa mais baptise et magnifie. C'est seulement comme cons quence de ce bilan qu'apparaîtront les victoires et le échecs que la religion du Sauveur connaît, à l'heure pr sente, dans la mesure où son ferment est accepté ou re jeté par la pâte humaine.

Nous préparons un questionnaire précis; il fera app à la « curiosité » de nos amis. Leur souci d'analyse d vra être rigoureux, et les observations qui se réduiro au groupe immédiat où ils vivent ne seront pas les moi utiles.

Faut-il ajouter que cet effort méthodique facilite l'exact ajustement de notre apostolat? C'est le prop même d'une telle recherche, ce qui fait son urgence, qui lui donne son âme.

*
* *

Ne vous étonnez pas si la première annonce de ce projet figure sous cette rubrique « Jalons de route ». Les jeunes chrétiens mobilisés ont droit à cette confidence.

Ce foyer et ce métier, dont nous voulons savoir quel prix on leur accorde, ne sont-ils pas à leurs yeux l'objet d'un dur sacrifice? Voici que s'éloigne pour beaucoup la perspective d'une vocation réalisée; or, puisqu'on leur demande ce renoncement au nom du nécessaire combat pour la civilisation, n'est-il pas juste qu'ils sachent jusqu'où s'enracinent dans l'âme des Français ces valeurs assez hautes pour qu'on meure en les défendant?

Par ailleurs, ils ont pris l'habitude d'ouvrir les yeux sur la vie. Hier, pour la conquête du milieu, ils ont renoncé aux fantaisies d'apostolats anarchiques et se sont mis à l'étude de leurs frères afin d'adapter leur message. Une pareille discipline est nécessaire aujourd'hui. D'innombrables hommes ont échappé aux effets de cette conquête parce que les mouvements suscités par le Pape Pie XI visaient d'abord les générations montantes. L'heure est venue de voir plus clair dans l'âme de ceux qu'on n'a pas encore interrogés, et qui sont si pauvres de Grâce : il faut chercher sans lassitude les points d'insertion que leur vie offre au divin.

Même si le bilan est affligeant, nous le regarderons bien en face. Et notre espérance ne saura défaillir puisque, pour sauver la centième brebis égarée, le Bon Pasteur s'est mis en route, et qu'en dépit de notre fragilité il veut bien nous associer aux souffrances et aux joies de cette quête inlassable.

A.-M. Carré, O. P.

LA JEUNESSE ETUDIANTE DANS LA GUERRE

Réalisations et projets de la J.E.C

La déclaration de guerre a surpris la J.E.C. alor qu'elle se préparait à marquer solennellement une pre mière étape par le Congrès du Xe anniversaire. Après l J.O.C. en 1937, la J.A.C. en 1938, la J.E.C. s'ap prêtait à son tour à porter le témoignage collectif d'un jeunesse étudiante donnée au Christ. Couronnement d l'année du Xe anniversaire, le Congrès était, depuis plu sieurs mois déjà, le but vers lequel tendaient toutes no activités. Durant les vacances, en particulier, nos *cen tres de militants* avaient travaillé dans ce sens.

Soixante-cinq de ces centres avaient eu lieu aux moi de juillet et d'août, d'autres se préparaient pour sep tembre. C'est ainsi qu'en soixante-cinq endroits diffé rents, les plus actifs parmi les jécistes de l'enseigne ment secondaire libre ou d'État, de l'enseignement tech nique ou primaire supérieur, des préparations, des facu tés, des grandes écoles, venus de différentes province de France, avaient pu se rencontrer, nouer une amitie prier ensemble, travailler ensemble, être joyeux ensem ble, vivre à plein pendant une semaine une vie de com munauté authentiquement chrétienne. Les caractérist ques principales des centres de 1939 ce furent leu richesse spirituelle, leur homogénéité, leur joie, leu activité surtout d'ordre culturel. Vie spirituelle pro fonde dont témoignent maintes lettres.

Survenant à ce moment, la guerre surprenait le mou-
ement en pleine vie. On aurait pu craindre qu'elle ne
ui fût fatale. Déjà tous les aînés étaient rappelés.
armi eux, la grande majorité des universitaires et des
adres des branches plus jeunes du mouvement. Le se-
rétariat général presque au complet et, dans les dépar-
ements, bon nombre de secrétariats fédéraux disparais-
aient du fait de la mobilisation. Presque tous nos au-
nôniers rejoignaient, eux aussi, un poste aux armées.
Dans ces journées pénibles on comprendra aisément
'inquiétude des quelques-uns qui restaient. Est-ce que
a vie du mouvement allait être compromise, ou tout au
noins mise en veilleuse par ce départ massif de cadres ?
Est-ce que, de ce fait, l'effort de dix années n'allait pas
e trouver brisé ? Et cependant, plus que jamais, comme
n sentait la nécessité d'un mouvement de jeunes catho-
ques dans ces écoles de France qui allaient rouvrir
ans des conditions si difficiles et si nouvelles !

Le départ des cadres n'était pas la seule cause d'in-
uiétude. La plupart de nos garçons en vacances, dis-
ersés dans les différentes provinces de France, res-
aient pour le moment éloignés de tout centre urbain.
ls n'envisageaient que très vaguement la rentrée sco-
aire. D'autres soucis plus brûlants, le départ d'un père
u de frères, les préoccupaient. Ils ne savaient d'ailleurs
as au juste comment se stabiliserait leur vie. Beaucoup
raisemblablement continueraient leurs études à la cam-
agne, en province ou dans les stations d'été où ils sé-
ournaient. Ils se trouveraient ainsi isolés les uns des
utres. Ils étaient déjà très isolés. Isolés ? Pas complè-
ement. En effet, des équipes de vacances s'étaient
onstituées, bien plus nombreuses que l'an dernier, et
vaient immédiatement orienté leurs activités vers le
ervice. Dans plusieurs endroits, on s'était joint aux
couts. Ailleurs, c'est par petits groupes ou isolément
u'on était allé aider à la rentrée des récoltes. Dans une
ocalité, un militant a levé une véritable petite armée du

travail d'une quinzaine de types qui en a mis un cou
A titre d'exemple, citons ces lignes très sympathiqu
du Loir-et-Cher :

Trois jours après la déclaration de guerre, nous avons fa
tous les anciens et quelques nouveaux, une veillée de prière da
une très vieille église de M... Après une heure de veillée en co
mun, nous nous sommes relayés deux par deux, de demi-heu
en demi-heure, devant le Saint-Sacrement jusqu'à minuit. Da
les premiers jours de la mobilisation, nous avons été employés
la mairie pour porter des plis, dresser des listes de réquisition
conduire les officiers. Le maire nous en a vivement remerci
Vous pouvez croire que nous arborions nos insignes avec fierté.

Les premières réactions étaient de bon augure. D
lettres affluaient au secrétariat général, marquant
même résolution de continuer la J.E.C. plus que jamai
« Nous tiendrons », affirme Roanne. Saint-Étienn
confiant, nous dit : « Tout est à pied d'œuvre pour u
chic travail. » « Nous prenons toutes nos dispositio
pour maintenir », reprend la Seine-et-Oise. Et il no
est impossible de citer au complet les témoignages.

Cependant, à Paris, le secrétariat général, entièr
ment renouvelé, se reconstituait. Il envoyait sans tard
à toutes les sections une circulaire annonçant que
J.E.C. continuait, en effet, leur demandant de rester
contact. En province, les secrétariats fédéraux se refo
maient, eux aussi. Le mouvement se réorganisait sur
plan national.

La rentrée

La rentrée allait nous apporter d'autres surprise
Vous savez le bouleversement scolaire dû aux réquis
tions d'écoles, aux évacuations. Qu'allait devenir
J.E.C. dans ce tohu-bohu? *Grande fut notre joie*
constater que la J.E.C. n'avait pas seulement mis s
pied une organisation, mais qu'elle avait donné u

formation. Arrivant dans de nouvelles écoles, les jécistes ont su aussitôt se retrouver et, parfois isolément, lancer une section. Témoin ces deux lettres entre bien d'autres :

Une section s'est formée à R... par la rencontre d'un élève du collège de Bitche (collège libre), un membre de la section Sainte-Floxel de Caen (lycée), un jéciste du lycée Charlemagne de Paris, une autre de la section du collège de Juilly (Oratoriens), un dernier enfin jéciste à Sarlat (Jésuites).

. . . . . .

Laisse-moi d'abord me présenter Ex-secrétaire de la section jéciste du lycée de E..., réfugié à M..., je suis content de t'annoncer que j'ai réussi à dénicher un local et parler de la J.E.C. à deux types et former une équipe qui, je l'espère, aura de l'action.

Par ces exemples, que nous pourrions multiplier, on voit l'importance d'une J.E.C. non pas cloisonnée par enseignements et par sections, mais largement unie à travers la France entière. D'un mouvement qui n'est pas une administration, mais avant tout un esprit. Dans le même ordre d'idées, signalons l'adaptation immédiate de toutes ces communautés jécistes, anciennes ou jeunes, aux conditions nouvelles dues à la guerre. Avec cet esprit d'ouverture sur le milieu, que la J.E.C. s'efforce de développer chez les jeunes des écoles, presque partout on a vu les problèmes qui se posaient et l'on s'est efforcé de les résoudre.

Les principaux problèmes de milieu

Dans les provinces de l'Ouest et du Sud-Ouest, un problème particulièrement important était celui des réfugiés. Dès la rentrée, de nombreux garçons parisiens ou des provinces de l'Est et du Nord étaient venus grossir les effectifs dans des proportions parfois considérables. Habitudes de vie, coutumes familiales et religieuses, psychologie très différente allaient s'affronter dans

le cadre restreint des écoles. Déjà certains mouvements de méfiance, certains retraits, certaines incompréhensions se dessinaient. Moins grave, certes, que les oppositions parfois pénibles qui se dressaient entre réfugiés adultes, cette coupure risquait de s'approfondir au détriment des uns et des autres. On peut affirmer que, dans la grande majorité des cas, les jécistes ont immédiatement vu le problème qui se posait à l'intérieur de leur école et, sans négliger le service extérieur (service d'accueil dans les gares, aide matérielle aux familles réfugiées), ils se sont appliqués tout particulièrement à le résoudre dans la mesure de leurs moyens. Ils sont allés vers leurs camarades réfugiés internes ou externes. Ils se sont efforcés de leur montrer la même camaraderie qu'à ceux de leur province, les mettant au courant au sujet des cours, des professeurs, prêtant des livres, leur indiquant telle habitude de la province, tel trait de la région, telle coutume intéressante. Tandis que pas mal de milieux provinciaux voyaient avec effroi les turbulents gamins parisiens venir prendre asile chez eux, une section jéciste de l'Ouest nous disait avoir accueilli avec plaisir les militants parisiens qui apportaient avec eux un entrain de bon aloi. En échange, nos meilleurs éléments de Paris, du Nord et de l'Est surtout, où se trouvaient de magnifiques foyers d'activité jéciste, ont apporté eux aussi leur esprit de collaboration, bien décidés à continuer l'Action catholique dans leur milieu d'accueil. Voici, à ce sujet, une lettre d'un jéciste d'Alsace

En tant que membre de l'équipe fédérale d'Alsace, j'estime devoir vous signaler que parmi les réfugiés dispersés dans toute la France se trouvent des jécistes? Leur nouvelle existence leur pose des problèmes particuliers : beaucoup sont isolés dans un milieu hostile et bien différent de la sphère traditionnellement chrétienne à laquelle ils étaient accoutumés dans l'Est. Tous ont le devoir d'améliorer le nouveau milieu dans lequel la Providence les a placés; ils devront chercher à faire profiter les sections locales de leur formation et de leurs expériences ou, s'ils sont isolés, à for

mer eux-mêmes un plan d'action en vue de créer le noyau de mi-itants qui fait défaut. Je sais que déjà plusieurs sections ont été animées par la venue d'un ou de deux militants convaincus d'Alsace...

Je tiens aussi, chers camarades, à souligner l'effort tenté par la section E.P.S. de Brive (Corrèze) pour aider les scouts au service d'évacuation. Les jécistes évacués lui en sont d'autant plus recon-naissants que cet acte de fraternité était malheureusement le seul qu'ils aient reçu pendant leur long périple... Mais je tiens surtout à vous faire remarquer l'accueil très chic qui nous a été fait ici par la section du collège Saint-Joseph. Je dois dire que l'attitude de ses membres envers les évacués de l'Est a été épatante; ils ont vraiment tout fait pour que les types jécistes ou non ne soient pas trop dépaysés.

Il n'est pas sans importance qu'un mouvement catho-lique ait ainsi permis à des jeunes de provenance très différente de se trouver immédiatement de plain-pied les uns avec les autres. Il n'est pas exagéré de voir dans ce reste un esprit de collaboration et un sens de la commu-nauté nationale des plus encourageants pour l'avenir.

Tout en poussant l'organisation de leur section et en l'appliquant à ces problèmes scolaires, les garçons ne négligeaient pas les services extérieurs. Notons, dans ce sens, le bel effort accompli pour l'Arbre de Noël des soldats : telle section du Midi envoyait au service « Lec-tures, Arts et Loisirs aux Armées » un colis de 80 kilos; une autre 60 kilos d'affaires. Dans une ville où la troupe est nombreuse, les jécistes ont donné leur aide au foyer militaire.

Ces services : accueil des réfugiés et service pour les soldats sont, certes, la preuve d'un bel esprit de charité. Mais nous n'y insisterons pas, car ils ne sont pas spé-cifiquement jécistes et bien d'autres mouvements, catho-liques ou non, peuvent en revendiquer l'initiative.

D'autres problèmes plus vitaux attiraient particuliè-rement l'attention de la J.E.C., mouvement d'Action catholique de milieu et de préparation à la vie de de-

main. Ces préoccupations d'un autre ordre étaient, e premier lieu, l'attitude des jeunes des différents ensei gnements en face de la guerre. Nous constations ave étonnement l'indifférence témoignée par une grande par de nos camarades. La guerre, en raison sans doute d son caractère particulier, paraissait aussi lointaine qu possible. Reprenant des habitudes un moment déran gées par le bouleversement du début, on se laissait aller comme par le passé, à une insouciance bien « estudian tine ». Ceux mêmes dont la mobilisation était imminent ne semblaient pas réaliser la mesure et le sens du sacri fice qui leur était demandé. Tous se repliaient dans u égoïsme un peu effrayant.

Cependant, en tant que catholiques et en tant qu Français, nous ne pouvions nous désintéresser de cett dure réalité qui nous atteignait dans nos familles e dans nos amis. Nous sentions la nécessité d'unir notr effort et notre sacrifice à celui des soldats. Tout nous invitait sur le plan naturel et sur le plan surnaturel, é la solidarité nationale et la réalité du Corps mystique Cette idée était à la base de l'Heure Sainte que nous de cidions pour le 11 novembre, et dans laquelle nous nou unissions à d'autres jeunes catholiques priant pour l victoire et pour la paix. Et cependant, comme la majo rité de nos camarades semblait ignorer cela, et comm cela semblait bien peu ressenti dans l'ensemble du pays Est-ce que le pays allait se trouver divisé en deux, un moitié faisant la guerre, l'autre continuant une vie bie confortable? Est-ce que les collégiens, lycéens et étu diants allaient profiter de la désorganisation de l'ense gnement, du manque de maîtres et d'éducateurs pour s faire du bon temps? La jeunesse étudiante de 193 allait-elle préparer une génération diminuée au point d vue intellectuel, sans valeur humaine, égoïste, ayan perdu le sens de l'effort? Dès maintenant, nous pou vions dans nos écoles, par notre travail scolaire, par no tre esprit de collaboration, en acquérant une cultu

vraie, préparer l'avenir. L'après-guerre s'annonce riche en problèmes de toutes sortes : économiques, sociaux, religieux, moraux et internationaux. N'est-ce pas commencer de les résoudre que de travailler dès aujourd'hui à former, dans leur milieu d'étude et par leur milieu d'étude, des personnalités chrétiennes, des garçons ayant le sens de leurs responsabilités ? *Ce sens des responsabilités familiales, professionnelles, sociales, nationales, nous avions voulu l'éveiller davantage en nous et autour de nous, nous l'avions mis au centre de nos préoccupations pour l'année du Congrès. Le programme que nous avions ébauché restait donc plus que jamais valable.* Et, insistant tout particulièrement sur cette idée de responsabilité, nous pouvions le publier tel quel dans notre bulletin de militants : *Messages* (cf. le n° de septembre).

Nos buts actuels

Partant de l'école, notre milieu de vie actuel, nous envisageons l'influence de cette période scolaire sur notre formation d'homme ; recueillant le fruit du travail éciste des deux dernières années, nous présentons en une gerbe magnifique notre idéal de santé, de culture vraie, d'amour et de foi. Dès maintenant, nous préparons des personnalités pour *la famille* (cf. *Messages*, décembre, janvier).

Toutes les vertus familiales nous les acquérons aujourd'hui dans la pureté par l'amitié, le don de soi, le sens de nos responsabilités. Certaines conditions sont un obstacle à la vie de la famille, nous voulons les connaître et voir comment il est possible de surmonter ces obstacles.

Nous préparons des personnalités pour *la profession.* Nous serons dans notre travail professionnel, et dès aujourd'hui dans notre travail scolaire, des compétences; nous donnerons à la profession son sens plein de

service social dans la collaboration des hommes et de classes (cf. le travail fait dans le même sens par l J.O.C. et la J.A.C.).

Nous préparons des personnalités pour *le pays*.

Dès maintenant nous avons le souci de l'après-guerre c'est de la jeunesse actuelle que dépend en grande par tie cet après-guerre, et de la jeunesse étudiante plus qu toute autre. Il faut à tout prix éviter les lendemains d la guerre 1914-1918. Une paix durable ne sera possibl que si la génération qui monte est décidée à prendre e mains ses responsabilités et à régler dans un esprit d charité tous les problèmes nés de la guerre. Seuls, le catholiques peuvent apporter pleinement ces garanties et leur rôle dans la reconstruction de la cité doit être d premier plan. Si nous ne jouons pas ce rôle, qui jouera à notre place ? Si nous ne nous y préparons pa dès maintenant, serons-nous prêts à le tenir en temp opportun ?

Notre ambition dépasse donc largement le cadre de écoles. Mais actuellement, c'est à l'intérieur des école que nous devons agir. Nous sommes bien persuadés qu nous n'exercerons convenablement notre métier d'hom mes que si nous remplissons aujourd'hui notre rôle d' tudiants. Nous croyons que de nous, jeunes catholique et de tous nos camarades d'école dépend la paix de d main, et nous ne voulons pas la laisser gâcher. Nou jetons les bases de la cité chrétienne qui demain, avec grâce de Dieu, sera une réalité.

JEAN WEYDERT.

La rentrée des Facultés

Les étudiants ne pouvaient croire, au début de septembre, qu'il leur serait donné de se retrouver à Paris.

Aussi ce fut une joie, d'autant plus grande qu'elle était inespérée, de nous regrouper tous, en ce mois de novembre, sous la direction de quelques-uns de nos maîtres non mobilisés.

Apparemment, rien n'est changé. On a repris le travail, et c'est un grand mérite. Le premier réflexe de bien des étudiants n'a-t-il pas été d'abandonner les livres, pour se donner à des tâches d'utilité plus directe (services d'évacuation, de croix-rouge) ?

Maintenant, la vie parisienne a repris son rythme habituel, mais les étudiants ont, eux aussi, avouons-le, repris un peu trop leurs traditions... Moins que jamais, il est permis de perdre son temps. Les conditions actuelles, favorables à nos études, ne se maintiendront peut-être pas; nous devons les utiliser pleinement. Ce n'est pas qu'il faille proscrire les distractions dont les esprits ont besoin, mais il suffit (c'est un exemple que je prends entre autres) de pénétrer dans la bibliothèque de telle faculté pour constater que les heures, dites consacrées au travail, s'écoulent souvent en conversations d'un intérêt très secondaire. L'insouciance règne trop encore sur les bancs des facultés. Il est, certes, utile d'avoir l'esprit libre pour poursuivre des tâches intellectuelles, mais il ne faut pas pour cela oublier que beaucoup d'hommes, de nos camarades, souffrent et luttent pour nous, et que notre guerre consiste à travailler mieux que jamais.

Les groupes catholiques des différentes facultés ont le grand désir de contribuer à changer un peu cette mentalité. Désorientés par le départ de beaucoup de leurs dirigeants et de leurs éléments anciens, et débordés par l'arrivée des jeunes, ils ont à lutter pour maintenir une note authentiquement chrétienne. De manière générale, on a essayé d'intensifier la vie religieuse de chaque groupe (messes, conférences spirituelles), de collaborer activement à quelques-uns des services suscités par la guerre, de mieux équilibrer les distractions et le travail.

D'autre part, nous gardons les contacts avec les mobilisés par la rédaction d'un journal, la création d'un service de livres et l'envoi de tricots. Nous n'oublions pas non plus les camarades que l'autorité paternelle retient en province, et qui apportent leur collaboration aux groupes locaux. A eux aussi, le journal donne des nouvelles de tous.

Ainsi, en dépit des séparations nécessitées par la guerre, nous maintenons une amitié précieuse.

Une étudiante du Groupe catholique
de la Faculté de Droit.

JEUNESSE ALLEMANDE

En Allemagne :
Ce qu'on disait de la France

Ces notes ont été rédigées en avril, après un séjour en Allemagne.

Leur confrontation avec les événements actuels ne manquera pas d'intérêt.

Les Allemands aiment à recevoir des Français chez eux et à lier conversation avec eux. Surtout par curiosité. Lorsqu'on nous présente comme Français ou lorsqu'on se fait connaître comme tel, aussitôt une exclamation très spontanée surgit : « Ah ! vous êtes Français ! Alors, qu'est-ce qu'on dit en France ? Que pensez-vous de nous ? Que veut la France ? » Et, au cours de l'entretien, les Allemands ne tardent pas à dire ce qu'ils pensent de nous.

L'une des premières réflexions souvent faites est celle-ci : « Mais que pouvez-vous faire en France ? Vous êtes tellement divisés ! Vous avez une multitude de partis qui se combattent les uns les autres et s'opposent à une action du gouvernement énergique et continue. » A ce sujet, les jeunes gens et les grandes personnes instruites entrent en de savantes considérations : « Voyez-vous dans l'histoire, par exemple à la fin de l'histoire romaine, il en était ainsi : il y avait un fractionnement de partis, c'était un signe de décadence, et cela occasionna la ruine de l'empire. C'est, actuellement, le cas de la France. Vous aussi, vous êtes en pleine décadence ! » Et, à ce moment, le procès contre les démocraties, lieu commun des discours et revues nazis, se retrouve sur les lèvres de nos interlocuteurs. — Le régime démocra

que est par lui-même impuissant à mettre de l'ordre ans une grande nation; il laisse liberté d'action à ceux ui travaillent contre l'État; il se laisse ainsi miner in-rieurement. Ce régime ne répond plus du tout aux écessités des temps modernes, il ne peut faire face aux omplexités économiques et sociales, aux grands pro-èmes politiques et internationaux de l'heure présente. n'y a qu'un seul moyen de gouverner une nation, il y a actuellement qu'une seule forme de gouvernement ossible pour assurer la prospérité d'un pays, c'est la ctature. (Il est important de remarquer à quel point tte idée est ancrée dans les esprits malgré les plaintes ombreuses et les critiques continuelles du peuple con-e le régime national-socialiste.) Quelqu'un d'autorisé ous disait un jour à propos du gouvernement hitlérien : S'il n'y avait pas autant de violences contre les Juifs s'il n'y avait pas la persécution religieuse, ce serait rfait ! Comme forme de gouvernement, dans les cir-nstances actuelles, la dictature c'est l'idéal ! »

C'est là une idée reçue que l'on entend continuelle-ent exprimer; la jeunesse, en particulier, le fait avec e passion qui atteint parfois le fanatisme. « Pourquoi, ous disait-on, la France ne veut-elle pas se rendre à vidence ? La dictature serait pour elle le seul moyen se remettre sur pied et de montrer sa véritable va-ur. A voir votre politique intérieure et extérieure sans cune suite et à la merci de n'importe quel parti, on rait que vous êtes incapables de vous gouverner ! Le sultat, c'est l'influence prépondérante et très nuisible s partis de désordre que nous autres nous avons eu and soin de bannir immédiatement de chez nous. Le rti le plus dangereux est celui des communistes. Or, France, il y a beaucoup de communistes, et vous ne mblez même pas vous en alarmer! » Cette affirmation, Allemands la répétaient déjà en 1935 et, l'hiver der-er, ils la redisaient à satiété : « En France, vous êtes mmunistes ! » C'était une étiquette qu'on nous appo-

sait généreusement, et c'était une idée très répand dans le peuple. En décembre 1938, au moment où il avait eu menaces de grève, beaucoup nous firent d condoléances sur la situation anarchique de notre pa vre pays et exprimèrent leur crainte d'une proche rév lution en France comme celle d'Espagne. Notre aide Front Populaire dans la guerre civile espagnole ava été exagérée, très mal jugée en Allemagne, et avait re forcé la persuasion que nous étions un pays presq rouge dont il fallait se défier[1].

Un étudiant, qui désirait beaucoup venir à Paris po se parfaire dans sa spécialité, m'avoua qu'il ne voul pas y venir aux vacances de Pâques ni aux grandes v cances 1939 parce qu'il craignait chez nous une révol tion communiste. A ce même propos, des étudiantes firent une prophétie : « Avec vos idées communist avec votre lutte anti-fasciste vous agacez l'Italie, vo êtes actuellement au plus mal avec elle. Vous aurez sa doute prochainement une guerre avec l'Italie en Mé terranée. A ce moment-là vos communistes feront u révolution à Paris; alors nous saurons ce que nous rons à faire. » Nous avions beau essayer de prou qu'il y a quelque différence entre un parti communis même puissant, et un pays entièrement communis c'était peine perdue; comment déraciner des idées plantées par la propagande nazie ?

Une autre idée sur la France, généralement répan en Allemagne, n'est malheureusement pas inexacte. suffit de discuter quelques instants avec un Allema automatiquement on nous présente comme décisif p prouver notre infériorité l'argument de notre dépop

1. Le clergé était très sévère sur ce point. Quelques person tés nous disaient leur étonnement et leur incompréhension de férentes paroles et attitudes du cardinal Verdier. Des catholi ne se gênaient pas pour nous dire que notre archevêque de P avait tort de s'être ainsi compromis avec les communistes et un gouvernement Front populaire.

tion. Très souvent, les Allemands nous posaient cette question : « A votre avis, quel est le plus grand pays d'Europe? [2] » Visiblement, on eût voulu nous faire dire : le pays le plus grand, le plus fort, c'est l'Allemagne. Sans attendre la réponse que nous ne nous pressions pas de donner, on nous disait : « La France a été puissante, mais son temps est fini, elle ne compte plus. » Toute tentative de discussion était inutile; une fois, quelqu'un nous interrompit en disant : « A quoi bon tous vos arguments, tous vos prétendus avantages? *Die Frankreich stirbt aus!* La France dépérit. Vous subissez une dénatalité énorme et croissante. Que peut faire un pays qui se dépeuple aussi vite?

On ne saurait croire combien ce grand fléau de la France est connu en Allemagne, et combien il est exploité contre nous. Même les enfants se servent de cet argument. Dans un tram, un garçon de onze ans, avec qui je sortais en ville de temps à autre, me demanda un jour tout à coup comme si c'était l'une de ses principales préoccupations — et cela au grand étonnement des voyageurs restés silencieux — : « Quelle est la superficie de la France et combien y a-t-il d'habitants au kilomètre carré? » Je lui dis que j'avais su ces statistiques, mais que je ne me les rappelais pas bien. Le petit garçon me les donna avec exactitude, ajouta aussitôt les statistiques et la densité de la population allemande, et avec un sourire à la fois satisfait et interrogateur : « Voyez, dit-il, qu'il y a une grande différence! »

Ces statistiques m'étaient souvent répétées dans les discussions politiques avec la jeunesse. C'était pour elle comme un point stratégique de première importance

2. Il faut dire que nous venions d'arriver en Allemagne, juste après le rattachement des Sudètes, l'année même de l'annexion de l'Autriche, l'année de la « Grande Allemagne ». A l'entrée des grandes rues, d'immenses banderoles proclamaient cette réalisation de la « Grossdeutschland » et la reconnaissance envers le Führer : « *Wir danken unseren Führer!* »

dans les argumentations sur les droits de l'Allemagne, c'était une preuve irréfutable de la légitimité de ses revendications. On ne se contentait pas de jouir de cette position victorieuse, on haussait les épaules, on riait, on marquait un réel mépris pour un peuple qui non seulement ne se maintient pas à son niveau démographique, mais décroît d'une façon toujours plus accusée. Si des étudiants et des étudiantes de France avaient été témoins de ces jugements portés par leurs congénères d'Allemagne, ils n'auraient pas manqué d'être impressionnés. « *Die Frankreich stirbt aus !* » N'était-ce pas une réflexion terrible ?

Voici, dans l'ensemble des mentalités allemandes, un approximatif portrait de la France. La France est un pays divisé, infesté par le communisme, et ces facteurs de décadence s'accroîssent continuellement à cause de sa forte dépopulation.

En face, l'Allemagne est un pays fortement unifié, en vertu de l'idée et de la foi national-socialistes, c'est un pays libéré à jamais du virus communiste, et sa force augmente sans cesse grâce au développement de sa natalité.

Les sentiments des Allemands à l'égard de la France, si difficiles à caractériser, semblaient faits surtout d'une curiosité assez indifférente. On aurait voulu savoir exactement l'état, le comportement d'un voisin qui a prouvé sa force, mais qui s'affaiblit et semble s'éteindre peu à peu à côté d'une Allemagne remise sur pied, agrandie et prête pour d'autres grandes conquêtes.

Chez les gens cultivés une sympathie intellectuelle demeure pour la littérature et la pensée françaises, mais elle diminue chez la jeunesse désormais fascinée par la supériorité inégalable de l'Allemagne hitlérienne, destinée à dominer l'Europe et à s'imposer au monde entier. Cette jeunesse s'étonne plus que les autres de nos divisions politiques et de la décadence de notre race ; son

étonnement se mêle de pitié, d'une pitié dédaigneuse pour des adversaires affaiblis qu'il sera très facile de tenir en respect, tout en continuant l'expansion germanique, et qu'il serait un jeu de vaincre s'il s'avisait d'empêcher la mission du Führer en Europe.

Voilà comment on nous juge, voilà ce qu'on pense de nous en Allemagne. Ne devons-nous pas recueillir ces jugements, faire les restrictions nécessaires sur leur part de vérité et d'erreur. Nous devons conclure que l'Allemagne de 1938-1939 était dans un état de grande incompréhension de la France. On sait que cette incompréhension était voulue par les théories et l'enseignement national-socialistes ; elle était fatale en raison des méthodes de la propagande hitlérienne. N'est-il pas douloureux de constater que nos voisins ont été maintenus dans une attitude d'hostilité à notre égard. A cette incompréhension systématique se joint un sentiment si indéfinissable qu'on ne saurait dire si c'est le mépris ou la pitié qui domine. Chez les hitlériens fervents, c'est certainement le mépris; chez les non-hitlériens il semble que ce soit la pitié et le regret que la France n'ait pas été assez forte pour limiter les extravagances du national-socialisme.

*
* *

Les prévisions allemandes du début de cette année ont reçu depuis le printemps de violents démentis. — Et la guerre prouvera aux Allemands que nous ne sommes pas tellement divisés, ni entièrement communistes, ni complètemen dégénérés.

La France tiendra. Puissions-nous, après la victoire, ne plus jamais mériter la part de vrais reproches que pouvait nous faire le peuple allemand !

JEAN ÉBRARD.

DOCUMENTS

La mystique de la jeunesse hitlérienne

Nous publions ici, à titre de documents, deux articles de revues allemandes, tous deux très caractéristiques de la mystique qui anime les jeunesses hitlériennes.

Le premier de ces articles (En nous vit encore l'esprit des anciens) *est extrait de* Hilf mit, *revue nazie pour écoliers.*

En nous vit encore l'esprit des anciens

Octobre 1928-octobre 1938. Dix ans d'intervalle ! Dix longues années qu'on pourrait exactement partager ainsi : cinq années de pauvreté, de nécessité, de découragement — et cinq années de victoire, de construction et de foi. Mais sur ces dix années un seul mot domine : *Combat.* Combat pour l'idée du socialisme allemand ! Combat sous le drapeau rouge-sang d'Hitler pour le nouveau grand Empire allemand.

Il y a dix ans, je participai avec quelques camarades à un feu de camp; nous étions alors peu nombreux. A ce moment-là se trouvaient ensemble à Berlin environ deux cents jeunes qui avaient juré fidélité au Führer et qui étaient, exactement comme nous, isolés et souvent désespérés. Mais toujours la foi nous soulevait et toujours davantage résonnait dans notre cœur l'assurance que le national-socialisme vaincrait un jour.

En ce temps, nous étions seulement une poignée de jeunes gens au feu de camp nocturne, mais nous formions une solide communauté que rien ne pouvait séparer et qui bra-

ait la mort et le diable. Nous étions, comme disait alors otre chef de district, Gadewolz, des *Rabauken*, et c'était our nous un titre de gloire ! Nous n'étions nullement des arçons de légende, comme maintenant nombre de livres our la jeunesse aiment à représenter l'ancienne « Jeuesse Hitlérienne ». Nous n'étions pas non plus des visionaires romantiques qui, les yeux levés au ciel en idéalistes, êvaient du Troisième Reich.

Non, nous étions de « jeunes types », prêts à tous les oups et contre-coups; nous étions les jeunes soldats du louvement, nous vivions selon le mot du Dr Goebbels : La meilleure défense c'est l'attaque. »

C'est ainsi qu'autrefois nous, une poignée de jeunes ens, nous nous trouvions à un feu de camp, qui nous pparut comme le signe de notre combat; ainsi dans toutes es provinces du Reich les jeunes gens s'étaient groupés utour du feu. Mais à eux tous, ils auraient à peine atteint nombre de 10.000. Ainsi étions-nous seuls, nous les aniens « Jeunes Hitlériens » !

Nous n'avions aucun foyer, nous n'avions droit à aucun hamp de sport, nous ne pouvions porter aucun uniforme, ous étions chassés et poursuivis par les communistes et s maîtres de l'Empire, nous étions souvent repoussés de école et de la maison familiale, nous ne possédions ni arent ni biens; et pourtant nous n'étions pas à dompter. En ous vivait une foi, et cette foi sacrée nous faisait supporter ute injustice, souffrir et combattre. Nous ne connaissions as la devise : « la nécessité apprend à prier », mais seuleent : « la nécessité apprend à combattre ». Nous nous ions groupés autour du drapeau et nous nous sommes is à marcher de l'avant avec les poings serrés et les sages graves. Plus d'un d'entre nous tomba frappé d'une alle des rouges. Le dernier salut que nous lui faisions ait notre vœu de combattre davantage.

Il en fut ainsi d'année en année. Tenace était le combat dure la lutte autour des âmes de la Jeunesse allemande. elui qui s'est trouvé dans le combat avec la Jeunesse Hitléenne de Berlin, ou ailleurs dans une ville industrielle, sait uel atout leur était l'annonce : « Encore un nouveau ! » elui-là sait aussi quel sentiment exaltant fut pour nous otre premier et grand défilé à Potsdam. Notre Jour de la unesse du Reich, en 1932. De toutes les parties de notre

Reich étaient alors rassemblés les jeunes gens et les jeune filles pour témoigner leur foi au Führer et au peuple. 1932 C'était au temps où un gouvernement dit national nou poursuivait par la terreur et la haine; les rouges n'ont ja mais fait pire.

Potsdam 1932, c'était le plus grand et le plus beau jou de l'ancienne Jeunesse Hitlérienne; ceux qui l'ont vécu n l'oublieront jamais. Au cours du défilé devant Adolf Hitle lorsque les dix mille jeunes gens et jeunes filles saluèrer leur Führer, ils eurent la certitude que l'avenir lui appa tiendrait. Et nous, les jeunes, nous savions que notre effo et notre sacrifice n'étaient pas vains.

Trois mois plus tard, nous marchions avec les S. A. et l S. S., à la lueur des flambeaux, par la porte de Brand bourg. Hitler était chancelier du Reich! Notre Führer ava pris en main le gouvernail de l'État! L'avenir appartena au national-socialisme.

Avec l'année 1933 commença pour nous une nouvel phase de combat. D'une jeunesse opposée au gouvernemer nous étions devenus une jeunesse de l'État; et cela serva à prouver que non seulement nous avions pu arriver à u but par le combat, mais que nous étions capables aussi d prendre part par l'action à la construction du nouvel Ét national-socialiste. Et nous l'avons prouvé.

Les jeunes de l'ancienne Hitler-Jugend mirent toute le force active au service du nouveau Reich. Ils accomplire leur devoir comme chefs de la « Jeunesse Hitlérienne dans le Front de la Jeunesse, ils entrèrent dans le « Servi du Travail », dans la police, dans la nouvelle armée, ils firent former dans les camps-écoles du Parti pour les œ vres sociales, ils trouvèrent de nouvelles tâches dans le d maine de la vie publique; mais ils ne firent aucun bru autour de la gloire de leur combat passé. Je ne connais a cun de mes anciens camarades de la Jeunesse Hitlérien qui ait obtenu un seul avantage personnel pour le mo qu'il était un ancien Jeune Hitlérien. Nous allions tous lencieux à notre nouveau travail. Plus d'un devait bea coup apprendre. Cela s'appelait serrer les dents et tenir ju qu'au bout. Cela servait à prouver qu'on était un type. ils l'ont prouvé, les anciens camarades de la « Jeunesse H lérienne ». Ils devaient souvent, dans le nouveau champ leur travail, besogner à ce point qu'ils n'avaient plus

tout de temps pour le service de la « Jeunesse Hitlérienne ». Ils devaient, à cause de tous leurs honneurs, abandonner leur formation qu'ils aimaient par-dessus tout et qu'ils n'oublieront jamais. Mais tout aussi silencieux et se sacrifiant comme ils avaient fait leur devoir dans les années de combat, ils travaillaient désormais dans leur nouveau domaine d'activité. Il ne s'agit pas de vanter leurs qualités; laissons cela à ceux qui ne savent rien de leurs combats et de leurs sacrifices et qui cependant ne cessent d'écrire à ce sujet. Ils vont à l'ouvrage et restent toujours ceux qu'ils étaient. Sur leur épaule repose l'*avenir* et aussi le présent de notre État. Cela, ils le savent.

C'est dans l'ancien esprit, aujourd'hui comme il y a dix ans, qu'ils suivent tout droit et avec conscience le drapeau à croix gammée. Aujourd'hui le « combat » c'est : le travail et encore le travail. C'est pourquoi ils travaillent en silence et dissimulés, ils accomplissent leur devoir comme national-socialistes, comme Allemands.

Dans leurs yeux brille l'ancienne et fanatique foi à la victoire; dans leurs oreilles résonne le chant d'un de leurs camarades de la « Jeunesse Hitlérienne » :

Mon vieux camarade, tu as marché avec moi,
Dans la nuit d'été et d'hiver.
Nous n'avons jamais pensé à nous,
Quand nous avons pleuré et ri.
En nous vit encore l'esprit des anciens,
Qui sait rechercher le plus haut sommet,
Et qui s'appelle vaincre ou mourir.
Si de nouveau le tambour résonne,
Alors, je le sais, il marche comme autrefois
Mon ancien camarade.

(Traduit et extrait d'un illustré des écoliers allemands : *Hilf mit*, octobre 1938, p. 4.)

L'article suivant est extrait du Das Deutsche Mädel, *périodique mensuel de l' « Association des Jeunes Filles Allemandes de la* Hitler-Jugend ».

« Travailler pour ton peuple, c'est t'ennoblir toi-même »

Non seulement nous nous sommes trouvé amenées à une nouvelle compréhension du travail, à cause de notre jeunesse, mais encore Adolf Hitler a conduit le peuple allemand tout entier à une nouvelle éthique de l'action et de l'affirmation de soi-même. Hermann Goering a une fois indiqué ce fait par ces mots : « Le marxisme n'est pas seulement un danger général pour les peuples, mais sa théorie porte en elle-même un germe mortel pour chaque homme en particulier, à savoir que le travail est un mal... Et c'est le grand mensonge qui empoisonnait de plus en plus notre peuple jusqu'à ce que Adolf Hitler proclame de nouveau que le travail est une bénédiction et affirme la noblesse du travail et des travailleurs. Car c'est seulement le travail, l'effort et le service dans le peuple, pour le peuple, qui établissent le grade de l'individu comme celui du peuple tout entier. »

Cette grande idée qui nous réunit trouve son expression la plus visible chaque année au jour de la « Fête du Travail National ».

Le geste de ce jour est chaque fois symbolique : c'est la manifestation de la jeunesse allemande devant le Führer et en même temps la profession de foi unanime de la nouvelle éthique du travail; c'est aussi un serment.

Le « Service du Travail » féminin veut encore, à côté des organisations de jeunesse, élever les générations de jeunes Allemandes dans cette nouvelle compréhension du travail et les préparer à la collaboration. Au service de la B.D.M. [1] et dans les camps du « Service du Travail », les jeunes filles doivent apprendre que le travail et la libre participation sont un honneur et une nécessité morale pour un peuple sain.

Un résultat prodigieux a été obtenu, pendant ces quatre dernières années de la reconstruction intérieure de l'Allemagne, par la recherche incessante de ces principes d'éducation. Un nouveau type de la jeune fille allemande s'est formé; toute une génération grandissante montre aujourd'hui le même visage joyeux et confiant dans la vie. Elle est remplie de la même volonté de servir le peuple et ainsi de servir l'Allemagne.

Ce travail d'éducation pouvait seulement être obtenu par un surcroît d'application aux petites tâches et par un accomplissement silencieux du devoir. Des milliers et des milliers de jeunes sont aujourd'hui conscients et joyeux au service de leur peuple. Comme cheftaines et monitrices de sports des groupes féminins nationaux-socialistes, comme cheftaines des camps du « Service du Travail », elles collaborent au grand but.

Aussi le succès de cette participation ne pouvait tarder à venir. Par la loi sur l'obligation du « Service du Travail », le Service du Travail féminin devint un des lieux principaux de l'éducation des générations croissantes de jeunes filles allemandes. Par la loi sur la « Jeunesse Hitlérienne », la B.D.M. devint la société d'éducation, reconnue et confirmée par l'État et le Parti, pour les jeunes Allemandes.

C'est une lourde charge pour l'État et qui implique d'importantes responsabilités. Mais les résultats des quatre dernières années donnent la garantie que par la Société d'éducation de la B.D.M. dans les camps du « Service du Travail » féminin seront formées d'année en année des générations unies, saines et heureuses de collaborer, des générations qui, selon la volonté du Führer, seront élevées « pour devenir des femmes fortes et braves ».

Dans cette volonté, par laquelle le Führer indique bien notre activité, nous trouvons toujours la force pour le travail entier et une totale collaboration. Son drapeau flotte aujourd'hui sur un peuple d'honneur et de liberté qui s'est donné aux tâches de l'idée national-socialiste. Nous estimons que nous, les jeunes filles, au milieu du peuple, avec un cœur joyeux et reconnaissant, en cette grande pé-

1. La B.D.M. est l' « Association des jeunes filles allemandes » de la Jeunesse hitlérienne.

riode du relèvement allemand, nous pouvons aussi apporter la collaboration de toutes nos forces.

Cette conscience indique pour nous, jeunes filles, notre *vie* et notre *travail*, soit que nous nous trouvions au travail journalier ou aux devoirs de notre service, soit que nous travaillions dans l'organisation féminine national-socialiste ou dans le « Service du Travail ». C'est la conscience du *drapeau* qui fait écrire à une camarade du « Service du Travail » dans son livre, qui rapporte tout simplement, et par là même de façon si émouvante, la participation et l'activité des jeunes filles allemandes :

« Le drapeau est la première chose qu'on aperçoit en venant au camp. C'est le dernier objet visible quand on s'en retourne. A lui appartient le salut le matin. A lui appartient le dernier rassemblement le soir. Toujours il est le premier et le dernier, il est le commencement et la fin, il est le début et le symbole final.

« Il se tient bien haut au-dessus du camp, il se tient au-dessus du travail, il se tient au-dessus de chaque journée, il se tient au-dessus de chaque jeune fille qui, du matin jusqu'au soir, quitte le camp, il se tient au-dessus de chaque action que chaque jeune fille fait en ce jour; que la jeune fille fasse la cuisine ou la lessive, qu'elle lie des gerbes ou bêche des pommes de terre. Toujours c'est le drapeau qui domine comme un ordre et en même temps comme une force.

« Il indique le devoir parce qu'il est plus qu'une étoffe parce qu'il est la volonté de toute une communauté. Il confère l'obligation à cette tâche parce que la volonté de cette communauté est autre chose que le profit personnel, parce qu'il est la volonté pour le service. Il donne la force pour l'accomplissement du devoir, parce que la communauté qui dirige est grande, parce qu'elle est forte et parce que, pour le symbole qu'elle porte, les hommes ont donné leur sang et leur vie.

« Il peut exiger avec exactitude l'accomplissement des tâches qu'il a données. Il le peut parce qu'il est le drapeau de périodes graves, d'une période qui prépare les grandes et dernières décisions, et à cause de cela exige les dernières et les plus grandes participations. Le drapeau est pour de telles périodes. »

(*Das Deutsche Mädel*, mai 1937.)

CHRONIQUE DE LA RUE

Boutiques de Noël

En ces temps d'Avent, le paysan de Paris erre au long des trot-
oirs et, dirigeant son regard vers les vitrines, miracles toujours
enouvelés du génie inventif, il y trouve traduites par des mains
abiles les métamorphoses d'un peuple en guerre.

Révolu, l'âge des devantures rutilantes : elles ont adopté, avec la
ueur douce, le ton réservé et digne de la province. Mais quel
ecours ne rendent-elles pas au piéton qui lutte contre la dange-
euse épaisseur de la nuit!

Où sont partis les mille riens, tous les colifichets extravagants
n plume, en peau, en os et en dents de bêtes, tous les petits
onstres issus du rêve ? La dure réalité de la guerre semble avoir
étruit le pouvoir magique des hommes de s'évader des hommes
ar la voie des métamorphoses. Dans leur cœur et dans leur esprit,
n'y a plus de place pour l'inutile. La boutique aux illusions est
ose à première vue.

Le décorateur a dû tout modifier afin que le passant lui accorde
grâce d'une station : il a relégué dans l'arrière-boutique ses
eubles les plus exquis pour offrir au client, sur une table solide,
es écheveaux de laine tordus et redoutables comme le boa. C'est
i le plus déshérité, car les objets fragiles ou encombrants sont
égligeables du jour où l'homme se sent redevenu nomade; la
asse veloutée d'un bois des Iles, les transparences irisées d'un
rre de Chiogga, autant de suggestions dont le passant se détourne
ujourd'hui. Mais, à l'usage de l'homme qui a quitté la chaude
timité du logis, voici que surgissent à chaque pas les manteaux-
urs, les couvre-chef-toits, les gants-radiateurs, et pour les poches-
de-poche toutes sortes d'instruments de pionnier, d'explorateur.
our meubler les haltes de sa vie errante de croisé médiéval, de
obinson Crusoé, pour remédier au surhumain, à l'inhumain de
n aventure, voici que s'amoncelle pour lui tout ce qui était
servé à l'enfance... Les petits ne pourront pas, cette année, par-
urir la file des comptoirs où s'entassaient des jouets féeriques.
us de rêves peuplés de Pères Noël gigantesques, de hottes crou-

lantes, de mécaniques merveilleuses; plus de rêves obsédés par des milliers d'yeux fixes de poupées.

Place aux grandes personnes, en ce Noël de 1939, aux pères soldats qui savent des secrets terribles et qui jouent pour de vrai au jeu tragique du massacre. L'enfant s'attarde devant l'étalage où s'étagent les jeux les plus divers, mais tout cela n'est pas pour lui, car sur la vitrine est inscrite cette rubrique : « *Pour nos soldats* ».

Et si les petits enfants n'ont cette année, à la Noël, que des rêves très ordinaires, c'est pour que leurs aînés puissent parfois oublier, s'échapper, retourner à l'enfance, malgré le froid, les nuits de gel, de veille; malgré le danger qui les enveloppe à chaque instant dans son grand manteau d'ombre.

HÉLÈNE BOKANOWSKI.

Lettres de nos amis

L'adaptation à la vie nouvelle n'est pas toujours facile. Nous sa vions bien que se mettre « en prise directe » avec la réalité chré tienne de l'heure demandait un constant effort, mais la chaleur du foyer et le goût de la profession étaient de singuliers soutiens en temps de paix. Dans l'inaction d'aujourd'hui, certains éprou vent, avec une acuité inattendue, le dépaysement du chrétien dan le monde. D'autres, sans doute plus favorisés par le milieu où il ont été affectés, découvrent au contraire de nouveaux emplois pou leur zèle. Nous leur laisserons à tous la parole chaque mois : peut être quelques éléments du message de force et de confiance que l France en guerre attend des jeunes chrétiens se préciseront-ils, l'aide de cette collaboration fraternelle.

D'UN SERGENT-PILOTE :

Vous savez quels amis magnifiques j'avais à X... Le cercle s'e agrandissait, et on sentait vivre une « vraie chrétienté ». Mais l Seigneur n'emploie-t-il pas avec nous la méthode même que sain Dominique employait avec ses frères qu'il envoyait partout dans l monde dès le début, quand ils étaient encore si peu nombreux.

Peut-être, sans le savoir, commencions-nous à tourner en ron à former un de ces petits groupes fermés qui commencent à rec

ler parce qu'ils n'avancent pas. Ou bien encore, le Seigneur avait besoin de nous là où nous sommes actuellement.

Cependant, que vois-je autour de moi? Un chrétien mou et très influençable (ils sont si nombreux et écœurants de nullité ou de lâcheté), il y a le « gangster » qui a largement gagné sa vie (l'argent qu'il a gagné et « claqué » aurait pu faire vivre cinquante personnes pendant toute une vie), il ne cherche qu'à gagner de l'argent et tout son bien-être réside approximativement entre ses genoux et le creux de son estomac; il y a le « psychanalyste », déjà plus intéressant parce qu'il réfléchit et que bien des choses de sa théorie sont à retenir, pour calmer quelques « névrosés » (tout le monde est névrosé pour lui, il est curieux que je le suis assez peu!), mais son « idéal » ne réside guère plus haut que celui du précédent; il y a l'arriviste, prêt à toutes les compromissions, pour le même but que les précédents; et puis il y a la masse des satellites qui forment un groupe ballotté...

Que faire au milieu de tout cela ? J'ai communié ce matin avant de partir au camp et je pense maintenant que, au milieu de tous, je suis seul à porter le Christ. Certains ne savent même pas qu'il existe. D'autres le prennent pour un fou ou pour un super « névrosé ».

Je compare cela à cette conclusion d'un de vos articles de *La Vie Spirituelle* : il faut poursuivre « le plus profond des apostolats : changer *les âmes* ». Récemment, j'ai dit à ma femme (j'ai voulu lui montrer un peu ce milieu en invitant quelques camarades chez moi et en acceptant l'invitation d'un autre, mais l'atmosphère de cette deuxième réunion était presque irrespirable!) que *nous n'aimions pas assez les âmes* de ceux que nous rencontrons et par quoi ils ressemblent à Dieu (c'est parfois comme une caricature grotesque ressemble au modèle, ou comme le Dr Jekyl ressemble à M. Hyde). Mais, quand on est soi-même si loin de cette ressemblance, comment faire pour gratter toute cette crasse qui enrobe un si beau joyau; ou même, comment apercevoir le joyau au travers de la gangue.

Peut-être faudrait-il prier davantage; mais la prière, elle aussi, est presque une impossibilité au milieu de cette inaction dissipée, où le silence n'existe pas. Vers la fin d'un nuit de garde que j'assumais, tous mes hommes dormaient, sauf les deux sentinelles; j'ai trouvé là le silence qui m'a permis de dire un rosaire bien piètre et un peu endormi.

Il ne reste qu'une chose finalement — et c'est la quintessence de notre idéal des Équipes Sociales.

Dans nos cours, le travail et l'amitié étaient pour nous le support d'une présence qui devait nous permettre de rayonner le Christ. Si nous nous étions interdit de parler de l'Ami, du moins essayions-nous d'apporter à nos équipiers des bribes de vérité. Ici la présence seule est permise. Même les cours et même l'amitié sont

exclus. Il faut aimer ce qui semble le moins aimable et foncer seul dans une sorte de tunnel dont la sortie même est invisible.

D'UN JEUNE PRÊTRE-OFFICIER :

Je découvre comment ces braves types sont chacun à leur façon chrétiens. J'ai dit en chaire (et il y a peu de temps encore) que l'on compartimentait la vie. J'ai parlé des rites extérieurs à la vie des pseudo-chrétiens. Je commence à croire que c'est un beau cliché. La réalité est tout autre. Ah! mes garçons, vos camarades avec ou sans galons multiples ne sont pas des grands mystiques, mais presque tous sont « chrétiens ». Je ne veux pas affirmer qu'ils vont tous souvent à la messe... que leurs Pâques sont parfaites et qu'il y ait une vie divine abondante en eux... Je ne le crois pas, mais ils sont chrétiens, c'est-à-dire qu'ils savent pour la plupart appartenir à la religion de Jésus et vivre suivant ses principes. Et cela à mon sens est considérable. C'est tout différent de notre vie sacerdotale, vie intense spirituellement, c'est la vie humaine baignée de l'esprit de Jésus, avec des tares énormes, des lâchetés, des égoïsmes, mais on est, on reste chrétien. Qu'on ait raison de secouer ces âmes, de les aider à progresser, évidemment... mais *elles sont chrétiennes* pour la plupart, et dans l'amour LATENT du Christ Jésus qu'elles ont en elles, il faut patiemment, lentement travailler à l'apparition d'une d'instrument très limité, à la patience dans l'apostolat, à une flamme.

Croire que Jésus connaît ces zones de lumière, croire à notre rôle d'instrument très limité, à la patience dan sl'apostolat, à une immense miséricorde devant la glu de la vie où tous les hommes sont enlisés, voilà ce que m'apprend à moi la guerre. On y touche les valeurs premières essentielles, d'un coup, sans difficulté.

Le Gérant : E. AUBIN. Imp. E. AUBIN ET FILS. — LIGUGÉ (Vienne).